



FRED DUFOUR, AFP

ACTU. P9-28
HOLLANDE
DÉMISSIONNE
MORELLE /
INDE: LE CLAN
GANDHI DIVISÉ

IDÉES. P29-38
GENRE, UNE
MISSION DE
L'ÉCOLE /
DARRIEUSSECQ
A VU L'OURS

CULTURE. P39-52
MIOSSEC, VINGT
ANS APRÈS /
TITANFALL, DU
TIR ET DU FUN

NEXT. P53-61
LES MOTS, DES
MOTIFS À LA
MODE / «DEATH
TOUR» DANS
LA SOMME

Libération

WEEK-END

Nouveaux bistrots

Rêves de comptoir

Ces commerces, pourtant en voie de disparition, se transforment en véritables lieux de vie dans les zones rurales comme urbaines.

PAGES 2-8

(Publicité)

NIGHT MOVES
UN FILM DE KELLY REICHARDT

JESSE EISENBERG
DAKOTA FANNING
ET PETER SARSGAARD

AU CINÉMA LE 23 AVRIL

ÉDITORIALPar ALEXANDRA
SCHWARTZBROD**Réfugiés**

On a tous en mémoire un café-épicerie aux odeurs mêlées de détergent, de croissant et de chicorée, un souvenir d'adolescence ou de lecture qui nous transporte ou nous flanque le blues (nous ne pleurerons pas sur ces bistrot d'autrefois où un gros bonhomme servait un café amer en tenant des propos limites sous le regard mauvais d'un chien-loup). Bref, le bistrot nous parle à toutes et à tous, en bien ou en mal, surtout à Libé, vous imaginez bien pourquoi. Cela tombe bien, nous avons deux nouvelles, une mauvaise et une bonne. La mauvaise, c'est que, crise économique aidant, les bistrots sont de plus en plus nombreux à fermer dans les campagnes. La bonne, c'est qu'un vaste mouvement est lancé qui tend à leur redonner un rôle de lien social direct là où l'isolement et la solitude broient nombre d'existences. Le bistrot n'est plus (seulement) lieu de pique, plutôt lieu de rigole où, au choix, on vient voir des films, on joue au poker, on récupère du wi-fi ou son colis commandé sur Internet. Un lieu où les réfugiés du monde entier peuvent trouver un semblant d'humanité – cette phrase d'un Syrien à Helsinki, trouvée vendredi dans une dépêche AFP : «Le vocabulaire du café, c'est celui que je connais le mieux.» Allez, puisque bistrot rime aussi avec héros (de littérature), un petit dernier pour la route : «Conscience de mon père d'avoir une fonction sociale nécessaire, d'offrir un lieu de fête et de liberté [...]». A la sortie de la fabrique voisine de sous-vêtements, les filles venaient arroser les anniversaires, les mariages, les départs. Elles prenaient dans l'épicerie des paquets de boudoirs, qu'elles trempaient dans le moussoux, et elles éclataient en bouquets de rires, pliées en deux au-dessus de la table» (la Place, d'Annie Ernaux).

Dépôt de pain, épicerie, point de retrait... Les tenanciers des bars en milieu rural se diversifient pour éviter de baisser le rideau, comme dans la Creuse.

Bistrots, les nouveaux piliers de bourgs

Par FRÉDÉRIQUE ROUSSEL
Photo CLAUDE PAUQUET.VU

On dit que les débits de boisson ont de plus en plus de mal à survivre. La loi des nombres est en effet sans pitié : 100 000 en 1980, 30 000 aujourd'hui en France. Rien qu'entre 2003 et 2011, 6 000 estaminets ont fermé leurs portes. Moins de petits noirs et de mousses, moins de journaux... Peut-être moins d'ivrognes. A qui la faute ? Les explications arrivent pêle-mêle : normes techniques prohibitives, principes de santé publique contraignants, taxes diverses, désertification des campagnes et même féminisation de la société (sic). Bref, la règle et l'usage ébranlent le modèle économique du bistrot. Un lieu qui ne vit que du débit de boisson ne dégage plus de marges suffisantes pour payer ses tenanciers et s'épanouir. Or c'est parfois le dernier commerce de proximité. Depuis longtemps, à la campagne, il a dépassé le statut privé pour contribuer à l'intérêt général : cantine, dépôt de pain, épicerie de passage, point de retrait...

«FAITOUT». «Il y a plus qu'urgence», lâche Hervé Becam, vice-président de l'Union des métiers et des industries de l'hôtellerie (UMIH), commentant la dramatique baisse du nombre de bistrots classiques. A tel point que cette organisation patronale, qui regroupe 80 000 entreprises, étudie «un nouveau modèle qui puisse perdurer», un prototype du XXI^e siècle en quelque sorte. Deux expériences sont menées depuis un an et demi dans des établissements de zones rurales, dans l'Aveyron et le Cantal. Nom de code : «Faitout». Si les licences IV baissent le rideau une à une, d'autres formes de lieux «plus rentables», start-up à leur manière, ont émergé ces dix dernières années. A la ville comme à la campagne. L'avenir du bistrot passe ainsi par la diversifi-

L'ESSENTIEL**LE CONTEXTE**

De la Creuse au Morbihan, la France fait campagne pour ressusciter ses bistrots transformés en lieux de vie et de musique.

L'ENJEU

Recréer du lien social direct dans des zones rurales et des villes asséchées par la crise économique.

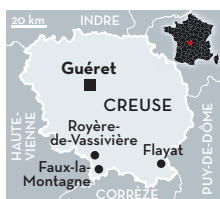
cation : de l'événementiel (concerts, ateliers) et un accompagnement des collectivités locales, souligne une étude commandée par les sept parcs nationaux du Massif central, où perdurent 3 500 bistrots. Les seize portraits de patrons dressés dans l'ouvrage *Tournée générale, quand le Massif central réinvente ses bistrots* ! (coordonné par l'Ipmac, janvier 2013) montrent, du décor le plus classique au plus alternatif, que des voies existent. «A chaque fois que les élus voient disparaître un café, c'est un drame», constate Marcel Ponchut, conseiller général dans le Limousin, convaincu que les communes peuvent jouer un rôle moteur par la recherche d'un gérant, l'accueil de nouveaux arrivants ou une aide économique. «Il faut être encore plus imaginatif aujourd'hui qu'à l'époque où on vendait bière et café.» «Plus il y a de lieux, plus il y a de lieux», lance comme un défi Camille Lordemus, qui compte ouvrir le sien en 2015. Depuis deux ans, cette graphiste de 40 ans retape un ancien hôtel-restaurant situé à l'entrée de Faux-la-Montagne (Creuse). Dynamique, ce village de 360 habitants s'est mobilisé pour enrayer la fermeture de ses commerces en installant une maison médicale quand le médecin est parti à la retraite. Au XIX^e siècle, Faux



Auberge de la Fontaine à Cheissoux (Haute-)

comptait 18 bistrots et 2 000 habitants. «Il faut de la persévérance, sinon il n'y a plus rien», explique Michel Lulek, militant de la décroissance et animateur du Réseau d'échanges de pratiques alternatives et solidaires. «A Faux-la-Montagne, on a stoppé l'hémorragie et, sur le plateau de Millevaches, le solde migratoire est positif : 30 % des gens n'y habitaient pas il y a dix ans.» Les «émigrés» qui s'installent dans cette région réputée isolée témoignent du désir de vivre autrement, pour l'environnement social plus que pour l'économie – aucune entreprise ne s'y implante – et, dans ce tableau, les bars contribuent à l'ambiance.

FOOTEUX. L'Atelier, à Royère-de-Vassivière, en fait partie. Il est connu de tout le Limousin, se classe comme le plus gros distributeur de bière du département et brasse générations et classes sociales. A l'inverse du bistrot communautaire, rendez-vous de chasseurs, néobranchés, footeux, «c'est un lieu d'entre-lieu», dit Michel Lulek. Le matin, le pépé entre boire son blanc limé ; à midi, des jeunes néoruraux ou des ouvriers commandent le plat du jour ; les soirs de





Vienne). Venus de Londres, Brigitte et Eric ont atterri en mars 2005 dans cette ferme transformée en bar-restaurant par la commune.

concert, des amateurs déboulent de tout le plateau, d'Aubusson, de Guéret. On peut même, dit-on, y croiser des peuples, le pilote Jacques Laffite voire, un temps, Nathalie Baye et Micheline Presle... Situé au cœur

«On a eu des galères de trésorerie, mais ça marche. Si notre établissement fermait, ce serait le black-out ici.»

Julie Godard de L'Atelier, bar dans la Creuse

du village, cet ancien bar-hôtel a été repris en 2003 par une bande d'amis, alors que le dernier bar-restaurant avait fermé définitivement. «Ils ont souhaité en faire un lieu de vie ouvert toute la journée, bar, restaurant, boutique, point internet avec une programmation culturelle», raconte Julie Godard, de L'Atelier. Cette SARL qui héberge trois associations à l'étage compte 10 salariés en CDI, tous au Smic. «On a eu des galères de trésorerie, mais ça marche. Si L'Atelier fermait, ce serait le black-out ici», dit-elle. A une cinquantaine de kilomètres à l'est, une commune s'est souciee de préserver le dernier bar en sursis. A Flayat, l'ancien

Chez Paulette s'est mué en 2010 en bar associatif. Grâce à une subvention de 5000 euros et à leur bonne volonté, des bénévoles l'ont rénové. Chacun est censé s'approprier ce lieu les week-ends, les footballeurs après l'entraînement, les pêcheurs le dimanche... Concours de belote, conférences, sorties champignons. «Au dernier concert, on a commencé à toucher le bassin de population d'Ussel», se réjouit Jacques

Continsuzat, le trésorier. Mais on aimerait y voir plus de Flayatois. Le lieu propose aussi une photocopieuse, un relais info jeunes, un point familles agréé par la CAF et bientôt une cédéthèque. «Tout faire pour que le pays ne meure pas», dit Jean-Paul Bournicon, coprésident de l'espace associatif.

FOURNEAUX. A l'Auberge de la Fontaine à Cheissoux (Haute-Vienne), sur la route de Limoges, c'est le coup de feu. Eric s'active aux fourneaux et Brigitte se démène en salle. Venu de Londres, le couple a atterri en mars 2005 dans cette ferme transformée en bar-restaurant par la commune.

L'auberge, qui jouxte la chapelle, avait connu plusieurs gérances infructueuses. «Notre prédécesseur a tenu cinq mois», relate Eric Robert. Avec Top Chef, les gens croient qu'on peut gérer un restau en claquant des doigts ! Le couple s'est endetté pour créer une salle de réception. Mais le ton est amer. «Nous étions venus avec des bonnes intentions. Mais, même si on dépense des mille et des cents, on ne fait pas bouger les gens.» Sortir le soir n'est plus une priorité, selon Eric. Plutôt avoir une connexion internet, de la «sape» et le ski à Courchevel. «C'est bien beau le blabla sur le dernier lieu du milieu rural, mais les gens pourraient y boire un café de temps en temps.»

A Faux-la-Montagne, Camille Lordemus échafaude son futur lieu. Idéalement situé à un carrefour du bourg, ce ne sera pas qu'un bistrot, mais un «centre social», avec des ateliers d'art appliqué, du multiservices et de l'événementiel. Un bâtiment dédié à plusieurs activités permet une circulation entre elles, une forme de liant collectif. «Un village sans lieu comme ça, ouvert et partagé, c'est la fin.» Elle l'appellera le Constance Social Club. ◆



VANIK BERBERIAN

Président
de l'Association
des maires ruraux
de France:

«Dans mon village, on laisse ses bottes à l'entrée du café»

Vanik Berberian est président de l'Association des maires ruraux de France et édile de Gargilesse-Dampierre (Indre), village d'un peu plus de 300 habitants.

Quel est le rôle d'un bistrot de village ? Essentiel. Et même plus important qu'une école. Sur le plan social, c'est un lieu de première importance, où les gens se rencontrent. Le matin, je vais boire un café au bistrot du village, on commente le journal départemental, je rencontre les agriculteurs. On dit souvent «une école qui ferme, c'est un village qui meurt», j'ajoute le vrai village qui meurt, c'est quand le bistrot ferme. On est autour de la table, on partage. Le soir, on joue aux cartes. Dans nos villes, les bistrots ont disparu les uns après les autres. Dans les campagnes, rien ne les remplace. C'est culturel, économique, social.

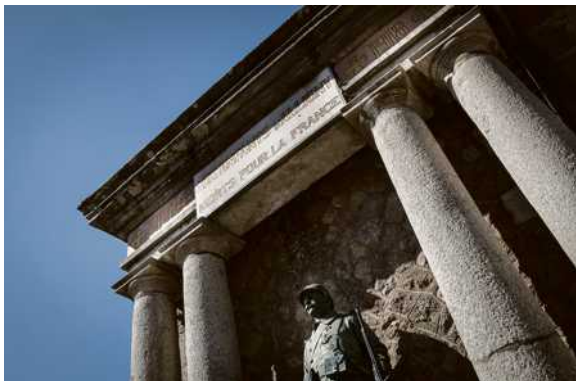
Quelle évolution voyez-vous ?

Quand le bistrot ferme, souvent la commune fait l'acquisition de la licence et le confie à un loyer très modéré à un repreneur. La démarche «Bistrot de pays» propose une petite restauration locale, dans un principe de réseau qui aide à la mise en place de structures. C'est pour pouvoir continuer à répondre à cette vocation sociale et d'animation locale. Dans mon village, on laisse ses bottes à l'entrée du bistrot. On marche en chaussettes dans l'établissement. Le café fait tabac-journaux. Les jeunes de la communauté de communes viennent y faire leur pause. Le soir, un petit groupe vient jouer aux cartes. Dans ce café, la patronne met un soin particulier à ce qu'il y ait des fleurs. C'est personnalisé : on va chez Martine boire un coup.

Les bistrots ont un rôle culturel. Les gens qui les tiennent, c'est leur vie. J'y suis attaché pour la relation avec la patronne, on est autour de la table et on bavarde, on y reste un quart d'heure, c'est un rendez-vous incontournable, je n'imaginais pas que le bistrot du pays ne soit pas là. C'est profondément humain. La dame qui le tient a 57 ans, son père a été adjoint au maire, on est dans le domaine de l'institution. Que deviendrons-nous quand elle prendra sa retraite ?

Recueilli par
DIDIER ARNAUD

L'Auberge du Morvan, à Alligny, dans la Nièvre, son monument aux morts, son Little Pub, ses chambres rétros et ses quarter horses.



A Alligny, Isabelle et Emmanuel ont repris l'affaire familiale et ont réussi leur diversification.

Dans le Morvan, l'auberge du bon lieu

Le café de campagne serait-il le dernier des Mohicans au pays de la licence IV ? Pour en avoir le cœur net, on a pris le chemin du Morvan, un pays d'eaux vives, de forêts et de landes juché sur des monts de granit qui ondulent entre Bourgogne, Massif central et Bassin parisien. On est ici aux confins de la Côte-d'Or, de l'Yonne, de la Nièvre et de la Saône-et-Loire. Ce qui, en termes de démographie de comptoir, donne 5 bistrotiers pour plus de 2000 habitants en Côte-d'Or et 34 pour 1300 à 1600 habitants dans la Nièvre (1). Pas de quoi se noyer le gosier,

REPORTAGE

Poilu. On quitte les mamelons de l'Auxois du côté de Saulieu pour s'enfoncer parmi les collines bocagères où l'épine noire fleurit blanche, où le genêt se pare d'or sur les rives des étangs avant de débarquer à Alligny-en-Morvan, commune de 672 habitants qui s'étire sur 4800 hectares entre un bourg et une pléiade de hameaux. L'Auberge du Morvan (2) est là depuis des lustres, tour à tour relais pour la malle-poste, pension pour vacanciers, enfin hôtel-restaurant et pub.

C'est une grosse bâtisse posée entre la pharmacie, le gîte communal, l'école où piaillent les minots à l'heure de la récréation et le monument aux morts où un poilu tient dans la main droite son fusil Lebel et dans la gauche une sorte de bouclier où sont gravées les grandes batailles (l'Yser, Verdun, la Marne). Tout est dit : le passé qui a saigné les campagnes, le présent fragile et un paysage magnifique qui ne demande qu'à accueillir touristes de passage et vacanciers au long cours sur ses 600 kilomètres de chemins creux.

Pourtant, dans sa cuisine, le chef de l'auberge, Emmanuel Branlard, est taiseux. Ou plutôt il feint la froideur. Le temps qu'Isabelle, son épouse, fasse couler le café et on finit par le déloger de ses fourneaux pour nous emmener voir les chevaux qu'ils élèvent (10% de leur chiffre d'affaires en 2011), développée avec des quarter et des paint horses, «bêtes calmes et dociles» qu'ils négocient à la vente entre «2000 et 5000 euros». Il suffit qu'Emmanuel pousse une barrière de bois entre deux buissons pour que juments et poulains quittent le fond de leur pâture et se rapprochent, cabochards et affectueux. «Quinze chevaux, quinze de trop, soupire-t-il. Les balades à cheval, c'est passé de mode. Tu mets deux heures à préparer les bêtes, suffit qu'il y ait un coup de vent, quelques gouttes, et les gens ne veu-

lent plus monter.» Il a beau répéter qu'il ne veut plus de chevaux, Emmanuel n'est pas avare de détails sur le poulinement de ses juments, les mouvements d'humeur de son étalon et la belle écurie bardée de bois où il accueille les montures des randonneurs et quatre chevaux en pension (100 euros le mois), «ça paie les frais des miens, dit-il. Quand le veto vient, le temps que tu lui serres la main, tu as dépensé 100 euros».

«Marmiton». On s'en revient au centre du village en passant devant la façade grise et crème du café Millot-Baillon qui a fermé à l'automne, quand son ténancier, Louis, 88 ans, est décédé. En face, le rideau blanc de l'alimentation-tabac-dépôt de pain-pressé est tiré aussi. «Votre marché de proximité», comme dit l'enseigne délavée, a fait faillite. Une épicerie doit voir le jour avec l'aide de la mairie.

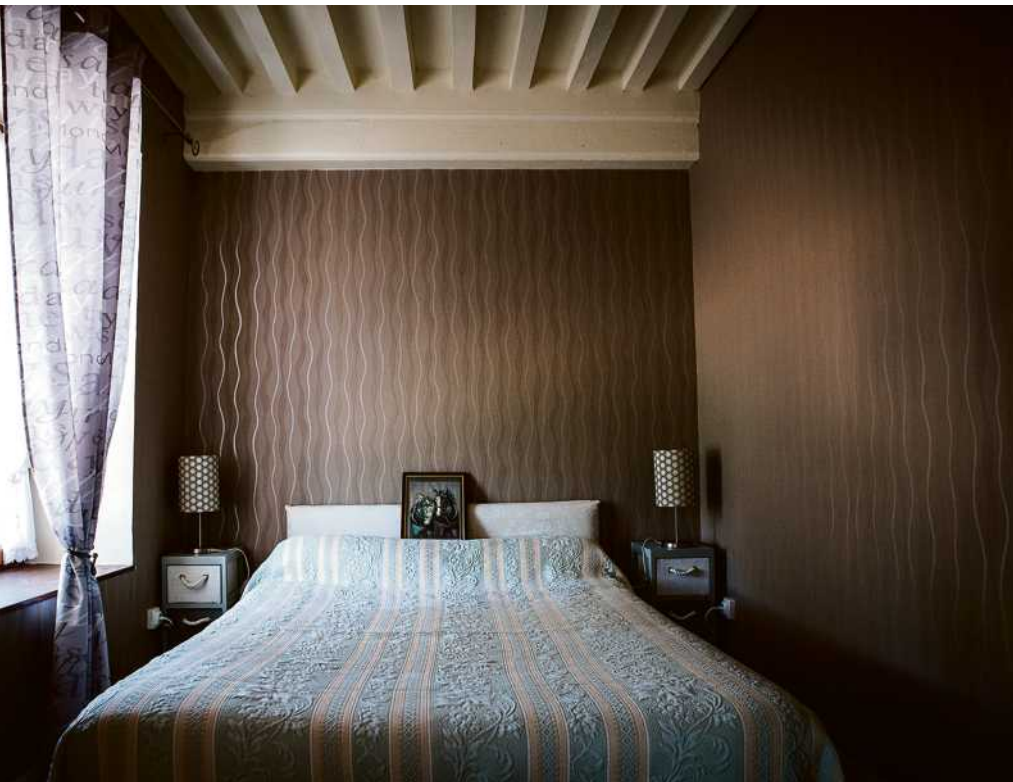
Une poignée de bûches crépite dans la cheminée de l'auberge, il faisait -3°C au petit-jour. Emmanuel disparaît dans sa cuisine. A l'étage, Isabelle raconte ces mois d'hiver où, l'auberge fermée, ils ont entrepris de restaurer les chambres où l'arrière-grand-mère d'Emmanuel accueillait les vacanciers parisiens. Ils ont arraché le lino pour faire revivre



les vieux parquets mais ont gardé le papier à fleurs vintage de la chambre 1 où le lavabo se cache derrière un rideau de velours grenat. Sur une étagère, on aperçoit de vieilles photos du lac des Settons et du saut de Gouloux. Le

couple a investi 60 000 euros dans ces travaux financés à 35% par des subventions publiques, dont une dans le cadre du Pôle d'excellence rurale «les grands lacs du Morvan». «On a tout fait nous-mêmes», dit Isabelle. «Sans subventions, on ne se serait pas lancé», ajoute Emmanuel. Avec 7 chambres pour 19 personnes (50 euros la nuitée, 52 euros par personne en demi-pension), le couple mise sur l'activité hôtelière pour faire vivre l'Auberge du Morvan. A l'heure actuelle, c'est encore le restaurant qui représente le cœur du chiffre d'affaires (60% en 2011). «Je suis un marmiton», dit malicieusement Emmanuel.

A 14 ans, il a quitté Alligny pour entrer en apprentissage dans les cuisines du Saint-Georges, à Chalon-sur-Saône. Puis il a travaillé en station de ski, a régalié des milliardaires en Suisse (dont Christina Onassis), attaché à leurs fourneaux du déjeuner jusqu'à point d'heure pour des gueuletons à 3 heures du mat, suivant cette jet-set dans ses



déplacements autour du monde. C'était l'époque où il réceptionnait des «15 kilos de caviar béluga», où il confectionnait un gâteau d'anniversaire pour le batteur des Pink Floyd. Emmanuel et Isabelle se sont rencontrés lors d'une saison d'hiver à Courchevel. Ensemble, ils voulaient reprendre une gérance dans le Midi. Mais l'histoire familiale les a rattrapés. En 1995, les parents d'Emmanuel mettent en vente l'Auberge du Morvan. Un acheteur se présente mais il n'obtient pas son prêt bancaire. Emmanuel investit alors la vaste cuisine de son père que l'on dirait tout droit sortie d'un catalogue des années 60 avec ses éléments en formica et, surtout, son piano immaculé fabriqué en son temps par la maison Charvet. «Il faut voir comment il brille quand je le bri-

Aux fourneaux de son auberge où venait manger François Mitterrand, Emmanuel propose une salade morvandelle au jambon de pays et un filet de brochet sauce cardinal.

que au blanc d'Espagne», dit-il, pas fier de ses fourneaux où mijotte doucement la sauce marchand de vin qui accompagnera le filet de bœuf charolais qu'il est en train de découper. A la carte, il y a aussi, entre autres, une salade morvandelle au jambon de pays ; un filet de brochet sauce cardinal et une joue de porc bourguignonne. Emmanuel joue la carte des produits locaux, la difficulté étant de gérer au mieux son garde-manger en fonction d'une clientèle aléatoire. Il travaille seul alors que, à l'époque de son père, «ils étaient jusqu'à huit en cuisine pour une centaine de couverts. Pour nous, un grand service, c'est 70 couverts quand il s'agit d'un banquet. Sinon, un dimanche midi, c'est 50 couverts». Hors saison,

l'auberge sert une trentaine de clients entre le jeudi et le dimanche. «Dans les années 70, on avait des gens de la région parisienne qui venaient trois semaines en vacances ici, raconte Danièle, la mère d'Emmanuel, mémoire de l'Auberge du Morvan où venait manger François Mitterrand. Aujourd'hui, les gens restent trois jours, ils ont la bougeotte. De même, à notre époque, on ne faisait rien la semaine, alors qu'aujourd'hui il y a du monde.» Trois fois par semaine, Emmanuel prépare aussi des plats cuisinés pour les personnes âgées (soit plus de 500 repas par an).

«Vieux loups». L'église sonne l'angélus de midi, deux mangeurs sont attablés en salle tandis qu'au pub attenante, Yann et Claudio cassent la croûte en buvant un verre d'épinette, un apéro à base de jeunes pousses de prunellier, de vin et de gnôle. Le Little Pub, c'est l'antre d'Isabelle. L'idée d'adopter à l'auberge un rade façon pub irlandais, leur est venue après avoir pas mal baroudé. «Quand on travaillait en Suisse, on allait souvent dans des pubs écouter de la musique, raconte Isabelle. Il n'y avait rien de tel ici à moins d'une heure de route.» En 1996, le couple a transformé une des deux salles de restaurant en pub, fabriquant le bar avec un imposant plateau de chêne et des planches de pin douglas, découpant à la scie sauteuse les motifs des banquettes habillées avec des tissus achetés au marché Saint-Pierre à Paris. Le Little Pub est ouvert du jeudi au lundi de 17 heures jusqu'à tard dans la nuit, et tous les jours en pleine saison. Des guirlandes rappellent la soirée de la Saint-Patrick et trois à quatre concerts sont organisés chaque année dans le cadre de soirées à thème (25 euros, repas compris). «Au début, on a beaucoup été sollicités par des musiciens, moins maintenant,

et puis ça revient cher de faire venir un groupe», affirme Emmanuel.

Les «vieux loups», comme les Branlard appellent leurs habitués, ont leur coin au Little Pub. Ils ont entre 35 et 50 ans et font l'effort de quitter leur hameau et leur télé pour venir boire une bière brune. «On sort les gens de leur solitude, on a un rôle social», affirme Isabelle. On parle de tout et de rien avec Yann et Claudio. Ces deux maçons travaillent à la réfection des murs qui doivent accueillir la Maison des enfants de l'Assistance publique et des nourrices, un lieu de mémoire pour conter l'histoire du Morvan, qui fut longtemps une terre d'accueil pour les enfants des autres. Les visiteurs passeront forcément devant l'auberge. Comme ce groupe de randonneurs débarquant à 3 heures de l'après-midi avec une belle soif et un sérieux coup de fourchette pour faire honneur à la charcuterie locale.

Isabelle et Emmanuel ne comptent pas leurs heures quand il s'agit de servir une Irish Stout à la pression ou une terrine aux lactaires délicieuses. Outre la diversification, ils savent que leur survie dans un territoire comptant 13 habitants au kilomètre carré passe par la disponibilité et une bonne dose de pugnacité. Plus que jamais pince-sans-rire, Emmanuel dit, en désignant son épouse : «C'est elle qui m'a ramené ici.» «Non, ce sont tes parents», rétorque Isabelle. Lui : «Dans cinq ans, j'arrête.» Elle : «Vous revenez dans vingt ans, on sera toujours là.»

Envoyé spécial dans le Morvan

JACKY DURAND

Photos CLAIRE JACHYMIK

(1) «Tournée générale», guide pratique des bistrots en milieu rural édité par le réseau des parcs du Massif central (Ipamac).

(2) L'Auberge du Morvan et le Little Pub, Le Bourg, Alligny-en-Morvan (Nièvre). Rens. : 03 86 76 13 90



DENIS TALLEDEC

Directeur du collectif national Culture bar-bars :

«Prenons en charge les cachets des artistes»

Denis Talledec est directeur de la fédération nationale des cafés-cultures, Culture bar-bars, qui rassemble plus de 400 cafés-concerts dans l'Hexagone. Il analyse la situation de ces lieux, précurseurs des premiers accents du rock'n'roll, de l'évolution du bistrot en lieu de diffusion culturelle. **Un café-concert, c'est quoi ?**

Ces lieux sont les artisans de la culture, les circuits courts de la diffusion musicale en France. Ils offrent une première scène à des artistes locaux amateurs comme confirmés. Ils font à la fois partie du spectacle vivant et de la filière cafés-restauration. Il ne faut pas oublier que 84% du débit d'alcool en France se fait par les grandes surfaces. Les bistrots ne représentent que 10% alors qu'on les imagine comme des lieux de beuverie. Ce sont des lieux de socialisation, de proximité et de diffusion culturelle indispensables en milieu rural et en ville. Mais ils sont confrontés à des tas de difficultés : trois à cinq bistrots ferment chaque jour en France.

La faute à qui ?

Il y a plusieurs facteurs. D'abord, c'est la norme, le poids de la réglementation qui a tué les bistrots avec la question du bruit. Il faut savoir que 70% des nuisances sonores sont liées au flux du public, notamment lorsqu'il va fumer à l'extérieur. Aujourd'hui, nos concitoyens veulent le calme de la campagne en ville et les services disponibles en ville à la campagne. Tout cela s'inscrit dans une judiciarisation grandissante des conflits entre riverains et bistrots alors que les collectivités territoriales sont les premières à revendiquer de tels lieux pour dynamiser et garantir l'authenticité de leurs territoires.

Comment sortir de cette confrontation ?

Il faut légiférer sur ces lieux pour redéfinir un cadre acceptable par tous et instaurer une obligation de conciliation, avant tout acte judiciaire, entre le riverain voulant déposer plainte et l'établissement. Enfin, à l'échelon des villes, il faut mettre en place des conseils consultatifs de la vie nocturne pour trouver des objectifs communs aux différents acteurs : pouvoirs publics, habitants, cafetiers...

Vous estimez que 10% de vos adhérents sont en situation de dépôt de bilan ou de liquidation judiciaire. Comment sortir de cette fragilité ?

La question est globalement liée aux difficultés économiques des très petites entreprises. Des solutions concrètes sont envisagées, notamment dans le cadre de la plateforme nationale des cafés-cultures. Nous voulons créer un fonds d'aide à l'emploi artistique qui servirait à cofinancer le cachet d'un artiste dans ce type d'établissement. Pour un petit concert, il faut compter 1000 euros (quatre cachets de musiciens, défraiement, Sacem, communication), c'est impossible à sortir pour un petit cafetier qui vend de la limonade. L'idée, c'est de prendre en charge une partie de cette somme en finançant 40 000 cachets par an. Le bar-PMU au fin fond de la campagne pourrait en bénéficier, comme le bistrot de centre-ville.

Recueilli par J.D.



A l'Estaminet, le café du Champ commun, à Augan en février.

Le Champ commun, bar-épicerie solidaire et coopératif, redynamise cette commune rurale morbihanaise.

A Augan, l'îlot du village

Le samedi, le Champ commun proposait d'assister à une «conférence gesticulée». Une semaine plus tard, il offrait un «cabaret satiro-politique». Une semaine après, un «karaoké-dating» était sobrement sous-titré «si t'as pas chopé, viens danser». Et le lendemain, un concert de Biloba, «chanson française métissée», était programmé. Vive les grandes villes et ses lieux vivants et décalés, n'est-ce pas ? Raté. Ces animations citoyennes, singulièrement citoyennes, égaient chaque week-end les soirées d'Augan, ce village morbihanais de 1500 habitants à l'abri de la branchitude. Et quand le bistrot se la joue mollo en semaine côté activités culturelles – même si on peut s'y abreuver (manquerait plus que ça) en discutant ou en jouant (cartes, jeux de société, fléchettes...) –, les hôtes peuvent faire leurs courses au Garde-Manger, l'épicerie sise à côté du café qui propose 2000 produits de première consommation. Beaucoup sont issus du commerce équitable et les deux tiers des fruits et légumes viennent de l'agriculture bio. A leurs côtés, les clients

REPORTAGE

peuvent retrouver des logos de l'agro-industrie qu'ils connaissent. Et avec des marges de vente à minima, les prix affichés ne sont pas très éloignés de ceux de la grande distribution.

Fait maison. Bref, le Champ commun propose à boire et à manger. Et en beauté : le lieu a été très avantageusement aménagé et décoré. «Deux notions nous guident, clament les (jeunes) tauliers. Le vrai et le beau.» Pour résumer : une réussite qui anime, dynamise, oxygène cette commune située en pleine verdure centre-bretonne. L'aventure humaine du Champ commun a quatre ans. Le 29 janvier 2010, ce café tenu par un couple souhaitant partir à la retraite était racheté par une société coopérative d'intérêt collectif (SCIC, dans le vocabulaire de l'économie sociale et solidaire, à ne pas confondre avec une Scop, détenue par ses salariés) qui comptait au départ 70 partenaires associés, 110 désormais. Le lendemain, le bar du Champ commun, baptisé

l'Estaminet, ouvrait dans son jus avant d'être déménagé dans un appartement attendant, puis réaménagé. «On ne pouvait quand même pas priver les habitants de bistrot», plai-

santent les associés. Six mois plus tard, l'épicerie accueillait ses premiers clients autour de ses linéaires boisés et chaleureusement éclairés, ses briques en terre au sol et ses murs en terre-paille. Le tout fait maison. «Au début, les gens trouvaient ça trop beau. Ça les a intimidés ! Comme dans un musée, ils n'osaient pas toucher, se souvient Mathieu Bostyn, 35 ans. Nous, on ne voulait surtout pas de linéaires métalliques sous des néons blancs.»

C'est ce Lillois, sociologue de formation, qui, avec un compère, est à l'initiative de ce projet biberonné aux «principes de l'éducation popu-

le de proposer une Biocoop où les gens auront l'impression d'entrer dans une pharmacie, un commerce qui ne serait accessible qu'aux gens qui en ont les moyens et, quand tu n'achètes pas, tu passes pour quelqu'un qui ne respecte pas l'environnement, ni ne se respecte.» Bilan : l'utopie s'est concrétisée dans ce village qui compte une cinquantaine d'associations : «Ici, on a trouvé une dynamique locale superfavorable.»

«Compagnonnage». L'équipe du Champ commun, qui déjeune ensemble chaque jour sur la grande table de l'Estaminet, le reconnaît avec autodérision : «Ouvrir un bar

et une épicerie, ce n'est pas très innovant !»

Mais l'originalité de l'affaire réside dans la structure, «une synthèse des énergies en présence» qui a la particularité d'être une coopérative. «Peu importe le capital amené par chacun, une personne égale une voix, précise Mathieu Bostyn. Autrement dit, chacun a le même pouvoir de décision.» Le gérant de la SCIC dit, avec le sourire de celui qui a réussi : «C'est un projet agréable à vivre, même s'il a fallu beaucoup donner pour y arriver.»

Régulièrement, ce barbu au look de décroissant reçoit des visiteurs qui se déplacent à Augan pour comprendre le modèle du Champ commun, dans l'objectif de monter sur

leur territoire une structure du même type. «On fait du compagnonnage. Mais ce projet n'est pas un truc de beatniks. Nous sommes de plain-pied dans la réalité : tous les mois, il faut payer les salaires, les charges...»

Aujourd'hui, le Champ commun dispose de sept salariés qui ne comptent pas leurs heures même s'ils sont payés au Smic. Deux sont affectés à l'épicerie, deux au bar, un à l'administration, un au projet d'auberge et un à la brasserie. C'est que l'Estaminet fabrique ses bières. L'an passé, 15 000 litres d'Auganaise sont sorties des cuves de récupération (anciennement de lait) nichées dans la cave. Et, sans que cela figure au panthéon des records, tous ont été consommés au bar ou vendus à l'épicerie. Prochaine étape, développer une structure d'hébergement : 8 chambres à l'étage qui pourront loger 24 personnes. «On proposera aussi rapidement de la restauration», annonce Bostyn.

La vue d'ensemble est belle. Mais quid du tiroir-caisse ? Alors que le bistrot originel totalisait 7000 euros de chiffre d'affaires annuel, l'entité Champ commun a encaissé 100 000 euros sur l'exercice 2013. Et les lendemains s'annoncent au mieux : l'activité est en hausse annuelle de 20%.

Envoyé spécial à Augan (Morbihan)

PHILIPPE BROCHEN

Photos FABRICE PICARD.VU



★ MUSÉE DU QUAI BRANLY
là où dialoguent les cultures

★
**INDIENS
DES
PLAINES**

En 2014, le monde accoste quai Branly

Les expositions

«L'ATLANTIQUE NOIR» DE NANCY CUNARD

Negro Anthology, 1931-1934 (04/03/14 - 18/05/14)

BOIS SACRÉ Initiation dans les forêts guinéennes (04/03/14 - 18/05/14)

MODESTES TROPIQUES - HERVÉ DI ROSA
(04/03/14 - 18/05/14)

INDIENS DES PLAINES (08/04/14 - 20/07/14)

TATOUEURS, TATOUÉS (06/05/14 - 18/10/15)

TIKI POP L'Amérique rêve son paradis polynésien (24/06/14 - 28/09/14)

PROPAGANDA Les femmes dans la révolution, Vietnam 1954-1980
(24/06/14 - 28/09/14)

LES MAYAS Un temps sans fin (07/10/14 - 08/02/15)

L'ÉCLAT DES OMBRES L'Art en noir et blanc des îles Salomon
(18/11/14 - 01/02/15)

Et aussi

Arts vivants

Cycles de cinéma

Conférences

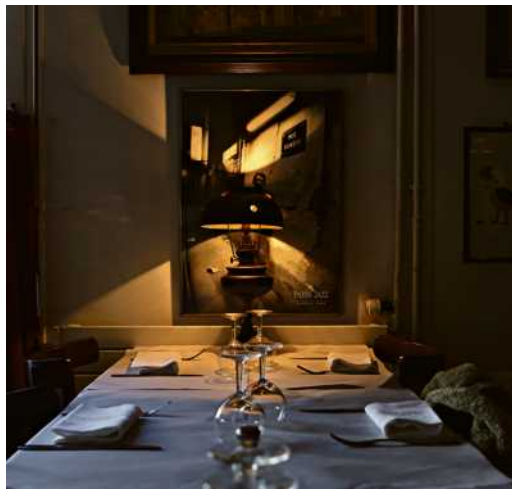
Manifestations scientifiques

Université populaire du quai Branly...



www.quaibranly.fr

m-ticket - FNAC Tick&Live - Fnac 0 892 684 694 (0,34€/minute) www.fnac.com - Ticketnet 0 892 390 100 (0,34€/minute) www.ticketnet.fr - Digitick 0 892 700 840 (0,34€/minute) www.digitick.com
Coiffe © musée du quai Branly, photo Claude Germain / Green Breeze © 2013 Thinkstock



Chez Trassoudaine, en février. Eclectique, le lieu attire stars de heavy metal et grands patrons, tel Guillaume Pepy.

Ces deux frères ont installé leur bistrot dans un quartier peu animé de Paris.

Tout cela est si Trassoudaine

À Paris, le lien social n'a guère besoin d'être stimulé : les bistrots poussent comme des champignons. À l'exception, peut-être, du XIII^e arrondissement, autour du no man's land de la place Nationale. Entre les immeubles d'habitation massifs et la caisse d'allocations familiales se dresse à ras du sol une petite enclave rouge en forme d'église byzantine : le bistrot Trassoudaine. Aussi décalé dans le paysage que le village d'Astérix sur la carte de la Gaule.

«**Apéritif ?**» L'intérieur est tout aussi étonnant. Une grande verrière illumine la salle, des plantes vertes et des perruches rouges dissimulent la tristesse du dehors. Quant à la partie restaurant, elle est chic (les nappes blanches) et décoiffante (*Highway to Hell* de AC/DC à fond). «*Qu'est-ce que je te sers mon ami ? Un apéritif ? On te l'offre.*» On ne l'a encore jamais vu, mais on devine qu'il s'agit de Haïgo Trassoudaine, cogérant du lieu avec son frère Arakel, chef en cuisine.

Quand il parle de son bistrot, Haïgo est survolté. Il n'a pas fini sa phrase qu'il est déjà passé à la suivante. Pas le temps de goûter à la Brooklyn Lager (une super bière ambrée servie à la pression) qu'il demande : «*Tu fais*

quoi, samedi soir ? On organise une soirée, la "Free People". De la musique des années 70 ou 80 à fond, James Brown, du ska, jusqu'à 7 heures du mat. Ça va être dément !»

Les frères Trassoudaine ont repris l'affaire de leurs parents, un Corrèzien et une Arménienne qui s'étaient installés là en 1970. «*Comme on a grandi dans un resto, la restauration, c'est un plaisir, pas un boulot*», raconte Haïgo. Lui se charge de mettre à l'aise les clients en salle, Arakel prépare avec amour les plats qu'il préfère : ce jour-là, un boudin créole servi avec des fruits exotiques flambés au rhum et des grosses saint-jacques à la crème relevées d'ail. Les desserts sont cuisinés par leurs épouses, à la maison, ce qui explique que «*le crumble [soit] encore dans la voiture*». «*Les gens ne viennent pas que pour la nourriture, ils viennent pour nous*», assure Arakel. Si les frérots n'attirent pas tellement les riverains, ils apportent de l'animation et de la lumière dans un quartier mort.

À l'heure du déjeuner, ils accueillent surtout des employés de bureau. Le soir, leur réputation leur vaut une clientèle très éclectique, sur laquelle Haïgo est intarissable : Danièle, 70 ans, qui les a aidés à ranger jusqu'à 6 heu-

res du matin lors de la dernière soirée Free People ; des stars de heavy metal, qui se sont passé le bon plan : Metallica, Ozzy Osbourne, ou Faith No More ; les patrons Guillaume Pepy ou Baudouin Prot, que les Trassoudaine tutoient car ils «*loge[nt] tout le monde à la même enseigne*» ; les ex-habités de la fac de Tolbiac qui viennent célébrer leur mariage. Autrefois, l'après-midi, les étudiants élaient domicile chez Trassoudaine. «*Mais, en 2010, on a dû fermer entre le déjeuner et le dîner car ils étaient de moins en moins nombreux*», déplore Haïgo. Maintenant, ils sont tous sur Facebook, chez eux. Et ce n'est pas une question d'argent : on a toujours offert les cafés, ils le savent...

«**Détente.**» Pour autant, leur chiffre d'affaires n'a pas baissé. En 2013, il a même augmenté de 20 %, grâce à la restauration et aux soirées. Arakel, plus philosophe, résume : «*On bosse bien parce que les gens sont plus stressés que jamais. Ils veulent un peu de détente, on la leur offre.*» Qu'ils soient bistrot ou resto, les Trassoudaine sont là pour ça.

ELVIRE VON BARDELEBEN
Photos BRUNO CHAROY

Chez Trassoudaine, 3, place Nationale, 75013.
Repas à la carte autour de 20 €.



MONIQUE ELEB

Chercheuse et professeure à l'Ecole nationale supérieure d'architecture Paris-Malaquais :

«A Paris, la force des cafés est leur diversité»

La sociologue Monique Eleb s'est intéressée aux cafés en tant que lieux de sociabilité, notamment dans son ouvrage *Paris, société de cafés* (avec Jean-Charles Depaule), paru aux éditions de l'Imprimeur en 2005.

L'existence des bistrots est-elle aussi menacée à Paris ?

Pas vraiment. Déjà, il y a une grande différence : à Paris, on ne rentre pas déjeuner chez soi à midi. Outre les Parisiens, tous les jours, près d'un million de banlieusards viennent travailler dans la capitale. Le café est le troisième lieu, une transition importante entre la maison et le travail. Par ailleurs, à la fin des années 90, les bistrots parisiens se sont modernisés et adaptés à la clientèle. Pour redevenir attrayants, ils ont fait un effort sur le service et sur l'apparence. Leur force réside dans leur diversité : à Paris, on peut choisir entre le bistrot traditionnel, le bon café avec service au comptoir façon Starbucks, un lieu plus chic à la Costes... En zone rurale, le choix, s'il y en a un, se résume souvent au bistrot popu de la gare et à la brasserie du grand hôtel.

Pourquoi, à Paris, ce regain d'amour pour les bistrots «traditionnels» ?

En France, et à Paris en particulier, les lieux chargés d'histoire semblent plus authentiques que ceux qui sont neufs. Regardez le café Delaville sur les Grands Boulevards, mélange de colonnades et de stucs : il ne désemplit pas. Peut-être aussi est-ce une réaction à la vague des lieux blancs, épurés et design, qui ne sont pas considérés comme des «vrais» cafés par certains.

Les bistrots parisiens rénovés ont quasi tous la même allure, et la même carte...

L'uniformité dans la rénovation s'explique par le peu de décorateurs présents sur ce marché. Quand une mode est lancée, comme celle des «cafés-librairies» dans les années 2000, on la retrouve partout. Et puis un bistrot n'est pas une brasserie : c'est un café à l'esthétique traditionnelle où on ne sert que quelques plats. Ce que les chefs ont appelé «bistronomie» est en fait l'affaire de restaurants.

Recueilli par E.V.B.

TOPIC



DARIVARTAN SHARMA - REUTERS

INDE RAHUL, L'HÉRITIER SANS SAVEUR DE LA DYNASTIE GANDHI

Portrait de famille, p. 14

ASTRONOMIE KEPLER-186F, UNE NOUVELLE TERRE À 4650 000 000 000 000 KM D'ICI?

Analyse, p. 21



SEBASTIEN CALVET

Morelle éjecté de l'Élysée

Accusé de conflits d'intérêts,
le conseiller du Président a quitté
ses fonctions vendredi, p. 16

UKRAINE APRÈS L'ACCORD SIGNÉ À GENÈVE, LE POKER MENTEUR DIPLOMATIQUE CONTINUE

Décryptage, p. 10

Sommaire

Monde Pages 10-15

France Pages 16-20

Sciences-Economie Pages 21-23

Sports Pages 25-28



A Slavyansk, dans l'est de l'Ukraine, des séparatistes gardent un bâtiment administratif, vendredi. Les pro-Russes n'avaient pas évacué les édifices, malgré l'accord de Genève. GENYA SAVILOV/AFP

L'impossible équation du pouvoir ukrainien

L'accord de Genève ne devrait pas être suivi par les séparatistes. Kiev, qui n'ose pas user de la force par peur de Moscou, est coincé.

Par **HÉLÈNE DESPIC-POPOVIC**

Avec l'accord quadripartite du 17 avril, qui prône l'évacuation des bâtiments occupés et la dissolution des groupes armés illégaux, le gouvernement ukrainien, dont la politique vis-à-vis de l'est du pays s'est montrée pour le moins hésitante, entre rodromontades et esprit de conciliation, dispose au mieux d'un court répit. Encore que dans les fiefs séparatistes, comme Donetsk, les leaders autoproclamés n'ont pas montré depuis jeudi la

ANALYSE

moindre volonté d'évacuer les bâtiments qu'ils ont saisis avec l'appui camouflé d'agents des forces russes. L'accord n'a pas été signé « en notre nom », mais « au nom de la Russie », a déclaré un des responsables de la fantomatique « République de Donetsk », proclamée le 7 avril, qui a ajouté que le référendum d'autonomie prévu le 11 mai était maintenu. Moscou, qui avait avant Genève réclamé en vain une chaise pour les séparatistes, à égalité avec le gouvernement officiel de

Kiev, reviendra certainement à la charge avec cette revendication.

CRÉATURES. Mais ni Washington ni Bruxelles n'accepteront de croire que Moscou, à qui il revient de faire exécuter sa part de l'accord, n'a aucune influence sur ses créatures. Et la Russie, qui a gagné du temps face aux menaces de sanctions, risque de se voir appliquer les mesures additionnelles annoncées par Barack Obama pour remédier à l'absence de progrès (lire ci-contre).

Pour le gouvernement de Kiev, mis en place après la fuite de l'ex-président Viktor Ianoukovitch en Russie, ce temps de pause – si pause il y a – sera de toute façon insuffisant pour tenir en toute sérénité le scrutin crucial du 25 mai : une présidentielle anticipée dont Moscou ne veut surtout pas parce qu'elle offrira une plus grande légitimité à son vainqueur, alors que le but du Kremlin est justement de n'avoir dans son voisinage que des pays faibles.

A l'est, le gouvernement de Kiev, issu de la révolte de Maidan contre la politique prorusse et la corruption de ses prédécesseurs, est gêné aux entournures. Il a d'abord joué la prudence, en nommant comme gouverneurs des oligarques censés disposer de leviers suffisants pour rassurer la population russo-phone, ébranlée par une propagande russe destinée à faire passer les pro-Européens de Kiev pour des fascistes. A Donetsk, l'ancien fief de Ianoukovitch, les nouvelles autorités locales ont, sans jamais pouvoir compter sur la loyauté de la police, joué un rôle ambigu, privilégiant, malgré l'absence de tout résultat, la négociation lorsque les séparatistes ont commencé à se saisir de bâtiments. Puis critiqué pour sa mollesse, Kiev a annoncé une « opération

Moscou s'entête. L'Occident ne renonce pas aux sanctions.

Un accord pour la forme qui ne met pas fin à la crise

Ténu signe d'espoir d'une dé-escalade, l'accord de Genève annoncé jeudi soir par les ministres des Affaires étrangères de la Russie, des États-Unis, de l'Union européenne et de l'Ukraine, montre nombre d'ambiguïtés. La Russie ne lâche rien sur le fond et les Occidentaux veulent maintenir la pression.

Pourquoi ce scepticisme ?

Rien n'est réglé même si, pour la première fois depuis le début de la crise, toutes les parties se sont assises à une même table – y compris le ministre russe, Sergueï Lavrov, et son homologue ukrainien – pour aboutir à une déclaration commune. «C'est un premier pas important, mais beaucoup d'autres doivent suivre», a déclaré le ministre allemand des Affaires étrangères, Frank-Walter Steinmeier, tout en reconnaissant lucidement que «le document lui-même est moins important que ce qui va se passer sur le terrain». Or, les séparatistes ne désarment pas, maintenant leurs exigences (lire ci-contre). Et le contenu même de l'accord leur offre des prétextes faciles, ainsi qu'à Moscou, pour continuer leur dépeçage. Demandant le désarmement de «tous les groupes illégaux» et l'évacuation des bâtiments occupés illégalement, le document appelle en effet «à ce que toutes les rues, les places et autres lieux publics des villes ukrainiennes soient libérés», mettant sur le même plan ce qui se passe à l'est et la poursuite de l'oc-

cupation de Maidan à Kiev ou la constitution de groupes d'autodéfense paramilitaires. Encore plus ambigu est le passage évoquant un processus politique «transparent» ainsi que «l'établissement d'un large dialogue national pour inclure toutes les régions ukrainiennes et toutes les entités politiques». Or, sur ce point aussi les positions sont inconciliables, Moscou exigeant une fédéralisation de l'Ukraine, considérée par Kiev comme une tentative de démembrement du pays.

Pourquoi Moscou a-t-il lâché un peu de lest à Genève ?

L'objectif du Kremlin est de maintenir à tout prix la «vassalisation» de l'Ukraine en jouant, selon les moments, de la déstabilisation, du chantage à la partition, ou tout simplement du chaos pour montrer que les nouvelles autorités de Kiev sont incapables de gérer le pays. Mais Vladimir Poutine veut habiller un peu mieux ses exigences, conscient des effets que pourraient avoir à long terme de véritables sanctions économiques, ainsi que du risque d'un isolement diplomatique croissant. «Au sein de l'espace ex-soviétique, la crise ukrainienne va avoir des conséquences. Car la Russie est à nouveau perçue comme imprévisible et menaçante si elle estime qu'on ne prend pas en compte ses "intérêts légitimes"», analyse Anne de Tinguy, du Ceri-Sciences Po. Des dictateurs, jusqu'ici très alignés, s'inquiètent.

Lors du vote sur la Crimée le 27 mars à l'assemblée générale de l'ONU, le Kazakhstan de Nazarbaïev s'est ainsi abstenu au lieu de suivre, comme d'habitude, la Russie. La Biélorussie de Loukachenko a reconnu les nouvelles autorités de Kiev et critiqué le projet de fédéralisation pour l'Ukraine. Cela n'a pas empêché Poutine, dans son one man show de quatre heures à la télévision jeudi, de rappeler lourdement l'ancienne appartenance à la Russie tsariste des villes aujourd'hui ukrainiennes de Kharkiv, Lougansk, Donetsk, ou Odessa.

Comment tenir la pression ?

Déjà mises en œuvre par les États-Unis et l'Union européenne, des mesures de restrictions de visa ou de gels des avoirs visent une cinquantaine d'oligarques ou de proches du Kremlin. La menace de sanctions économiques, déjà proposées par le Parlement européen et par certains gouvernements, est un réel moyen de pression sur une Russie qui a besoin des technologies et des capitaux occidentaux pour développer son économie, mais aussi de vendre son gaz et son pétrole. «A chaque fois que la Russie prendra des mesures destinées à déstabiliser l'Ukraine et à violer sa souveraineté, il y aura des conséquences», a mis en garde le président américain, Barack Obama, après l'accord de Genève, affichant publiquement ses doutes.

MARC SEMO

antiterroriste», un terme totalement inadéquat puisque c'était celui qu'avait utilisé Poutine pour qualifier son offensive contre les indépendantistes tchétchènes en 1999-2000.

Dès le début, il était clair que le gouvernement ukrainien, issu d'une révolution populaire, ne pourrait pas utiliser la force contre un soulèvement qui dispose d'un appui populaire. D'autant qu'aux frontières de l'Ukraine, la Russie

Pour le gouvernement de Kiev, le temps de pause – si pause il y a – induit par l'accord sera de toute façon insuffisant pour tenir en toute sérénité la présidentielle cruciale du 25 mai.

amassait depuis des semaines des troupes qu'elle menaçait d'envoyer pour «protéger» les russophones. Pour les soldats ukrainiens, tirer, c'était provoquer une intervention russe ; ne pas tirer, ce fut se trouver encerclés par des pro-Russes, miliciens et civils mêlés, et condamnés, suprême humiliation, à se laisser désarmer.

MILICE. On ignore encore quel sera l'effet de ces gifles répétées sur le moral de l'électeur ukrainien. Va-t-il se tourner

vers les partis nationalistes alors que ceux-ci étaient jusqu'à présent massivement rejetés ? Selon une étude du Centre de recherche sociologique et de marketing réalisée entre la fin du mois de février (juste après la victoire de Maidan et le départ de Viktor Ianoukovitch) et le début du mois de mars, 2,5% seulement des électeurs se disaient prêts à voter pour Oleg Tiagnibok, le leader du parti ultranationaliste et proeuropéen Svoboda, qui dispose de quatre postes dans le gouvernement, et 1,4% pour Dmytro Iaroch, le chef de Pravyi Sektor, milice d'extrême droite transformée en parti politique

souverainiste. Pas plus que les groupes séparatistes à Donetsk, Pravyi Sektor n'entend d'ailleurs désarmer. «Nous n'avons pas d'armes illégales», prétend son conseiller de presse.

Après Genève, le gouvernement Kiev n'a donc pas de quoi pavoiser. Il a finalement dû promettre un débat sur la décentralisation et il n'a pas été question de la Crimée, annexée en mars par la Russie et, semble-t-il, passée par la communauté internationale aux pertes et profit. ►

REPÈRES

Un tract appelant, au nom des séparatistes, les juifs de Donetsk à s'enregistrer en tant que tels, a provoqué un tollé international. Kerry le mentionnant même jeudi à Genève. A mieux regarder, il s'agit de toute évidence d'une provocation. «Le sujet est clos», a fait savoir le rabbin de Donetsk.

«Le gouvernement est prêt à mener une réforme constitutionnelle qui va octroyer de larges pouvoirs aux régions.»

Arseniy Iatseniouk
le Premier ministre ukrainien, hier

La Russie a annoncé vendredi qu'elle allait mettre en œuvre d'ici à 2016 un plan de réarmement des quatre îles Kouriles, toujours réclamées par le Japon, ce qui empêche depuis soixante-cinq ans la signature d'un traité de paix entre les deux pays.

DEAUVILLE
FESTIVAL DU CINÉMA AMÉRICAIN
GRAND PRIX

«CHEF D'ŒUVRE !»
LE MONDE

«D'UNE PROFONDE INTELLIGENCE.»
LES INROCKPUBLES

«UN NOUVEAU SOUFFLE
DANS LE CINÉMA AMÉRICAIN.»
THE NEW YORK TIMES

«UN THRILLER ÉCOLO RÉUSSI.»
STUDIO CINÉ LIVE ★★ ★

«UNE SUPERBE RELECTURE
DU FILM DE CASSE.»
CHRONIC'ART

JESSE EISENBERG DAKOTA FANNING PETER SARSGAARD

NIGHT MOVES

UN FILM DE KELLY REICHARDT

AU CINÉMA LE 23 AVRIL

MATCH FILM
Télérama Le Monde Rue89 terraeco culture

Israël, territoire occupé par la pègre

Charlie Aboutboul, l'un des principaux parrains du pays, se serait suicidé jeudi, alors que la violence des clans mafieux, en plein essor, fait plus de victimes que le terrorisme palestinien.

Par **AUDE MARCOVITCH**
Correspondante à Tel-Aviv

Le parrain avait été grièvement blessé d'une balle à la tête chez lui dans sa villa de Netanya, station balnéaire devenue une banlieue chic de Tel-Aviv, et il est mort jeudi en arrivant à l'hôpital. Considéré comme un des patrons de la pègre israélienne, le sexagénaire Charlie Aboutboul, qui aurait dans le passé échappé à plusieurs tentatives d'assassinat, se serait suicidé. «Cela n'est pas invraisemblable, il était déprimé et devait rentrer en prison mais surtout, son clan est sur le déclin, périlant malgré ses activités de racket», analyse le journaliste Serge Dumont (collaborateur de *Libération*), qui a longuement enquêté sur les réseaux criminels et la mafia israélienne (1), un phénomène qui progresse.

La guerre des gangs est de plus en plus meurtrière. Les éliminations se déroulent à ciel ouvert, dans des endroits parfois très fréquentés, comme celle qui a coté la vie à un petit boss le 15 février juste à côté de la promenade du bord de mer à Tel-Aviv, un jour de shabbat, alors qu'elle grouillait de familles. Dix jours plus tard, une grenade est lancée dans un bureau de change à Petah Tikva (au nord de Tel-Aviv), blessant cinq personnes, atteintes par des fragments d'explosif.

MISSILES. Voitures piégées, tirs à bout portant depuis une moto, voire utilisation de missiles antichars, la violence des crimes mafieux s'intensifie et les cadavres se multiplient. Ce qui a poussé le Premier ministre, Benyamin Nétanyahou, à promettre récemment la mise en place de «nouveaux moyens pour lutter contre le crime organisé». Selon Dumont, la multiplication des assassinats entre mafieux est due à la fois à la volonté de parrains de s'accaparer le terrain laissé par



Après une attaque à la voiture piégée (un mort), qui semble avoir été perpétrée par la pègre, le 8 février à Tel-Aviv. TOMER NEUBERG, FLASH-90-REA

des chefs de bandes emprisonnés, et à des vengeances en boucle. De son côté, le porte-parole de la police israélienne, Micky Rosenfeld, estime que ce sont «les actions renforcées de la police contre la criminalité organisée qui leur mettent la pression et rend la lutte entre les familles plus dure». Il en veut pour preuve que plus de 500 personnes liées au crime organisé ont été arrêtées en 2013.

Mais l'unité spéciale mise sur pied en 2008 avec pour mission la lutte

contre la criminalité organisée et la corruption, la Lahav 433, n'a pas réussi à enrayer le phénomène. Du coup, le public israélien, lassé de voir les règlements de compte sanglants se dérouler sous ses yeux, accuse désormais les forces de l'ordre d'inefficacité.

Environ 18 clans composent la mafia israélienne. Contrairement à l'Italie, elle n'est pas hiérarchisée et structurée ; les clans vivent en parallèle, parfois en collaboration, plus souvent en compétition. Ils

sont actifs dans une variété de domaines : blanchiment d'argent à travers les bureaux de change, drogue, salles de jeux clandestines, trafic de fruits et légumes, trafic de sable. C'est dans ce dernier que verse le parrain Shalom Domrani, à la tête d'un important réseau dans le sud du pays : ses hommes «vident» des dunes en bord de mer pour revendre le sable qui sera transformé en béton de mauvaise qualité. Désormais sous les verrous, Domrani a fini par tomber pour une affaire d'achat de voix lors d'élections municipales.

Préoccupées par la violence des clans, qui fait désormais davantage de morts que le terrorisme palestinien, les autorités israéliennes regardent également avec effroi les gains accumulés par la mafia. Le ministère

de la Sécurité intérieure estime à 2 milliards d'euros le chiffre d'affaires annuel de la criminalité organisée et à 3 milliards d'euros par an ce qu'elle coûte à l'Etat en frais d'enquête et administratifs. Autre préoccupation, la quantité d'armes employées pour les règlements de compte : la plupart des clans mafieux puisent largement dans les dépôts de l'armée, les armes étant revendues par des militaires véreux. Ainsi en novembre, un appelé a été jugé après avoir tenté de procurer des missiles antichars à des responsables de la pègre pour

90 000 shekels pièce (environ 18 700 euros). Une pratique reconnue seulement à demi-mot par la police, pour laquelle ces cas sont «rares». Micky Rosenfeld préfère indiquer que les armes proviennent «des frontières de l'Autorité palestinienne [avec l'Egypte, la Jordanie, ndlr] ou de vols».

«PAUVRETÉ». Enfin, en terme sociologique, les grandes familles liées à la criminalité organisée en Israël sont surreprésentées dans les milieux séfarades (juifs issus d'Afrique du Nord). C'est le cas des Aberjil, de Domrani, des Aboutboul. On trouve aussi des clans ma-

«La criminalité organisée est le produit d'une société parcourue par de violentes secousses sociales, et en guerre depuis soixante-cinq ans.»

Serge Dumont journaliste

fiex parmi les Arabes israéliens et, depuis les années 90, des criminels provenant de Russie et des ex-républics soviétiques. Pour Serge Dumont, «la criminalité organisée "blanche et bleue" est le produit d'une société profondément divisée, fébrile, parcourue par de violentes secousses sociales, et en guerre depuis soixante-cinq ans. Une société dans laquelle le taux de pauvreté dépasse les 20% et dans laquelle les disparités sociales s'accroissent sans cesse».

(1) «L'Histoire vraie de la mafia israélienne», éditions la Manufacture de livres, 2013.

REPÈRES



Charlie Aboutboul est mort à l'hôpital jeudi, à la suite d'une blessure par balle. Agé d'une soixantaine d'années, il se serait suicidé alors qu'il devait purger une peine de seize mois de prison pour tentative d'assassinat. La famille Aboutboul est implantée à Netanya, à 30 kilomètres au nord de Tel-Aviv. Son neveu, Assi, a été condamné en 2009 à treize ans de détention. Deux de ses fils sont actuellement en prison.

18

Ce serait le nombre de gangs qui composent actuellement la mafia israélienne. Ces clans se livrent à une rude et violente compétition pour le contrôle de divers trafics.

«On oublie souvent que la guerre des mafias cause, depuis la fin de la seconde Intifada, plus de victimes que le terrorisme palestinien.»

Serge Dumont journaliste spécialiste des gangs en Israël



LES GENS

MONCEF MARZOUKI
VEUT ÊTRE EXEMPLAIRE
ET ÉCRASE SON SALAIRE

Moncef Marzouki, le président tunisien, a décidé, au moment où les finances publiques traversent une phase difficile, de diviser par trois son salaire. «*Nous faisons face à une crise financière et économique. L'Etat doit être un modèle [...] et c'est pourquoi j'ai décidé de baisser le salaire légal du président de la République au tiers.*» Sa rémunération mensuelle nette était jusqu'alors de 20 000 dinars (environ 9 000 euros). Le chef de l'Etat devrait ainsi percevoir dorénavant environ 6 500 dinars (soit 3 000 euros). Le décalage entre le train de vie des dirigeants et la majorité des Tunisiens avait été un des facteurs de la révolution de 2011. Du fait de la «*situation difficile, pour ne pas dire critique*», des finances publiques, selon les mots du ministère, le Président a affirmé avoir «*donné des instructions pour davantage de réductions dans les dépenses de la présidence.*» PHOTO AFP

143

millions de litres d'eau potable stockés dans un réservoir de la ville américaine de Portland vont être jetés, car un jeune homme a uriné dedans. La scène, filmée par ses amis, s'est retrouvée sur Internet.



SUR LIBÉ.FR

Inde «Les grands partis achètent des voix avec de l'alcool ou des billets». Reportage.
Syrie Les clés de l'exil. Diaporama.

Bouteflika réélu comme sur des roulettes

ALGÉRIE L'oligarchie a verrouillé la large victoire du vieux président pour un quatrième mandat.

Que faire de cette victoire – 81,53% des suffrages – d'un inopotent inoxydable fait roi par le cynisme de l'appareil Etat ? «D'abord récompenser ceux qui ont participé à l'élection et châtier ceux qui s'y sont opposés, en premier lieu l'opposant Ali Benflis en lui attribuant un score qui l'humilie», explique Hasni Abidi, directeur du Centre d'études et de recherches sur le monde arabe et méditerranéen à Genève. Ce travail de «récompense» pourrait être conduit «par Saïd, le frère du Président», croit savoir le chercheur. Ce dernier lève le rideau sur le théâtre d'ombres qui se joue en ce moment à Alger : «Les cercles de pouvoir économiques, bénéficiaires des appels d'offres toutes ces dernières années et qui ont financé à coups de millions la campagne dont on ne connaît jamais le montant exact, attendent à partir de demain d'autres gratifications sous forme de contrats.» Ainsi posé, «le panorama du règne de Bouteflika IV» pourrait «ressembler à ça : des cercles économiques si puissants qu'ils se sont organisés en micro-Etats. Ils se sont affranchis de toute tutelle et s'apprêtent à contrôler directement les sources de la rente : le pétrole et le gaz».

«Ombrelle». Pour Kader Abderrahim, maître de conférences à Sciences-Po et chercheur à l'Iris, cette hy-

pothèse n'est pas à écarter : «Ces nouveaux riches ont grandi depuis une dizaine d'années sous l'ombre de Bouteflika. Ils n'ont pas de force politique à proprement parler, ils agissent dans l'ombre, ils sont le rempart protecteur du chef de l'Etat et, aujourd'hui, ils possèdent une influence considérable. A tel point que ce sont eux qui vont à présent négocier avec les sociétés internationales qui veulent s'implanter.» Pour Kader Abderrahim ces «nouvelles oligarchies», nées dans le secteur de l'importation et «surtout de l'attribution des marchés publics», pe-

«C'est totalement inédit dans l'histoire. Même sous la Chine de Mao, les Chinois ne sont pas allés si loin.»

Kader Abderrahim chercheur à l'Iris

sent plus que l'armée car «Bouteflika a modifié ces dernières années les équilibres». Les cercles traditionnels du pouvoir (FLN, armée, enseignements) ont «littéralement éclaté au grand jour» ces derniers trois mois. «Ces divergences apparaissent pour la première fois en pleine lumière et sur la place publique», souligne Kader Abderrahim, qui note comme seule lueur d'espérance «que les forces sociales ont quand même émergé dans cette campagne». «Mais la grande question qui se pose au pouvoir,

c'est «que faire de ce nouveau score ?» Comment l'expliquer au monde ? C'est totalement inédit dans l'histoire. Même sous la Chine de Mao, les Chinois ne sont pas allés si loin», constate le chercheur de l'Iris pour qui «les forces de l'argent sont désormais partout à la manœuvre».

«Clanique». Comment lire ce qui se joue à Alger en ce moment ? «Il faut faire appel à la sociologie criminelle et clanique pour tenter de saisir les enjeux de pouvoir et le jeu de ces nouveaux cercles économiques qui dirigent de fait le pays», explique Hasni Abidi, pour qui le pouvoir va désormais s'employer à sacrifier les «idiots utiles» qui l'ont aidé à faire campagne : «C'est Saïd qui pourrait se charger d'écarter Abdelmalek Sellal

[l'ancien Premier ministre et directeur de campagne, ndr] en élargissant le cercle de ceux qui pourraient lui servir», avance-t-il. Bouteflika, l'homme invulnérable en fauteuil à roulettes, fait aujourd'hui face au «spectre de la fragmentation d'un pays où les préfets ne tiennent plus rien». Pour Kader Abderrahim, «les conséquences de sa reconduction sont incalculables», à tel point qu'il parle de «catastrophe» pour un pays «schizophrène» dirigé par «le Père Ubu».

JEAN-LOUIS LE TOUZET

CATHERINE DENEUVE GUSTAVE KERVERN

“Une comédie imprévisible, d'une subtilité rare.”

TÉLÉRAMA

“Courez-y!”

FRANCE INTER

“Génial et surprenant.”

SO FILM

“Deneuve stupéfiante, désopilante et déchirante.”

MARIANNE

“Drôle et intelligent.”

PSYCHOLOGIES MAGAZINE

“La meilleure comédie depuis des lustres.”

MARIE CLAIRE

“Un bonheur.”

L'EXPRESS



CANAL+ CINÉMA

un événement

PREMIERE

Le Monde

inter

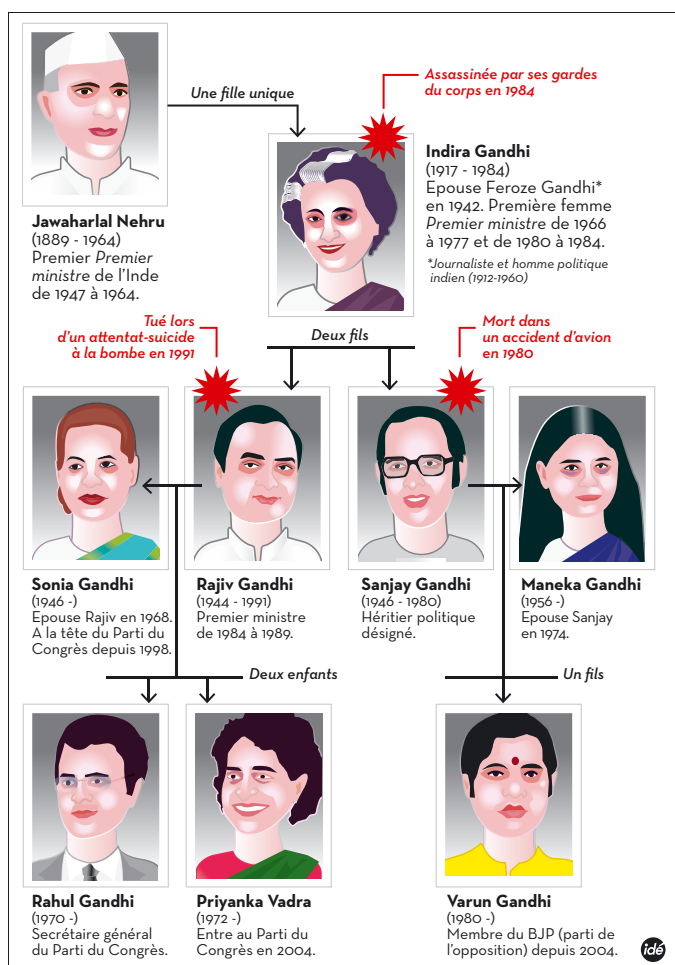


Dynastie Gandhi

Sa sœur semblait taillée pour le job, mais c'est bien Rahul Gandhi qui sera le leader du Congrès aux législatives. Journal de campagne d'une famille qui préside aux destinées de l'Inde depuis quatre générations.

Par **CÉLIA MERCIER**
Correspondante en Inde

«**C'** était presque de la maltraitance», ironise Aditya, un jeune ingénieur de Delhi. Très attendue, la première longue interview télévisée de Rahul Gandhi a vite tourné au désastre. Le champion du Parti du Congrès, qui mène la campagne pour les législatives, s'est fait ratatiner dans le ring par un présentateur réputé pour son agressivité. Pris au dépourvu par les questions, incapable de réparties cinglantes, il semblait perdu et n'a fait que répéter des leitmotivs vagues, comme l'«*autonomisation des femmes*». «Il est sincère et plein de bonnes intentions, mais



il est à côté de la plaque!» estime un observateur politique de Delhi. Il en faudrait plus en effet pour galvaniser les foules. Manifestement, celui que ses ennemis politiques surnomment avec condescendance le «*gamin*» n'est pas encore rôdé à l'exercice. A travers tout le pays, les portraits géants du jeune homme en tenue traditionnelle sont placardés sur les murs et le long des voies rapides. Un poster sépia où Rahul Gandhi prend la pose, l'air sérieux, voire lugubre. Il semble déjà contempler la déroute du parti de centre gauche qui, après dix ans de pouvoir, englués dans les affaires de corruption et usé par la crise économique, reste incapable de faire rêver l'Inde.

Un accident, deux assassinats

Qui est donc Rahul Gandhi? Une erreur de casting? Le beau gosse de 43 ans, au sourire à fossettes, n'est pourtant pas un novice. Il est issu de la plus fameuse dynastie politique indienne, celle des Nehru-Gandhi, qui a, de génération en génération, dirigé le puissant Parti du Congrès et présidé aux destinées du pays. Son histoire remonte aux luttes pour l'indépendance contre le pouvoir britannique de l'arrière-grand-père de Rahul, Jawaharlal Nehru, qui deviendra Premier ministre. Sa fille Indira, épouse de Feroze Gandhi (sans lien de parenté avec le Mahatma Gandhi), va gouverner à son tour le pays dans les années 60 et 70. Elle est épaulée par son fils aîné, Sanjay, habile et autoritaire comme sa mère. Il lancera notamment une campagne controversée de stérilisation massive en Inde, quand le spectre de la surpopulation était une hantise. Mais Sanjay meurt dans un accident d'avion en 1980, sans avoir accédé aux plus hautes fonctions. Rajiv, le deuxième fils, pilote de profession, entre alors dans l'arène politique. Quand Indira est assassinée par ses gardes du corps sikhs en 1984, Rajiv va lui succéder comme Premier ministre. Il mourra à son tour en 1991, tué par une ka-



A Amethi, dans l'Etat de l'Uttar Pradesh, le 12 avril, Rahul, candidat aux législatives, au côté de sa sœur Priyanka (photo de gauche). Leur mère Sonia, leader du Parti du Congrès, en visite à Rae Bareilly, le 2 avril (ci-contre).

PHOTOS RAJESH KUMAR SINGH ET MANISH SWARUP, AP

cherche premier rôle

mikaze tamoule, laissant une veuve, Sonia, et deux enfants, Rahul et Priyanka.

Le père de Sonia, ou Antonia Maino (son nom de jeune fille), est un petit entrepreneur en bâtiment de la région de Turin, fervent admirateur de Mussolini. Le couple s'était rencontré à Cambridge. Ranjiv y poursuivait ses études, Sonia y perfectionnait son anglais, travaillant comme serveuse dans un restaurant grec. Après la mort tragique de son époux, Sonia décide de protéger ses enfants et de se tenir à l'écart de la politique. Elle envoie Rahul faire ses études incognito aux Etats-Unis et en Angleterre. Il y séjourne sous un faux nom, Raul Vinci, et travaille un temps à Londres comme consultant. En 1998, Sonia reprend finalement la tête d'un Congrès en déroute. Celle que ses adversaires surnomment «l'étrangère», se familiarise avec les finesses de la politique indienne, elle mènera le parti à la victoire en 2004 et en 2009. Tout en cultivant une certaine distance. «Le Congrès maintient une ambiance de monarchie et de secret autour de la famille, elle reste une énigme et évite les médias», constate un journaliste politique.

«Il n'a pas le sens du contact»

La reine mère Sonia, dont les décisions sont sans appel, choisit Rahul comme héritier politique. Il fera ses débuts en 2004, comme élu dans le bastion familial d'Amethi dans l'Uttar Pradesh. Longtemps, Rahul apparaît réticent, il entre à reculons dans son rôle et semble vivre cette obligation familiale comme une malédiction, un sacrifice à une destinée qu'il n'a pas choisie. «Cela lui a pris du temps mais, maintenant, il est très motivé. Il veut d'abord réformer le parti, le démocratiser et se débarrasser de la vieille garde, il attend son heure», estime un analyste de Delhi. «Mais démocratiser le parti quand on est un héritier dynastique, n'est-ce pas dynamiter le trône sur lequel on est assis?» s'interroge un journaliste.

«Malheureusement, Rahul n'a pas l'instinct, la force de conviction, le sens du contact avec

les gens. Il veut bien faire, mais ce n'est pas un leader naturel. Sa sœur Priyanka semble bien plus taillée pour le job, estime un journaliste d'un quotidien anglophone. Déjà, elle ressemble physiquement à sa grand-mère, Indira Gandhi, elle a du charisme, elle a un sens politique.» Mais Sonia a choisi son fils. Si la charismatique Priyanka reste dans l'ombre de son frère, c'est elle qui dirige ses campagnes politiques. En attendant peut-être un jour d'entrer en scène.

Il y a aussi l'«autre Gandhi», le cousin Varun, passé du côté obscur en rejoignant le camp de Narendra Modi, leader de la droite nationaliste hindoue.

«Priyanka a toutefois un gros problème. C'est son mari», estime un journaliste de Delhi. Robert Vadra, homme d'affaires et bodybuilder à la moustache soignée, traîne une réputation sulfureuse. «Il est devenu extrêmement riche depuis son association avec la famille Gandhi. Des affaires juteuses et douteuses de revente de terrains.» De quoi ternir un peu plus l'image du Parti du Congrès. Rahul Gandhi, lui, n'a pas de partenaire connue. En 2004, il avait annoncé publiquement qu'il avait une petite amie, une jeune architecte espagnole. Récemment, il a déclaré qu'il attendait de trouver la femme idéale pour se marier. «Le Congrès aimerait bien qu'il épouse une jolie fille de sa caste brahmane, une fille de son fief de l'Uttar Pradesh. Mais Rahul ne fera rien pour les apparences, estime un analyste. Il a vu sa grand-mère et son père mourir. Il parle de ce traumatisme dans ses interviews et je pense que sa manière de gérer cette blessure est de ne pas avoir de famille.»

Pour ses adversaires politiques, Rahul est l'héritier, l'anomalie d'une démocratie du XXI^e siècle. «Il n'a pas fait ses preuves. Il n'a jamais été ministre, il n'a pas de bilan à défendre, son seul atout est son nom de famille», constate un observateur. Contrairement à

son rival, le favori des prochaines élections, Narendra Modi.

A 63 ans, le candidat du parti hindou nationaliste, a été réélu quatre fois à la tête du Gujarat, Etat à la croissance insolente. Autocrate en puissance, partisan du libéralisme économique, Modi est soutenu par le milieu des affaires. Ce self-made-man revendique ses origines modestes et son surnom de «vendeur de thé», lui qui aidait son père dans sa petite échoppe quand il était adolescent.

«Modi s'est fait tout seul, il sait comment parler au peuple, car il vient du peuple, Rahul Gandhi ne lui arrive pas à la cheville en terme de charisme», constate un analyste. Le «vendeur de thé», lui, surnomme son jeune rival «Shehzad». «Cela veut dire le «prince», celui qui n'a pas de légitimité démocratique. Mais Modi a choisi spécifiquement ce terme, car il vient de la langue des musulmans de l'Inde. Il l'emploie à dessein pour associer Rahul à l'islam.»

Le fonds de commerce du BJP, la droite nationaliste dure, est en effet l'islamophobie. En 2002, alors que Narendra Modi est ministre en chef de l'Etat, les tensions communautaires au Gujarat aboutissent à des pogroms antimusulmans qui feront plus de 2000 morts. Récemment, Rahul Gandhi n'a pas hésité à comparer son rival à Hitler, lors d'un meeting politique.

Dans la propre famille de Rahul, il y a aussi l'«autre Gandhi», celui qui est passé du côté obscur, du côté de Narendra Modi. C'est le cousin Varun, le fils unique de Sanjay. A la mort de ce dernier, en 1980, son épouse Maneka, ancien mannequin et fille de militaire, souhaitait poursuivre le combat politique de son mari. Mais Indira Gandhi, qui n'avait jamais porté sa bru dans son cœur, en décida autrement. Elle introduisit son fils cadet Rajiv pour lui succéder.

Le conflit entre les deux femmes, qui vivaient sous le même toit, selon la tradition indienne de la famille élargie, finit par éclater au grand jour : Indira mit sa belle-fille

dehors, après qu'elle lui a désobéi en tenant un discours lors d'un meeting politique. Indira n'avait jamais caché sa préférence pour la sobre et casanière Sonia, au détriment de l'ambitieuse et tapageuse Maneka. Furieuse et amère, Maneka poursuivra sa carrière politique en solo et finira par se rapprocher de la droite nationaliste hindoue. Elle et son fils Varun rejoindront le BJP en 2004, un «trophée» pour le parti.

En leader de l'opposition ?

Varun fera vite parler de lui. En pleine campagne pour succéder à sa mère dans sa circonscription de Pilibhit dans l'Uttar Pradesh, il se lance dans un discours très provocateur : «Si quelqu'un lève la main contre les hindous, et pense qu'ils sont faibles, je couperai cette main !» promet-il, en faisant allusion à la population musulmane. Des paroles enflammées qui risquaient de mettre le feu aux poudres entre communautés dans cette région volatile. Elles lui ont d'ailleurs valu des poursuites judiciaires, mais il sera acquitté, tous les témoins s'étant, bizarrement, rétractés.

Varun Gandhi fait du zèle et se moule dans l'idéologie saumâtre du BJP, jusqu'à devenir l'une des figures montantes du parti. «Varun est très ambitieux. Il est sans foi ni loi, cynique et malin, et il est prêt à tout pour parvenir à ses fins», constate un analyste, «il est persuadé qu'il sera un jour Premier ministre». Quant à Rahul Gandhi, si les élections s'avèrent catastrophiques pour le Congrès, vaudrait-il quitter la politique ? Le parti pourrait-il ouvrir une nouvelle ère sans la dynastie ? «Le Congrès ne peut pas survivre sans les Gandhi, la dynastie sert de ciment à un conglomérat de leaders régionaux qui exploserait sans eux, constate un journaliste du Times of India. Rahul se prépare à être leader de l'opposition, il attendra son heure.» Auteure du livre *Decoding Rahul Gandhi*, Aarthi Ramachandran estime, elle, que si les élections sont désastreuses, «le Congrès ne pourra éluder la question de la dynastie». ◆

Affaire Morelle : l'Elysée sauve la morale

Fort des enseignements de l'épisode Cahuzac, il y a un an, le Président n'a pas traîné pour obtenir la démission de son conseiller soupçonné de conflit d'intérêts.

Par **LAURE BRETTON**

Il n'aura manqué – cette fois – aucune brique à la muraille de Chine. Confronté aux révélations de Mediapart sur son plus proche conseiller accusé de conflit d'intérêts, François Hollande a organisé au plus vite l'étanchéité entre la présidence et Aquilino Morelle. Avant de lui infliger la sentence Cahuzac en vingt-quatre petites heures, juste avant le week-end de Pâques histoire de marquer les esprits, quand l'affaire du ministre du Budget avait entraîné quatre interminables mois en 2013.

Soucieux de sauver ce qui pouvait encore l'être de son grand ménage à tous les étages de la majorité entamé il y a deux semaines, le chef de l'Etat a tranché dans le vif : Morelle, rouage majeur de son dispositif politique (*lire ci-contre*), a quitté ses fonctions vendredi à midi. La veille, dans l'après-midi, Hollande avait reçu son conseiller politique pour lui interdire toute communication officielle. Le site d'informations fondé par Edwy Plenel venait de publier une enquête circonstanciée sur les liens de Morelle avec les labos pharmaceutiques pen-

bitude, Hollande a voulu voir comment les choses prenaient, et il a vite vu», commente le même conseiller ministériel. Sa «*République exemplaire*» prend l'eau à nouveau, un an pile après la tourmente Cahuzac. Alors que sa majorité menace d'exploser sous le poids du plan de rigueur annoncé mercredi, le Président tente un début de désescalade en lui offrant la tête de son «spin doctor». Manuel Valls et Arnaud Montebourg, tous deux proches de Morelle, perdent, eux, un relais précieux auprès du chef de l'Etat.

AMBITIONS. Mais, au-delà du conflit d'intérêts – dont Morelle se défend –, «l'image du mec marchant en chaussettes au milieu d'un salon de l'Elysée où trônent ses pompes de luxe en train d'être cirées, les électeurs ne la voient que trop bien», déplore un poids lourd de la majorité. Les excès d'une forme d'aristocratie d'Etat qui pense que tout lui est dû, écorchant l'idée même de République.

RÉCIT «*Pour ces gens, tout est subordonné à cette qualité unique : "parce que je le vauds bien"*», ajoute le parlementaire. «*Tout ça arrive après l'exfiltration de Harlem Désir au gouvernement, la nomination de Dominique Voynet à l'Igas, l'échange Jouyet-Lemas entre l'Elysée et la Caisse des dépôts : des "beautiful people" qu'on choie alors qu'on demande tant de sacrifices aux Français*», rappelle un ancien ministre désolé. D'aucuns accablent un Morelle qui ne faisait pas mystère de ses ambitions gouvernementales. «*Quand tu penses qu'il a fait campagne pour être secrétaire d'Etat à la Santé, souffle un directeur de communication. Cela veut dire que le plus proche collaborateur du chef de l'Etat a envisagé sciemment de le mettre en danger ! Ça fait froid dans le dos aussi peu de sens de l'Etat.*» Le remplacement d'Aquilino Morelle dans l'équipe présidentielle pourrait ne pas se faire place pour place, certaines voix plaident pour la création d'un poste de porte-parole de l'Elysée.

Vendredi matin, un communiqué de l'Igas a scellé l'affaire : oui, ses inspecteurs peuvent travailler parallèlement à leur fonction officielle mais, non, Morelle n'en a pas fait la demande officielle. La faute, au moins éthique, est caractérisée et les minutes du grand manitou présidentiel comptées. Hollande étant en déplacement en Auvergne, Morelle file alors à... Matignon. C'est donc le Premier ministre qui recommande à un conseiller présidentiel – qui plus est son vieil ami, puisque les deux hommes se sont rencontrés à Matignon pendant les années Jospin – de prendre le large «*afin de répondre librement aux interrogations des journalistes*», dit-il l'entourage du chef du gouvernement. Comme pour l'annonce du plan d'économies, «*Valls est sous la totale pression de Hollande*, estime un député PS. *La cohabitation a commencé entre eux : les 40 points d'écart [de popularité], ça a déjà un coût politique très élevé pour Valls*». Le chef de l'Etat se tient



donc à l'écart, renouant à Clermont-Ferrand avec le terrain qu'il a délaissé depuis trois mois et prenant soin de ne pas s'approcher des caméras toute la matinée. «*Vous êtes des emmerdeurs publics*», lâche Arnaud Montebourg aux journalistes dans son sillage.

PLAIE. Le déjeuner républicain terminé, Hollande parle enfin – la démission de Morelle était «la seule décision qui s'imposait» – et cautérise la plaie : ce qui s'est passé dans la vie de son conseiller avant l'Elysée, «il a à en répondre. Cela revient simplement à lui et à lui seul». Avant d'ouvrir un autre front, hautement plus politique, semblant donner le coup d'envoi de la présidentielle de 2017 : si le chômage n'a pas baissé d'ici là, Hollande n'aura «aucune raison d'être candidat» à sa succession. Autrement plus explosif. ►

«Le plus proche collaborateur du chef de l'Etat a envisagé sciemment de le mettre en danger ! Ça fait froid dans le dos aussi peu de sens de l'Etat.»

Un directeur de communication

dant qu'il était membre de l'Inspection générale des affaires sociales (Igas), et à ce titre chargé de contrôler cette industrie. C'est le premier signal envoyé par le Président : «*Morelle n'est autorisé à se défendre qu'en son nom propre*» via sa page Facebook, décrypte un conseiller. Une dépêche de l'AFP mentionnant l'Elysée comme source sera d'ailleurs retenue en extremis dans l'après-midi. Jean-Pierre Jouyet, qui a pris ses fonctions de secrétaire général de l'Elysée mercredi, reste dans l'ombre. La décision présidentielle est prise jeudi soir : la branche Morelle doit être coupée, mais c'est à lui de l'annoncer. Les choses traînent alors un poil. «*Comme d'ha-*

Morelle démissionne alors qu'il était enfin au sommet.

Dandy déchu

En politique, il y a dans la chute, son mouvement, son moment, toujours quelque chose qui relève de la tragédie. Dans la démission forcée d'Aquilino Morelle, il y aura en plus une part de cruauté toute shakespeareienne : il tombe à cet instant précis où même ses plus farouches ennemis étaient bien obligés de reconnaître qu'il était arrivé au sommet. Très haut et maintenant tout en bas.

Depuis plusieurs mois, Morelle militait auprès de François Hollande pour le remplacement de Jean-Marc Ayrault par Manuel Valls et pour le départ de Pierre-René Lemas, le secrétaire général de l'Elysée. Mercredi, il avait obtenu gain cause sur tout. Il était à une place inédite sous la V^e République : à la fois homme fort du Président et ami intime du Premier ministre. Rien ne pouvait plus lui arriver. Aquilino Morelle, 51 ans, n'est plus rien. Au Château, ce fils d'immigré espagnol avait réussi à se créer de telles inimitiés que certains collaborateurs du chef de l'Etat ont eu du mal à contenir ce rictus qui dit tout bas « bien fait pour sa gueule ».

Marginalisé. Morelle était un corps étranger dans cette galaxie de conseillers hollandais. De style d'abord. Lui ne répugnait pas à afficher son goût du pouvoir, commenter à son visiteur l'âge et la robe d'un cognac qu'il venait de faire monter des caves de

PROFIL

l'Elysée ou demander à faire changer le mobilier (pour la deuxième fois depuis le début du quinquennat) de son splendide bureau qui jouxtait celui du Président. Une forme de jouissance à la fois enfantine et coquette qui agaçaient. Le pouvoir en politique ne tient peut-être plus qu'à quelques oripeaux et colifichets des palais de la République. Aquilino Morelle, qui admirait le destin d'un Charles de Gaulle, aimait à les soigner. Mais s'il était si précieux pour Hollande, c'est d'abord parce qu'il était son contraire politique.

L'ancienne plume de Lionel Jospin était une étonnante synthèse entre Arnaud Montebourg (pour les questions économiques) et Manuel Valls (sur les dossiers identitaires et sécuritaires). Il était le directeur de campagne du premier lors de la primaire socialiste et l'ami du second depuis leur passage commun au cabinet de Jospin à Matignon. La fameuse taxe à 75% de François Hollande ? C'est à lui qu'on la doit. Et pendant l'épisode Florange, Morelle a clairement soutenu l'option d'une nationalisation temporaire du site d'Arcelor, défendue par le ministre du Redressement productif.

C'est à partir de ce moment que le conseiller a été progressivement marginalisé. Ce président qui rechigne à se mêler des questions d'organisation finit par lui retirer la gestion des discours dont il avait officiellement la

charge. Sauf que Morelle, médecin de formation, a toujours eu une immense qualité : il est un des rares à l'Elysée à réussir à repolitisier un François Hollande dont la tendance naturelle serait d'oublier que c'est la gauche qui l'a élu.

«Putsch». Dès que Morelle revient dans le jeu (notamment lors de la préparation des conférences de presse du Président), l'exercice est un succès. Hollande reprend de la hauteur et Morelle des couleurs. L'épisode Gayet a fini de consacrer son retour en grâce. Mais, là encore, il a la victoire humiliante. C'est lui qui fait fuir auprès du Monde l'officialisation de sa prise de pouvoir sur la direction de la communication du Président. «Un vrai putsch», s'insurge un conseiller, qui cherche alors à l'appeler. Mais le portable de Morelle ne répond plus. Normal, il est dans l'avion de Hollande en partance pour les Etats-Unis.

GRÉGOIRE BISEAU

BILLET

Par ÉRIC DECOUTY

Dévoiements

L'histoire n'a rien de comparable à l'affaire Cahuzac et rien ne dit encore qu'Aquilino Morelle a commis un délit. Mais le soupçon tenace de conflit d'intérêts qui pèse sur l'ancien conseiller de François Hollande résonne comme un scandale qui fragilise davantage un chef de l'Etat en déroute dans l'opinion. Car, avec cette nouvelle histoire, c'est la «République exemplaire» promise qui est aujourd'hui mise à mal. Cette vertu politique qui était censée trancher avec les mœurs en vigueur aux temps de Jacques Chirac et de Nicolas Sarkozy. Si François Hollande ne peut être tenu comptable des dévoiements de ses collaborateurs, ses engagements lui imposaient de prendre toutes les garanties de moralité avant de les choisir. Or, dans au moins deux cas, les faits ont témoigné du contraire.

De surcroît, la promotion récente de Jean-Christophe Cambadélis à la tête du Parti socialiste, malgré ses condamnations judiciaires pour abus de biens sociaux et abus de confiance, laisse penser que l'Elysée a perdu son éthique. A un moment où la droite est accablée par une kyrielle d'affaires, où le discours politique est frappé d'un violent discrédit, le président de la République a le devoir de se souvenir des promesses vertueuses de sa campagne. En espérant qu'il n'y ait pas une autre grenade dégoupillée au gouvernement...

REPÈRES

«Je veux redire que je n'ai commis aucune faute. Je n'ai jamais été en situation de conflit d'intérêts.»

Aquilino Morelle
vendredi, dans son communiqué de démission

«Dans les salons de l'Elysée, le plus proche conseiller du Président se faisait cirer les chaussures de luxe nombreuses qu'il possédait. On croit rêver.»

Eric Ciotti, député UMP

Présenté en juillet 2013, le projet de loi relatif à la déontologie des fonctionnaires - qui n'a pas encore été soumis au Parlement - prévoit de lutter contre les conflits d'intérêts en faisant de tout agent le gardien des principes, avec une protection pour ceux dénonçant de tels conflits.

«Aquilino Morelle a été un conseiller politique, un conseiller tout au long de ces deux dernières années. Je ne suis pas juge de ce qu'il a fait avant.»

François Hollande vendredi

A LOCARNO, PAR SON CARACTÈRE INATTENDU, C'EST MOUTON QUI A LE PLUS IMPRESSIONNÉ. "JE NE T'OUBLIERAI JAMAIS." NOUS NON PLUS. LIBÉRATION

66^e Festival du film de Locarno
MEILLEUR PREMIER FILM | Sélection Cinéastes du Présent
PRIX SPÉCIAL DU JURY

MOUTON

Un film de Marianne Pistone & Gilles Deroo

DECOUVREZ LA BANDE ANNONCE EN EXCLUSIVITÉ SUR **liberation.fr**

f MOUTON

inRoCKuptibles AU CINÉMA LE 11 JUIN
www.shellac-altera.org

libération

Aquilino Morelle, en février 2013, à l'Elysée. Depuis l'arrivée de Manuel Valls à Matignon, il occupait une place inédite sous la V^e République : à la fois homme fort du Président et ami intime du Premier ministre. PHOTO MARTIN COLOMBET. HANS LUCAS

Par **SYLVAIN MOUILLARD**
 Envoyé spécial à Val-de-Reuil (Eure)
 Photos **VINCENT NGUYEN, RIVA PRESS**

A Val-de-Reuil, la

Is arrivent dans le calme, papotent quelques minutes avant de prendre place autour d'une longue table rectangulaire. Des gobelets en plastique, un Thermos de café et quelques gâteaux secs y ont été disposés. Un jeune homme est venu avec son cahier à spirales, comme à l'école. Une réunion comme une autre ? Pas vraiment. La scène se déroule au centre de détention de Val-de-Reuil (Eure), à l'arrière des cuisines. L'odeur de restauration collective, un poil écœurante, rappelle celle des cantines scolaires. En ce mercredi après-midi d'avril, c'est la sous-commission «menus» qui s'installe. Il y a là six représentants des détenus : trois de la division 1, dont le reliquat de peine est inférieur à sept ans, et trois de la division 2, dont les peines peuvent aller jusqu'à la perpétuité. Au bout de la table, représentant la direction de la prison, Sylviane Loret dirige les discussions. Objectif : écouter les remontées des prisonniers sur les repas servis en détention, en débattre avec le prestataire extérieur chargé de leur élaboration et, éventuellement, changer les choses.

L'expérience est rare. En France, très peu d'établissements ont mis en place des instances de dialogue entre détenus et administration. Trop polémique. Les syndicats de surveillants majoritaires y voient une dangereuse fuite en avant, un énième exemple du «laxisme» qui prévaudrait dans les geôles de la République. Sylviane Loret ajoute : «Certains directeurs d'établissement assimilent ces instances à des syndicats de détenus et sont donc réfractaires à ce type de coopération.» Autour de la table, la parole s'exprime néanmoins sans difficulté. La nourriture en prison, c'est du sérieux. «Si les quantités sont insuffisantes ou s'il manque un dessert, ça peut faire péter un établissement», assure Stéphane, un surveillant à la carrure imposante qui participe aux débats. Aujourd'hui, ce sont les frites servies en division 2 qui posent problème. «Elles sont molles et pleines d'eau», attaque un détenu. Approbation de quelques participants. «C'est à cause de la condensation dans les chariots», estime un autre prisonnier. La représentante du prestataire lâche une concession : «On va faire des essais avec un autre type de frites.» Certains aliments, en revanche, recueillent l'assentiment général : le poisson «façon meunière» et la «pizza au thon». La semoule a moins de succès. «Elle n'est jamais servie avec des légumes à cous-cous, c'est dommage.»

«Faire attester les yaourts par l'aumônier musulman»

Après les plats de résistance, place aux desserts. Parmi les revendications, diversifier les fruits. «Du raisin ou des poires, de temps en temps, ça serait bien.» Les yaourts, eux, inquiètent. «Tous les gars de mon unité me prennent la tête avec l'inscription E407 dans la liste des composants, explique un détenu. Les musulmans pensent que c'est de la gélatine de porc, ils sont méfiants. Et franchement, je crois que c'est possible. Je travaillais dans la restauration, et la gélatine de porc, c'est moins cher.» La direction a beau démentir, ça ne prend pas. «Il faut révérier et éventuellement demander à l'aumônier musulman d'attester les yaourts»,

Consistance des frites à la cantine, achats par correspondance... afin d'apaiser les tensions, le centre pour longues peines demande leur avis aux détenus. Une expérience rare qui a permis des avancées.



Le 2 avril, à la prison de Val-de-Reuil, était organisée une réunion de la sous-commission «menus» du conseil de vie sociale. Étaient présents des



Des prisonniers à l'œuvre dans les cuisines du centre de détention, un endroit clé dans l'établissement : «Si les quantités sont insuffisantes ou



consent finalement Sylviane Loret. Les convictions religieuses des uns et des autres nécessitent des aménagements. Chacune des 32 unités de 25 places dispose d'une partie commune, équipée d'un four. Problème : la direction soupçonne que certains détenus, victimes de «pressions», n'ont pas la possibilité d'y faire cuire du porc. Pour remédier à cette situation, les prisonniers auront désormais la possibilité de se cotiser pour acheter un second appareil.

Sylviane Loret, qui travaille à Val-de-Reuil depuis près

de vingt-cinq ans, ne chôme pas. Ces réunions servent autant à écouter les revendications des détenus qu'à désamorcer les tensions naissantes. Dans les coursives, les rumeurs se propagent vite. «Il se dit qu'on ne pourra bientôt plus cantiner [«acheter», ndlr]

sur le catalogue de la Redoute», s'inquiète un détenu. «C'est une rumeur infondée, dites-le autour de vous», embraie Sylviane Loret, se félicitant, après coup, de cette «relation de confiance» qui s'installe peu à peu. «Au début, c'était parfois difficile de trouver des gens prêts à s'in-

vestir. En interne, les détenus qui collaborent avec la direction peuvent vite passer pour des «balances».

Depuis la mise en place de ces «conseils de vie sociale» (CVS), en 2010, la situation s'est nettement améliorée, selon la direction. «C'est très bénéfique pour le climat en détention car les prisonniers savent qu'il y aura une écoute de notre part et que ce n'est pas juste pour la vitrine. Il y a moins d'agressivité, de violence, ça pacifie les choses.» Muriel Guégan, directrice du centre de détention, confirme, en faisant mine de toucher du bois : «Il n'y a plus de refus de réintégrer les cellules et les agressions envers les surveillants diminuent. On en comptait seize en 2009, seulement



prison engeôlée



détenus, des surveillants, des représentants de l'établissement et du prestataire en charge de la restauration.



s'il manque un dessert, ça peut faire péter un établissement», assure Stéphane, un surveillant, participant au conseil de vie sociale.

trois l'an passé.» Tous les trimestres environ, elle fait face à une quarantaine de détenus, tous volontaires, et dont la présence a été validée par ses soins, pour deux heures de discussion. «Le but, c'est de parler de la vie en collectivité, pas de l'acrimonie d'un tel pour un tel», détaille-t-elle.

«On est enfermés, faut pas l'oublier»

La nature de Val-de-Reuil – un centre de détention pour longues peines – facilite les choses. «L'implication des détenus n'est pas la même que dans une maison d'arrêt, où les personnes sont là pour une courte période», analyse Muriel Guégan. Bâti en 1989 en péri-

phérie de cette ville nouvelle, l'établissement n'accueille que des personnes condamnées, «qui posent leurs valises». «Ici, nous avons les moyens matériels d'accompagner vers la réinsertion», ajoute la directrice du centre. Les équipements collectifs, tant pour le travail que pour les activités socio-culturelles, sont plutôt en bon état. Les 780 détenus – pour 819 places – sont tous en cellule individuelle. Et 85% d'entre eux bénéficient d'un régime ouvert qui leur permet de circuler quasi librement du matin au soir dans leur unité. Ce qui contribue aussi à apaiser les tensions. Chérif, emprisonné depuis quatre ans et libérable en 2019, s'estime plutôt bien loti. «On

est enfermés, faut pas l'oublier», glisse-t-il. Il a même quelques réticences à en dire plus sur les conseils de vie sociale, auxquels il participe depuis plusieurs années. «Ça ne va pas améliorer notre image à l'extérieur. Les gens disent qu'on a le droit à plein de trucs, grâce au système de cantine [le système de vente par correspondance propre à la prison]. Ici, le grand pot de Nutella coûte trois fois moins que dans un supermarché.» Passée l'hésitation, il se lâche un peu plus, dit que, certes, «tout n'est pas résolu», mais que, «au moins, la direction essaie». Il se souvient de «demandes loufoques», «comme des fours à micro-ondes dans les cellules», mais aussi d'avancées plus concrètes. «Désormais, les barquettes de

nourriture, qui avaient tendance à être jetées depuis les fenêtres, sont ramassées et mises à la poubelle.»

Dans la vie de tous les jours, l'alimentation occupe une place primordiale. «Les hommes incarcérés ont deux sujets de préoccupation : leur musculature et la nourriture, sourit Muriel Guégan. Ici, ça cuisine beaucoup.» Maîtriser son corps, à défaut de ses mouvements. A Val-de-Reuil, les émissions culinaires passionnent. A tel point que Chérif, titulaire d'un CAP de pâtisserie, présentera bientôt des cours de cuisine sur la toute nouvelle chaîne de télévision interne. Objectif : montrer comment, avec les ingrédients disponibles en détention, confectionner des gâteaux facilement. Il lui faudra se passer de levure chimique, absente du catalogue de cantine, car l'administration craint qu'elle ne serve à fabriquer de l'alcool. La demande de ce produit, plusieurs fois exprimée lors des CVS, n'a pas abouti.

Muriel Guégan, elle, a eu gain de cause sur un autre dossier. Auprès de la direction inter-régionale, elle a obtenu le droit pour les détenus de cantiner de la viande. «C'est important pour continuer à se nourrir correctement», explique Benoît, 26 ans. Le jeune homme, arrivé en 2012 et libérable en 2018, s'implique également dans le projet de canal vidéo interne. En dix mois, il a appris les rudiments du fonctionnement d'une caméra et du montage. Il montre avec satisfaction la grille de programmation qu'il compte soumettre à l'approbation de la direction. De 6 h 30 à minuit, la future chaîne passera des clips, des films, mais aussi des reportages sur les activités réalisées en détention. Des programmes d'information (sur les règles de l'établissement, les horaires d'accès à l'infirmerie, aux parloirs, etc.) sont également prévus. «C'est ce qui m'a décidé à participer au projet, affirme François, 36 ans, dont déjà sept passés derrière les barreaux. Ici, c'est un grand établissement, la communication est parfois compliquée.» Entre les détenus qui ne savent pas lire, les notes placardées aux murs mais rapidement détériorées, la transmission des infos connaît quelques ratés. «La télé, ça peut être plus attractif», espère François.

«Leur but, c'est d'obtenir des aménagements de peine»

N'allez toutefois pas parler de cogestion à Muriel Guégan. «Chacun reste à sa place et ce dialogue n'est pas une science exacte, dit-elle. Mais la simple prise en compte des avis, c'est important. Après, il faut les restituer dans une démarche de vivre ensemble et parfois resituer le contexte : le détenu qui demande des pâtes Barilla, ça n'est pas possible.»

A entendre la directrice, ce travail collectif a fini par être accepté par les représentants du personnel. «Ils savent que ça fait partie du fonctionnement de l'établissement.» Oualid Nahal, délégué FO à Val-de-Reuil, n'est pas tout à fait de cet avis : «Plus on écoute les détenus, moins il y a de respect. On s'écarte du principe prison = enfermement.» A ses yeux, «très peu» de détenus participent aux conseils de vie sociale avec «des intentions sincères». «Leur but, c'est d'obtenir des aménagements de peine.» De son côté, Sylviane Loret espère toujours renouer le dialogue entre les deux parties : «La seule peine que les détenus ont à subir, c'est la privation de liberté et leur obligation de respecter le règlement. Après, ils ont le droit à la parole.»

13

C'est le nombre de fois que le plan «alerte enlèvement» a été déclenché en France depuis sa mise en place, en 2006. Vendredi, le dispositif a été activé après l'enlèvement d'un nourrisson de quatre mois, la veille au soir dans un centre maternel de Nancy, par sa mère, déficiente mentale. Ce plan avait été activé pour la dernière fois en décembre 2012 après le rapt d'un bébé de deux jours, également à Nancy. A peine vingt-quatre heures plus tard, l'enfant était retrouvé.



LES GENS

DAMIEN CASTELAIN
ÉVITE AU GRAND LILLE
DE PASSER À DROITE

Damien Castelain, maire sans étiquette de Péronne-en-Mélantois, commune de 900 habitants, hérite, avec la bénédiction de Martine Aubry et des socialistes, de la communauté urbaine de Lille. Largement élu, avec 108 voix sur 179 conseillers communautaires, cet homme de 49 ans prend la présidence, après un demi-siècle de règne socialiste, de la quatrième agglomération de France. «Je ne suis ni le plan B de la gauche ni le plan C de la droite», a déclaré Damien Castelain après son élection. Je suis le plan A de Métropole Passions communes. Du nom de son groupe, qui réunit 50 élus. D'abord séduit par le candidat de la droite, le député-maire UMP Bernard Gérard, Damien Castelain a finalement choisi de s'allier avec les socialistes, qui lui ont laissé place nette: donnée vaincue, la maire de Lille, ne s'est pas portée candidate. Aucun maire de droite n'a réussi à s'emparer de Lille Métropole depuis la création de l'agglo, en 1967. PHOTO AFP

«Toucher au soutien des populations
les plus modestes, principales victimes de
la crise actuelle, est une erreur politique.»

La Fondation Abbé-Pierre à propos du gel de la revalorisation des aides au logement annoncé par Valls

L'HISTOIRE

LA «VEUVE NOIRE» CONDAMNÉE
À TRENTE ANS DE RÉCLUSION

A l'issue de quatre jours d'audience durant lesquels elle n'a cessé de clamer son innocence, la «veuve noire de l'Isère», Manuela Gonzalez, a été condamnée vendredi soir à trente ans de réclusion criminelle pour l'assassinat de son dernier mari, Daniel Cano, retrouvé carbonisé et drogué dans son véhicule en 2008. Plus tôt dans la journée, l'avocat général Pierre-Marie Cuny avait requis vingt-cinq ans de réclusion, en appelant à l'intime conviction des jurés pour prononcer la culpabilité de l'accusée. Reconnaisant ne pouvoir s'appuyer sur des preuves évidentes, l'accusateur a martelé pendant près de deux heures «un faisceau d'éléments, un enchaînement de faits, de constatations» démontrant pour lui l'action «déterminée et [...] péremptoire» d'une femme dans l'impasse, accusée par les dettes de jeu. Un mois avant les faits, Daniel Cano avait déjà failli périr dans l'incendie de la chambre conjugale, marquant pour l'avocat général un coup d'essai de la «Veuve noire». Après avoir égrainé le destin troublant de trois ex-compagnons de l'accusée, morts de manière suspecte, l'avocat général a clos son réquisitoire par un ironique: «C'est vrai madame Gonzalez, le noir vous va si bien.»



SUR LIBÉRATION.FR

Justice Quels changements pour le statut juridique des animaux? Petites et grosses bêtes sont désormais des «êtres vivants doués de sensibilité». Décryptage dans notre chronique «Qui a le droit?».



A la 30^e rencontre annuelle des musulmans de France, en 2013, au Bourget. BRUNO CHAROY

Les musulmans font
leur messe au Bourget

CULTE Le rassemblement annuel organisé par l'UOIF devrait fixer la ligne de conduite de l'organisation.

Surtout, ne pas y voir une volonté d'en découler avec le christianisme, ni un acte affiché de prosélytisme. Mais une simple commodité de calendrier. Le long week-end de Pâques, fête chrétienne par excellence, est désormais l'un des grands rendez-vous des... musulmans. Jusqu'à lundi, 100 000 personnes, au bas mot, sont attendues, entre conférences et foire commerciale, au Parc des expositions du Bourget pour le rassemblement organisé par l'Union des organisations islamiques de France (UOIF) proche des Frères musulmans. «Il n'y a pas d'équivalent en France, ni même en Europe occidentale», soutient Okacha Ben Ahmed, son secrétaire général. Se tenant chaque année, le rassemblement du Bourget (Seine-Saint-Denis) est la rencontre religieuse la plus importante de l'Hexagone: même l'Eglise catholique ne peut rivaliser. Nombre de visiteurs viennent de pays limitrophes.

Polémiques. Mais l'UOIF préfère se faire discrète sur la popularité de sa *Muslim Pride*. Une leçon du passé. En 2012, en pleine campagne pour l'élection présidentielle, cette grande manifestation annuelle avait bien involontairement alimenté les polémiques liées à l'islam. Le ministre de l'Intérieur d'alors, Claude Guéant, avait interdit la venue de cinq

conférenciers, suspects, aux yeux du gouvernement, d'antisémitisme et de propos extrémistes. Rien de tel en 2014, même si l'UOIF a mis au menu de la rencontre des sujets qui peuvent fâcher, notamment ceux liés à la famille.

Dans les rangs de l'UOIF, tenant d'un islam très orthodoxe, une caractéristique des Frères musulmans, les réformes de société promues par la gauche, comme le mariage pour tous ou les réflexions annoncées sur l'euthanasie, inquiètent. Le discours, ce samedi, de son président, Amar Lasfar, y sera en partie consacré et fixera la ligne de conduite de l'organisation pour les mois

Dans les rangs de l'UOIF,
tenante d'un islam très
orthodoxe, les réformes
de société promues
par la gauche inquiètent.

à venir. Mais, là aussi, l'UOIF, même opposée à ces évolutions, demeure généralement discrète.

Après avoir soutenu la Manif pour tous (une délégation de dirigeants de l'UOIF avait participé aux défilés de janvier et de mars 2013), l'organisation, mettant en avant un certain légitimisme républicain, a pris ses distances après le vote de la loi Taubira. Elle n'a pas non plus soutenu la passionaria antigay Fardida Belghoul et ses appels à

des journées de retrait de l'école, même si cette thématique suscite aussi l'inquiétude dans les rangs de l'UOIF. Pourtant, la Manif pour tous souhaiterait vivement constituer un front commun avec les musulmans, qui donneraient du poids à la poursuite de sa contestation. Pour le moment, l'UOIF est demeurée floue sur ses intentions.

Mollesse. En fait, l'organisation est confrontée à d'autres questions. Après la période faste des années 1990-2000, elle est aujourd'hui en perte de vitesse auprès des jeunes générations, qui lui reprochent une certaine mollesse face à la montée de l'islamophobie.

D'autres franges musulmanes sont, elles, de plus en plus attirées par la nébuleuse salafite. «Dans les populations musulmanes, il y a une

tentation de repli communautaire», acquiesce Amar Lasfar. Une crise latente, en quelque sorte... L'organisation a d'ailleurs mis en place une commission pour réfléchir à son rôle au sein de la communauté musulmane et son poids vis-à-vis des pouvoirs publics. La fréquentation du rassemblement du Bourget devrait pourtant rappeler dès ce week-end que l'UOIF est une organisation qui compte.

BERNADETTE SAUVAGET

CARNET

NAISSANCE

Nardjisse, Gildas & Lou sont heureux et fiers de vous annoncer l'arrivée de
LEIA,
née le 15 avril 2014.

"Éternité est l'anagramme
d'Etreinte",
Henry de Montherlant.

SOUVENIRS



Romane, ma douce

22 janvier 1993 -
18 avril 2009
5 années sans toi.

Il est des êtres beaux
comme un matin du monde
Des êtres déchirants
comme un amour enfui
[...]

G. Servat (merci Méjo)

<http://romane16anspour.toujours.blogspot.com/>

CONFÉRENCES



La Fédération Française
de l'Ordre Maçonique
Mixte International
«Le Droit Humain»,
organise
une Rencontre
avec le public :

«La Franc-Maçonnerie en questions.
Tout ce que vous avez toujours voulu
savoir sur la Franc-Maçonnerie sans
jamais oser le demander»

le samedi 26 avril 2014
A 14h00, 9 rue Pinel 75013 PARIS

Inscription par courriel :
contact@apfdh.org
Informations :
www.droithumain-france.org

La reproduction
de nos petites annonces
est interdite

Le Carnet
Emilie Rigaudias
01 40 10 52 45

carnet-libe@amaurymedias.fr

La découverte de Kepler-186f, dont la taille et la distance à son étoile seraient compatibles avec la présence d'eau liquide, ravive le vieux rêve d'une planète habitable.

Par SYLVESTRE HUET

La chasse aux exoplanètes a permis jeudi à la Nasa de se faire un gros coup de pub, à l'occasion de la publication, dans la revue *Science* (1), d'un article de 23 astrophysiciens, presque tous américains à l'exception de Franck Selsis (CNRS, université de Bordeaux). Ils annoncent la découverte d'une planète dont la

ANALYSE

taille et la distance à son étoile sont compatibles avec certains des paramètres physiques indispensables à la présence d'eau liquide à sa surface. Baptisée Kepler-186f, cette planète a un diamètre de 14160 km, 1,11 fois celui de la Terre. Elle n'est pas très loin à l'échelle cosmique (492 années-lumière), en orbite autour d'une étoile deux fois plus petite que le Soleil, donc moins chaude. Mais elle boucle son année en 129,9 jours terrestres, à une distance d'environ le tiers de la distance Soleil-Terre.

GRAAL. En cumulant toutes ces données, sans oublier le spectre lumineux de l'étoile, décalé vers le rouge et l'infrarouge relativement à celui de notre Soleil, on peut déclarer que la planète vit dans la fameuse «zone habitable» de l'étoile. On comprend que la Nasa n'ait donc pas lésiné sur la communication. Alors que l'avenir de ses programmes de vols habités est dans le flou, que la Maison Blanche et le Congrès s'affrontent sur son projet de fusée lourde, cette découverte est un gros succès pour son télescope spatial Kepler, lancé en 2009 afin de découvrir des sœurs jumelles à la Terre. Ses performances de détection semblaient pourtant limitées pour ce nouveau graal de l'astrophysique. Son principe : surveiller l'évolution de la lumière émise par des étoiles de notre galaxie et traquer les signes qu'y imprime la présence d'une ou de plusieurs planètes par attraction gravitationnelle ou juste en passant entre la ligne de visée du télescope et l'étoile.

Kepler, le héros du jour, ne fonctionne plus. En avril 2012, la Nasa avait décidé de lui accorder un rabiot de temps, jusqu'en 2016. Autrement dit de financer les équipes de maintenance à distance.



Vue d'artiste de Kepler-186f. D'un diamètre de 14160 km, la planète est très légèrement plus grosse que la Terre. PHOTO T. PYLE, JPL-CALTECH, NASA, AFP

492 années-lumière, et pourtant si proche

Mais, après la défaillance de deux gyroscopes, indispensables au pointage des zones à observer, la Nasa a dû renoncer en août. Même si les astrophysiciens espèrent l'utiliser en mode dégradé, cette mise à la retraite n'empêche pas Kepler d'afficher de nouvelles découvertes. Parmi sa moisson déjà engrangée, les astrophysiciens ont déjà con-

firmé 966 planètes orbitant autour d'autres étoiles que le Soleil. Ils comptent surtout 3845 candidates. Des courbes de lumière d'étoiles dont les caractéristiques pourraient être dues à la présence d'une ou plusieurs planètes en orbite. Mais il faut d'autres observations, à l'aide de télescopes au sol, pour valider ou éliminer ces pistes. Parmi elles, il

pourrait bien y avoir d'autres sœurs de la Terre.

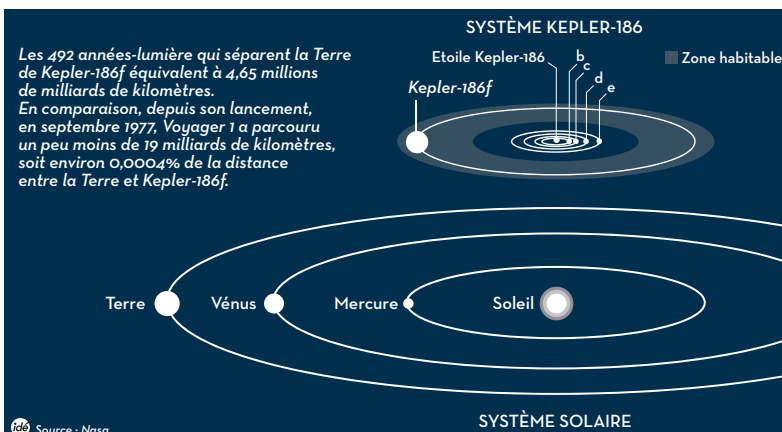
A l'actif de Kepler, un succès majeur : il confirme que la galaxie compte des milliards de planètes de la taille de la Terre. Mais il n'est pas le seul. En juin 2013, une équipe européenne annonçait la découverte de trois super-Terres – des planètes rocheuses plus mas-

sives que la nôtre, orbitant dans la «zone habitable» de l'étoile Gliese 667C, à seulement 22 années-lumière de nous.

ENFER. Que signifie vraiment ce mot magique de «zone habitable»? Il ne porte que sur un point : peut-il y avoir de l'eau liquide (l'un des paramètres jugés indispensables à la vie) à sa surface? L'hypothèse de l'eau liquide pour Kepler-186f, comme pour les planètes de Gliese 667C découvertes par l'Observatoire européen austral (ESO), ne prend en considération que de la distance à l'étoile. Or, il faut tenir compte de l'atmosphère de la planète et de son effet de serre. Trop fort, et vous avez Vénus, un enfer où les températures de plusieurs centaines de degrés vaporisent toute l'eau disponible. Trop faible, et vous avez Mars, avec une température moyenne sous 0°C. Tant que des observations spectroscopiques permettant de connaître la composition chimique et l'épaisseur de l'atmosphère ne seront pas possibles, il faut raison garder. Surtout que les astrophysiciens utilisent des hypothèses de formation et d'évolution des atmosphères qui reposent juste sur les exemples du système solaire. Enfin, habitable veut-il dire habité? Tant que nous n'avons qu'un seul exemple d'apparition de la vie, il faut rester prudent. Même si aucune raison physico-chimique ne permet de penser que cet exemple est unique, notre méconnaissance du scénario d'émergence du vivant laisse ouverte la question de son universalité ou de son caractère exceptionnel. ♦

(1) Elisa V. Quintana et al., «Science» du 17 avril.

REPÈRES





A l'Élysée, le 9 avril. Royal souhaite instaurer une vignette à la frontière ou une obligation d'emprunter les autoroutes pour les camions. B. TESSIER, REUTERS

Ecotaxe : Ségolène Royal trouve Bruxelles sur sa route

Le projet de la ministre de faire payer uniquement les camions étrangers se heurte aux règles européennes. La mission parlementaire se dit court-circuitée.

Par AMANDINE CAILHOL

«**R**établir une juste concurrence» : tel est le but des propositions faites par Ségolène Royal pour remplacer l'écotaxe, cette mesure adoptée en 2009 mais jamais appliquée. Et qui devait, selon le principe du pollueur-payeur, taxer les poids lourds pour financer des infrastructures de transport, en privilégiant notamment les alternatives aux camions. Problème : la ministre de l'Écologie n'a, semble-t-il, pas la même définition de la concurrence que la Commission européenne. En proposant, mardi, de taxer uniquement les camions étrangers – via une vignette à la frontière ou une obligation d'emprunter les autoroutes –, elle s'est attirée les foudres de Bruxelles. L'Europe, qui s'est exprimée jeudi par la voix d'Helen Kearns, la porte-parole du commissaire européen chargé des Transports, est formelle : il est impossible de mettre en place un tel

«système discriminatoire entre Français et étrangers».

LEÇON. La ministre de l'Écologie aurait-elle raté un passage de la directive eurovignette qui encadre les taxes et péages au niveau européen ? Non, répond l'intéressée, agacée par la leçon bruxelloise. «Ce n'est pas un porte-parole d'un commissaire européen qui fait la politique européenne et encore moins la politique de la France, ça c'est très clair», s'est-elle emportée vendredi, avant de réaffirmer son argumentaire : «Quand un camion venu de l'étranger fait son

monde, et notamment ceux qui aujourd'hui ne paient pas», la ministre préconise d'obliger les camions étrangers à passer par le péage des autoroutes et de piocher dans le surplus de recettes ainsi engendré par les sociétés gestionnaires. Sauf que la France fait partie du marché unique, «ce qui lui interdit d'imposer

à des étrangers ce qu'elle n'applique pas aux nationaux», rétorque Yannick Jadot. Pour preuve, l'Autriche et la Slovaquie se sont récemment fait retoquer une mesure similaire par l'UE.

Pour l'eurodéputé EE-LV, le discours de la ministre est «ambigu et malsain». Attention, alerte-t-il, à

REPÈRES

«Faire payer les camions étrangers, c'est une bonne idée. C'est justement un des objectifs de l'écotaxe.»

Nathalie Kosciusko-Morizet
ancienne ministre UMP de l'Écologie, mercredi sur RTL

Deux portiques écotaxe ont été incendiés dans les Deux-Sèvres et en Ile-et-Vilaine la semaine passée et quatre tentatives de destruction ont eu lieu en région Centre. Une dizaine de militants bretons ont été interpellés vendredi.

L'ÉCOTAXE

Votée en 2009 pour une entrée en vigueur initialement prévue au 1^{er} janvier 2014, l'écotaxe, payée par les transporteurs, concernerait tous les poids lourds de plus de 3,5 tonnes sur près de 15 000 km de route, soit près de 600 000 camions, français comme étrangers. D'un taux dépendant de la taille et de l'âge du véhicule, la taxe serait calculée en fonction du kilométrage. Les recettes serviraient à financer des infrastructures de transport, notamment par rail et voie fluviale.

«ne pas jouer sur la vague anti-Europe, en accusant les étrangers de nous polluer». D'autant que la France, «qui subventionne le diesel», n'est pas exemplaire, selon lui, en terme de «dumping fiscal».

Critiquée sur le fond, la sortie de Ségolène Royal étonne aussi sur la forme. «Un problème de méthode», euphémise Eva Sas, membre de la mission parlementaire d'information sur l'écotaxe, qui planche depuis cinq mois sur le sujet. «La ministre aurait tout de même pu attendre d'avoir notre rapport. D'autant plus que le dossier est quand même complexe sur le plan technique, juridique et financier», souligne la députée écologiste, qui s'interroge sur «le respect du travail du Parlement».

La stupéfaction des parlementaires est d'autant plus forte que leur rapport était prêt, un texte dont les grandes lignes devaient être présentées mercredi, le lendemain de l'annonce de la ministre. Parmi les pistes : l'exonération des premiers kilomètres pour relocaliser l'économie ou encore la régionalisation de la taxe. La remise du dossier, prévue le 30 avril, est reportée. Mais les parlementaires comptent bien exposer leurs idées à la ministre de l'Écologie, ainsi qu'à Michel Sapin, le ministre des Finances, auditionnés ce jour-là.

CAGNOTTE. Pour l'heure, Ségolène Royal maintient son argumentaire. Un scénario non confirmé – ni démenti – par Matignon, alors que les présidents de la FNSEA et de Coop de France, assuraient jeudi, à l'issue d'une rencontre avec Manuel Valls, que ce dernier était plutôt favorable à une remise à plat de l'écotaxe.

Reste un inconnu, le montant de la cagnotte ? Et là, le flou demeure. Contactés par *Libération*, les collaborateurs de la ministre n'ont pas été en mesure de donner plus de détails. Un cabinet «pas encore constitué», qui semblait, vendredi, perdu entre les cartons de démenagement et les dernières annonces de Ségolène Royal. D'autres ont fait les calculs. «Si l'on ne taxe que les véhicules étrangers, soit 31% des poids lourds concernés au départ par l'écotaxe, les rendements vont forcément être en dessous des 800 millions d'euros net attendus», alerte Eva Sas, qui s'interroge aussi sur les pistes pour rembourser, le cas échéant, la pénalité due à Ecomouv (la société chargée de collecter la taxe) en cas d'annulation du contrat, «environ 700 millions d'euros». De quoi inquiéter aussi Philippe Duron, le président de l'Agence de financement des infrastructures de transport de France. Lors de son audition par la mission parlementaire, le 9 février, il rappelait les difficultés de sa structure, privée des fonds que devait lui apporter l'écotaxe, et qui survit avec un budget «de transition, voire de crise». Une situation qui pourrait durer, tant, depuis 2009, le dossier piétine. «Les politiques n'osent pas dire les choses et se laissent bousculer par quelques lobbys», condamne Yannick Jadot, pointant «l'écologie futile» de Ségolène Royal. ◆

L'HISTOIRE

LE COVOITURAGE D'UBER INTERDIT EN ALLEMAGNE

Le conflit Uber se poursuit dans les capitales européennes. Vendredi, la «pratique anticoncurrentielle de l'entreprise» a été sanctionnée par le tribunal de grande instance de Berlin. Une semaine après Bruxelles, l'entreprise américaine Uber se voit interdire son service de covoiturage, alors qu'elle s'était lancée mardi dans la capitale allemande. A l'origine de la procédure: l'association des taxis berlinois. Le porte-parole de l'entreprise, soutenue par Google, a fait savoir que le groupe allait contester «de manière véhémente» cette décision. L'affaire Uber pourrait prochainement arriver dans l'Hexagone puisque les taxis français dénoncent à leur tour une concurrence déloyale. La répression des fraudes a annoncé le lancement d'une enquête sur les services de covoiturage entre particuliers.

LES GENS



AUSTÉRITÉ: COSSE MET VALLS EN GARDE

Ce plan «d'austérité» ne sera pas «voté en l'état» par Europe Ecologie-les Verts, martèle Emmanuel Cosse. La secrétaire nationale du parti estime que les mesures annoncées par Manuel Valls laissent les électeurs de la majorité «complètement déboussolés». Si elle n'est pas «opposée à contrôler la dépense et la dette», Cosse ne conçoit pas que les économies soient «faites sur une partie des prestations sociales qui vont toucher ceux qui sont le plus en difficulté». La responsable écologiste souhaiterait que le gouvernement se tourne davantage vers l'évasion fiscale, un secteur où «on pourrait aller beaucoup plus loin». Quant au refus de Valls de parler d'austérité, elle rappelle les mots de François Hollande l'année dernière: «L'austérité, c'est quand on baisse les salaires et les prestations sociales.» PHOTO AFP



Bruno Lasserre, président de l'Autorité de la concurrence, en 2011. PHOTO FRÉDÉRIC STUCIN

Y a-t-il trop d'entente contre la concurrence ?

JUSTICE La proximité entre l'Autorité et la cour d'appel est pointée du doigt par des industriels.

C'est une première en matière de concurrence. Chargée de statuer sur le cartel de la chimie, la cour d'appel de Paris vient de faire l'objet d'une «requête en suspicion légitime». Au motif que ses membres seraient trop proches de l'Autorité de la concurrence ayant statué en premier ressort.

Le coup est porté par Brenntag (ancienne filiale de la Deutsche Bahn), présentée comme «pivot de l'entente» illégale sur les prix. Des 79 millions d'euros d'amende infligés en mai par l'Autorité de la concurrence à quatre entreprises chimiques, elle a écopé des deux tiers. Un tarif conforme à la politique de Bruno Lasserre, le président de l'Autorité: avoir la main lourde sur des sanctions à la fois «punitives» et «dissuasives». Mais encore faut-il qu'elles soient confirmées en appel, voire en cassation, par des magistrats de carrière – l'Autorité de la concurrence n'étant qu'une simple «administration».

«Confirmator». Cette confirmation, à en juger par quelques arrêts de la cour d'appel, est à géométrie variable. En janvier 2010, elle réduisait par exemple à peau de chagrin la sanction infligée en premier ressort au cartel de l'acier (de 575 à 73 millions d'euros). En février 2012, elle annulait purement et simplement les 385 millions infligés à onze

banques pour entente sur la tarification des chèques. Changement de cap depuis deux ans: «annulator» se mue en «confirmator», ironisent des juristes, la cour validant sans hésiter la plupart des sanctions infligées par l'Autorité (dans sept affaires différentes, pour un total de 420 millions d'euros visant 29 entreprises).

Serait-ce lié à une valse de magistrats? Là réside la «suspicion légitime» des avocats de Brenntag, Olivier Morice et Claire Mendelssohn. La chambre 5.7 de la cour d'appel de Paris, dite chambre de la «régulation économique», est la plus spécialisée d'entre toutes. Le droit de la concurrence étant des plus pointus, faut-il s'étonner d'une certaine porosité entre différents intervenants? «Nous sommes très peu à maîtriser cette matière», dit l'un d'eux.

Claire Favre, actuelle vice-présidente de l'Autorité, a présidé cette chambre de 1996 à 2000, puis la chambre similaire de la Cour de cassation de 2006 à 2012. Une pointure, donc, qui a déjà jugé défavorablement, en dernier ressort, un précédent dossier Brenntag. Elle n'a pas, en revanche, participé à la dernière sanction de l'Autorité visant Brenntag. Irène Luc a fait le chemin inverse: après quinze ans passés à l'Autorité de la concurrence, elle siège depuis trois ans à la chambre de régulation. Autre membre de cette cour, Pascale Beaudonnet

n'a jamais travaillé au sein de l'Autorité de la concurrence, mais a longtemps côtoyé sa vice-présidente actuelle, siégeant à ses côtés en appel comme en cassation. «C'est par des détachements au sein de l'Autorité que l'on apprend concrètement le droit de la concurrence», plaide un magistrat. Eternel débat sur la justice, en matière de concurrence comme ailleurs: vaut-il mieux des magistrats généralistes ou spécialisés?

Front. Tout ce beau mais petit monde se retrouve souvent au sein de l'Afec (Association française d'étude de la concurrence), qui entend «lutter par tout moyen» contre les cartels. Elle est présidée par Laurence Idot, membre du collège de l'Autorité de la concurrence. Pascale Beaudonnet, déjà évoquée, figure à son comité de direction. Pour mieux faire front? Face à des multinationales bardées d'avocats, «le combat est parfois inégal», a coutume de dire Bruno Lasserre. «C'est vrai qu'on se rencontre dans des colloques, admet un magistrat. Mais on ne parle que du droit de la concurrence, pas de dossiers particuliers.»

En 2010, après le fiasco du cartel de l'acier, qu'il qualifiait de «cartel le plus achevé, le plus sophistiqué, le plus grave», Lasserre indiquait aux députés: «On nous a proposé, un peu en contrepartie, que les sanctions de la cour soient un peu plus prévisibles.» Confirmantes, donc.

RENAUD LECADRE

VU DE KYOTO

Par ARNAUD VAULERIN

Abe rajoute du nucléaire dans le cocktail japonais

Retour à l'atome, recours aux énergies fossiles avec un léger saupoudrage de renouvelables: le cocktail énergétique nippon récemment dévoilé ne fait guère dans la nouveauté ni dans la précision. Le gouvernement japonais a présenté, dans un document de 79 pages, ses orientations énergétiques pour les vingt-cinq prochaines années. Ce plan, le premier annoncé depuis la catastrophe de Fukushima, le 11 mars 2011, présente les combustibles fossiles et le nucléaire comme d'«importantes sources d'énergie de base» pour l'archipel. Autrement dit, le Premier ministre, Shinzo Abe, a déchié les projets post-Fukushima de son prédécesseur de centre-gauche, qui ambitionnait un abandon de l'atome à l'horizon 2040. Mais il s'est gardé de communiquer des chiffres sur la répartition entre les secteurs pour son mix énergétique. Au terme de longs mois de discussion, Abe s'est contenté de dire qu'il établirait des «objectifs à atteindre dès que possible».

L'incertitude viendrait du fait que seuls 17 réacteurs de 10 centrales sont en cours d'examen pour un possible futur redémarrage. L'ARN, l'Autorité de régulation du nucléaire nippon, doit donner son aval après avoir édicté des normes très strictes en juillet. Rien ne permet de dire que les 17 unités candidates à la relance passeront

les filets sécuritaires du gen-darme du nucléaire. Selon une étude de l'agence Reuters, les deux tiers des 48 réacteurs, aujourd'hui tous stoppés, pourraient ne jamais redémarrer pour des raisons de vétusté, de failles de sécurité et de menaces sismiques. La filière, dont les pertes sont estimées à 35 milliards d'euros, subirait un nouveau coup dur, alors que le gouvernement Abe projetait, dans la précédente feuille de route énergétique, de construire 14 réacteurs pour atteindre 53% d'électricité nucléaire en 2030.

Depuis 2011, l'archipel s'est rabattu sur les combustibles fossiles, en faisant grimper de 20% les factures d'électricité et en plombant sa balance commerciale. Selon le Meti, le ministère du Commerce et de l'Industrie, la part des énergies fossiles cumulées (pétrole, charbon, gaz naturel liquide) atteint 92,5% sur la période 2012-2013. Comme le fait remarquer le quotidien *Nikkei*, ce n'est plus très loin du niveau record de 94,4% atteint au moment du choc pétrolier de 1973. Autrement dit, avec environ 7,5%, les énergies renouvelables (hydraulique inclus) restent le parent pauvre de ce mix. Le parti Nouveau Komeito, allié au Parti libéral démocrate, a arraché à Abe l'objectif d'atteindre les 20% à l'horizon 2030. Maigre victoire: c'était déjà le but affiché du précédent plan gouvernemental. ◆

490,1

milliards de tonnes de CO₂: c'est le niveau des émissions de gaz à effet de serre (GES) de la France en 2012 selon le Centre interprofessionnel technique d'études de la pollution atmosphérique (Citeria). Un niveau équivalent à 2011. Si depuis 1990 – année de référence –, les rejets de la France sont à la baisse (-12%), le rythme n'est pas assez soutenu pour parvenir à l'objectif de les diviser par quatre d'ici à 2050. Le transport, essentiellement routier, reste le premier secteur émetteur de GES avec 27,8%, devant l'agriculture (fermentation entérique du bétail, fertilisation azotée des sols...) avec 20,5%.

«La production ne permettant pas de satisfaire la demande [de rosé], la France a recours aux importations.»

L'Observatoire mondial des vins rosés indiquant que la France, premier pays producteur et consommateur, est aussi le principal importateur.

EN KIOSQUE

ET SUR LA BOUTIQUE LIBÉRATION (WWW.LIBERATION.FR)

Libé

HORS-SÉRIE

Libé

LE MONDE SELON BOB WILSON

Dessins
inédits,
photos,
carnets,
rencontres...
Un hors-série
de 100 pages
7€



LUCIE JANSCH

... 100 PAGES (CONT) 8 € - SUI 11 CHF - DOM 8 € - CAN 11,50 \$CAN



Le Britannique Lewis Hamilton lors des essais vendredi à Shanghai. Depuis la création du Grand Prix de Chine, en 2004, la majorité des tribunes restent vides. PHOTO CARLOS BARRIA. REUTERS

Les cinq plaies de la Formule 1

Examen des évolutions qui minent la discipline à l'occasion du Grand Prix de Chine.

Par **LIONEL FROISSART**

La Formule 1 reste la reine des catégories du sport automobile, mais pour combien de temps ? Basée sur une économie fragile et soumise à des règlements techniques complexes et incompréhensibles du grand public, elle regroupe, certes, les meilleurs pilotes du monde. Mais ceux-ci sont infantilisés par des règles sportives trop strictes et contraignantes, disputant des courses rendues artificielles par des stratégies dictées par radio.

La F1 perd peu à peu de son âme et de son intérêt auprès des aficionados et des téléspectateurs. Tour du problème en cinq points.

DES ÉCURIES EXSANGUES

Il y a quelques jours, les écuries que l'on peut imaginer les plus riches ont, une fois de plus, rejeté le principe d'un plafond budgétaire. Les équipes en bonne santé financière ne sont pourtant pas légion dans le paddock. Hormis Mercedes, Ferrari, Red Bull et peut-être McLaren (qui n'a toutefois pas encore de

sponsor principal), les sept autres formations tirent la langue. Sous la pression des équipes les plus puissantes, la Fédération internationale de l'automobile (FIA) a renoncé à contrôler les coûts, au moins jusqu'en 2015. Une façon d'avouer son impuissance à accéder aux comptes des équipes de F1.

DES PILOTES AU RÉGIME SEC

De tout temps, les ingénieurs des sports mécaniques ont chassé les grammes superflus sur leurs machines, sachant qu'en F1 un poids de 10 kilos « coûte » 4 dixièmes de seconde au tour – un gouffre à leur échelle. À l'occasion de la révolution technique engagée avec l'utilisation d'un moteur équipé d'un turbo et de différents systèmes de récupération d'énergie, le poids des monoplaces est passé de 642 à 691 kilos (pilote à bord) afin de prendre en compte le poids supérieur des nouveaux groupes propulseurs et de leurs batteries. Mais, dans l'affaire, l'évolution morphologique de l'être humain a été oubliée. Depuis la fin des années 80, les pilotes n'affichent plus

une taille jockey. La nouvelle génération compte même quelques « géants », parmi lesquels figurent Jenson Button, Jean-Eric Vergne (1,82 m), Nico Hulkenberg et Adrian Sutil (1,84 m). Autant de pilotes qui souffrent pour afficher un poids de corps minimum. Certains sacrifient à d'interminables séances de sport et évitent de s'hydrater avant et pendant l'épreuve, repoussant leur repas après les qualifications et la course. À ce petit jeu, le Français Vergne s'est retrouvé à l'hôpital entre les Grand Prix d'Australie et de Malaisie, affaibli par son régime. En 2015, le poids minimum des monoplaces sera porté à 701 kilos.

DES RÈGLES ABSURDES

Outre des commissaires sportifs de plus en plus répressifs, certaines règles laissent dubitatives. Ainsi, sur une suggestion de Bernie Ecclestone, détenteur des droits télé, il a été décidé qu'à l'occasion du dernier Grand Prix de la saison les points seront doublés, en offrant ainsi 50 au vainqueur. Depuis, cette décision a été jugée aberrante, y compris par ceux qui l'ont imposée, mais elle n'en a pas moins été entérinée par le règlement sportif.

Destinée à ménager le suspense jusqu'à la dernière course, cette mesure risque de s'avérer injuste pour un pilote qui se sera montré le plus régulier et qui serait victime d'un abandon lors du dernier GP, pouvant ainsi perdre plusieurs places au classement, voire la première. Cette règle devrait disparaître en 2015.

DES GRAND PRIX À HUIS CLOS

Le Grand Prix de Chine programmé ce week-end dans les faubourgs de Shanghai ne risque pas de battre des records d'affluence. Depuis sa création, en 2004, la majorité des tribunes restent vides. Des courses « exotiques » apparues au calendrier ces dernières années, comme celles de Corée du Sud, de Turquie ou d'Inde, ont déjà disparu, faute d'un succès auprès d'un public dépourvu d'une culture des sports mécaniques. À l'instar du Grand Prix de Chine, ceux de Bahreïn ou d'Abou Dhabi n'attirent pas la grande foule mais survivent grâce à la générosité des pays hôtes, qui cassent leur tirelire pour accueillir la F1. Pendant

ce temps, le public européen, plus assidu, n'a plus que huit Grand Prix à se mettre sous les yeux.

DES PILOTES PILOTÉS

« Attention à ton pneu avant gauche... économise ton essence sur les quatre prochains virages... n'oublie pas de boire... passe en mode 3 pour ton moteur... Il y a des retardataires devant toi... On change la stratégie, box, box box ! » La liste est sans fin. Parfois, le pilote excédé par cette logorrhée demande à son ingénieur de piste de le laisser tranquille ou, comme un Kimi Räikkönen agacé, répond d'un laconique : « Laissez-moi tranquille. Je sais ce que j'ai à faire. »

À l'instar de la généralisation des oreillettes dans le cyclisme, les pilotes de F1 évoluent en contact permanent avec leurs techniciens. Les ordres, les conseils et les informations fusent. Au risque de déconcentrer les pilotes où de les transformer en robots aux yeux (et oreilles) des téléspectateurs des Grand Prix. La limitation des communications radio pendant la course redonnerait plus de responsabilité et d'initiatives aux acrobates du volant. ♦

REPÈRES



LE GP DE CHINE
CIRCUIT DE SHANGHAI
Dimanche, 9 heures
(heure française)

LONGUEUR DU TOUR **5,45 km**
NOMBRE DE TOURS **56**
COURSE **305,1 km**

2013 Fernando Alonso

PILOTES

	Pts
1 Nico Rosberg	61
2 Lewis Hamilton	50
3 Nico Hulkenberg	28
4 Fernando Alonso	26
5 Jenson Button	23

ÉCURIES

	Pts
Mercedes	111
Force India	44
McLaren	43
Red Bull-Renault	35
Ferrari	33

Encore un circuit artificiel loin d'être un juge de paix pour les pilotes. Toutefois, avec ses 16 virages, le tracé chinois est très exigeant pour les pneus avant, ce qui a une influence sur le choix des stratégies. Côté spectacle, sa longue ligne droite (1170 m) favorise les dépassements.



Le foot tente le coup du foulard

Le 1^{er} juillet, le port du voile sera autorisé par la fédération internationale. Quelle sera la réaction des dirigeants français vis-à-vis de cette règle qui heurte leur vision républicaine ? Reportage en région parisienne, où des joueuses demandent à conjuguer sport et convictions.

Par **THOMAS LIABOT**
Photo **LIONEL CHARRIER. MYOP**

Elles s'appellent Naïma, Fatou ou Maha, elles ont à peine 20 ans et portent le voile. Depuis septembre et le début de la saison, elles ont rejoint les rangs du FC Gobelins, dans le XIII^e arrondissement de Paris. Comme d'autres joueuses en France,



Le FC Gobelins en mars à l'entraînement. Quatre joueuses de l'équipe portent le voile.

elles conjuguent football et religion, «deux pratiques qui vont bien ensemble», disent-elles. Avant de fouler les pelouses du championnat régional, comme le petit frère, le cousin ou l'ami qui les a converties au ballon rond, elles s'étaient essayées au badminton, à l'athlétisme ou au hip-hop. «Ça peut paraître étonnant de voir une joueuse voilée, concède Maha, 18 ans. Mais je ne vois pas où est le mal à pratiquer ma passion. C'est juste une question d'habitude.»

Début mars, elles ont accueilli avec joie l'autorisation du port du foulard en compétition, donnée par l'International Football Association Board (Ifab). Cet organe indépendant, chargé de rédiger ou de modifier les lois du foot, réunit chaque année des représentants de la fédération internationale (Fifa), mais aussi de celle du Royaume-Uni, pionnière en matière de football. Comme la Fifa, Fatou et ses coéquipières estiment que cette règle sera bénéfique à leur sport. «Le foot est traditionnellement réservé aux hommes, alors c'est une bonne chose de l'ouvrir à toutes les femmes», assure Naïma, milieu droit de 19 ans. «Cela montre qu'on peut faire du sport tout en gardant ses convictions», se félicite Maha.

«Une grave erreur»

La règle, qui autorisera dès juillet le port d'un «couvre-chef» sur les terrains, ne fait pas que des émules en France, bien au contraire. La Ligue de football professionnel (LFP) qui gère, sous l'autorité de la fédération française, le championnat de Ligue 1 notamment, s'y oppose radicalement. Son président, Frédéric Thiriez, s'est emporté en dénonçant «une grave erreur» qui menace «la neutralité» de son sport. Même son de cloche du côté de la fédération, qui a publié le 1^{er} mars un communiqué tout en sobriété, rappelant que la FFF «maintient l'interdiction du port de tout signe religieux ou confessionnel» sur les pelouses françaises.

Interrogées par *Libération*, les deux instanciers n'ont pas souhaité s'exprimer, confirmant que le sujet était très sensible et plaçant les décideurs du foot français dans une posture inconfortable. «Lorsque la FFF adhère à la Fifa, elle s'engage à respecter les lois du jeu mises en place par l'Ifab, y compris en compétitions nationales, précise Redouane Mahrach, avocat spécialiste du droit du sport. Dans le cas contraire, elle encourt des sanctions, et notamment une suspension des compétitions internationales.» Comprenez que, dans les faits, la Fédération française de football ne pourrait plus s'opposer à ce que des joueuses portent le voile à partir du 1^{er} juillet.

«C'est comme si des fédérations décidaient de ne pas appliquer la règle du hors-jeu ou du carton rouge, ajoute Mahrach. La FFF et la LFP sont dans une position délicate. La bataille est déjà perdue, c'est pour ça que les dirigeants montent au créneau.» Fin mars pourtant, une rencontre entre Crespin et Cambrai, dans le Nord, n'a pu se dérouler à la suite du refus de la capitaine cam-

braisienne de retirer son foulard, comme le demandait l'arbitre. En s'opposant à la Fifa, la France se heurte à une conception très différente de la sienne en matière de religion. L'instance dirigeante du football mondial assure que cette nouvelle règle contribuera au développement géographique du ballon rond, favorisant donc les enjeux sportifs. Noël Le Graët, le président de la fédération, ne s'est pas étendu sur le sujet, soucieux de ne pas attiser une nouvelle polémique à quelques semaines du Mondial au Brésil. «On respecte les lois de notre pays», précise la FFF. Mais, en France, «il n'est pas interdit de porter le foulard tant qu'il ne cache pas le visage et un terrain de football reste un lieu public», rappelle Redouane Mahrach.

En communiquant à minima, les dirigeants français ménagent en fait deux intérêts majeurs. Ils réaffirment les engagements républicains pris par la FFF tout en se gardant d'approfondir le débat, au risque de froisser les joueurs musulmans de l'équipe de France, à l'image des cadres Franck Ribéry et Karim Benzema.

La question du port du voile en compétition ne date pourtant pas d'hier. En 2012, les féminines du club de Montpellier Petit-Bard, qui jouent pour certaines avec un foulard, s'étaient vues demander de le retirer par l'arbitre de la rencontre qui les opposait à Narbonne. Devant leur refus, l'homme en noir avait alors annulé le match. «C'est normal puisque c'était la règle», explique Jean-Damien Castanier, président du club au moment des faits. L'équipe de ce quartier de l'ouest de Montpellier continue pourtant d'évoluer en compétition officielle. «Nous sommes tolérants avec les joueuses et ouverts à toutes les religions et cultures, nous n'interdirons pas à une femme qui porte le voile de jouer au football, poursuit-il. Mais nous sommes clairs, elles savent que les rencontres peuvent être annulées et qu'elles doivent se plier aux règles si l'arbitre le demande.» Quelques années plus tôt, le cas de Méryame ben Abdelwahab, une joueuse voilée du Paris-SG, avait mis en lumière

une problématique encore méconnue du football français. Elle s'était vue interdire de participer à certaines rencontres, avant de mettre un terme prématuré à sa carrière.

Les amateurs tolérants

Il faut croire que les arbitres français ne font pas preuve du même zèle aux échelons inférieurs. L'annulation d'une rencontre reste exceptionnelle. «Les arbitres ne veulent pas polémiquer pour le plaisir, confie Philippe Surmon, le président du FC Gobelins. Si ça ne gêne pas les clubs concernés, ils laissent le match se dérouler.» Même chose pour Naïma, Fatou et Maha, qui expliquent ne pas avoir eu le moindre problème avec l'arbitre ou un club adverse. «Nous n'avons jamais été inquiétés en compétition officielle, confirme Pierre Motheron du club de Gennevilliers, dans les Hauts-de-Seine, qui compte une joueuse voilée dans ses rangs. Mais il n'y a quasiment jamais d'arbitre officiel à bas niveau, ce sont les éducateurs qui s'en chargent.»

«Les gens ont le sentiment que les filles voilées s'isolent du reste de la société. Mais c'est en nous interdisant la pratique du sport que l'on nous isole.»

Naïma joueuse du FC Gobelins

Pendant que les instances dirigeantes du football français s'agitent, le football amateur suivrait-il la direction de la Fifa sans le moindre accroc? Difficile à dire, mais nombreux sont les clubs qui approuvent la nouvelle réglementation, même s'ils respectent la position de la FFF. «Je n'ai pas d'objection particulière, explique Valérie Mercadal, responsable des féminines du FC Evry. Je veux des bonnes joueuses et, surtout, des débutantes pour progresser, peu importe qu'elles soient voilées ou pas.» «Je respecte le port du voile, mais il faut se plier aux règles de la fédération, pondère Abderrahmane Chachoua, le président du FC Massy. Je ne vais rien dire à une fille voilée qui veut venir s'entraîner avec nous mais, pour les matchs, il faut respecter le règlement.» Dans d'autres clubs de la région parisienne, la politique va de

pair avec l'enjeu sportif: «Je ne pense pas que l'on soit à même de refuser des joueuses parce qu'elles portent le voile, déclare un dirigeant d'une équipe de la banlieue. La commune nous demande de ne pas vendre la paix sociale et les subventions proviennent majoritairement d'elle.» Du côté du stade Didot, l'enceinte du CA Paris, le principal club de football féminin de la capitale (plus de 150 licenciées), on ne compte pas de joueuses voilées. «Il y a déjà assez de guerres de clocher entre les équipes pour ne pas rajouter de tensions religieuses, lance Fabien Roulier, en charge des féminines. Personnellement, je refuserai qu'une de mes joueuses joue avec le foulard en compétition.»

Des footballeuses voilées, Roulier en croise de temps en temps sur les pelouses d'Ile-de-France, comme entraîneur ou dans un rôle de formateur. «D'un autre côté, on se demande aussi qui on est pour interdire aux gens de jouer au football», lâche-t-il. Cet ancien joueur, passé par les jeunes de l'AJ Auxerre, pointe les dangers que peut représenter le voile sur un terrain: «D'un point de vue pratique et de sécurité, je pense que ça peut être un risque pour l'intégrité physique de la joueuse. Je me demande aussi comment réagira celle à qui on retirera le voile ou qui le perdra en cours de match. J'ai peur que cela crée de nouvelles tensions.» Du côté d'Auxerre et de son célèbre stade de l'Abbé-Deschamps, il a connu les rencontres amicales auxquelles se joignaient parfois des bonnes sœurs: «Au bout d'un moment, elles retiraient leur voile parce que c'est difficile de jouer avec. Cela tient chaud, ce n'est pas vraiment adapté à la pratique sportive», poursuit-il. Il admet pourtant que la décision de l'Ifab pourrait ouvrir la porte du football à des populations féminines qui en étaient jusqu'ici exclues.

Kippa, casquette

C'est aussi l'idée que se font Naïma, Fatou et Maha, au moment d'enfiler le maillot du FC Gobelins, chaque samedi. Elles assurent qu'elles arrêteront de jouer au football le jour où elles ne pourront plus mettre les pieds sur un terrain avec leur foulard sur la tête. «Les gens ont le sentiment que les filles voilées s'isolent du reste de la société, confie Naïma. Mais c'est en nous interdisant la pratique du sport que l'on nous isole. Cette règle peut vraiment changer les mœurs.»

En modifiant son règlement, la Fifa va donc introduire le fait religieux au plus profond de son ADN: l'équipement. D'ici quelques mois, rien ne pourra plus empêcher un joueur de porter une casquette, une kippa ou un turban au même titre qu'un voile chez les femmes. Une décision qui suit celle du Comité international olympique (CIO) qui a permis à deux Saoudiennes de participer voilées aux Jeux de Londres en 2012. Désormais, seule la politique reste encore au ban du football international, puisque la Fifa a annoncé qu'elle interdisait tout message de ce type à partir du 1^{er} juin. Mais pour combien de temps encore? ◆



Au niveau amateur, l'annulation d'un match à cause du voile reste exceptionnelle.

BILLET

Par GRÉGORY SCHNEIDER

Ranieri sur la touche, le foot aussi

A l'échelle du coaching d'une Ligue 1 consanguine où l'on retrouve les mêmes principes et éléments de langage – les «couloirs», le «jeu par paire», la «profondeur» et on en passe – quel que soit le coin de France vers lequel on se tourne, l'AS Monaco version 2013-2014 a d'abord été une épiphanie. Un jeu rafraîchissant et simple comme un lever de soleil par temps clair ; des gosses – Lucas Ocampos (19 ans), Layvin Kurzawa (21 ans), Yannick Ferreira-Carrasco (20 ans), Anthony Martial (18 ans) – à tous les étages, une frénésie semblant surgir tout droit des *fifties*, des provocations balle au pied à une époque où plus personne ne dribble et l'Olympique de Marseille rincé au Vélodrome (1-2, le 1^{er} septembre), le PSG secoué deux fois (1-1, à l'aller comme au retour)... L'architecte de ce bain de jouvence n'était autre qu'un vieil homme de 62 ans, italien, rompu aux joutes éminemment tactiques du Calcio avant d'aller faire voler son dragon en Espagne ou en Angleterre sans jamais remporter le moindre titre, l'intéressé plaçant le fait qu'il ne s'est jamais trouvé

au bon endroit au bon moment. Depuis août, Claudio Ranieri a fait évoluer le style de son équipe, contraint par la méforme des uns et la blessure du meilleur joueur du club, l'attaquant colombien Radamel Falcao, sur le flanc depuis janvier. Monaco a gagné souvent, perdu parfois, et si son coach a dû rappeler que Monaco est promu en L1 et compose avec un effectif totalement renouvelé depuis cet été, il ne s'est jamais retranscrit derrière l'absence de sa star. Aujourd'hui, il apparaît que les jours de Ranieri à Monaco sont comptés. Le sportif n'a rien à y voir : selon *l'Equipe*, il sera la victime collatérale d'une lutte d'influence opposant les Italiens du club au clan portugais dominé par l'agent Jorge Mendes, qui fait tout le recrutement (ou presque) de l'ASM. C'est le foot du XXI^e siècle : le sport à la remorque du reste. On a tellement pris le pli que l'on a du mal à s'insurger. C'est peut-être ça, le pire.

La 34^e journée de L1
Vendredi Saint-Etienne-Montpellier. **Samedi** Monaco-Nice, Reims-Sochaux, Lorient-Montpellier, Valenciennes-Nantes, Bordeaux-Guingamp, Bastia-AC Ajaccio.
Dimanche Marseille-Lille.



LES GENS

ROMAIN BARDET PARÉ POUR LES CLASSIQUES ARDENNAISES

C'est une de ses semaines préférées dans l'année. Romain Bardet, cycliste chez AG2R-la Mondiale, attaque dimanche le triptyque des classiques ardennaises. Des courses longues, nerveuses, usantes, qui marquent la fin de la première partie de saison après les monuments pavés, mais que le public français tend à oublier, à son grand regret. L'Amstel Gold Race, disputée dimanche autour des monts limbourgeois, correspond bien au profil du jeune (23 ans) coureur français. Il y a deux ans, pour sa première année chez les pros, Bardet s'y était échappé, terminant à la 25^e place. Son début de saison, plutôt réussi, le place cette fois en position d'outsider. L'Auvergnat devra se coltiner un plateau d'adversaires relevé. Hormis Alberto Contador, au repos après avoir survolé ses courses en 2014, tous les coureurs de grands tours pointeront leur nez aux Ardennes. A l'Amstel, Rodriguez, Nibali ou Kreuziger seront à surveiller. A moins que les sempiternels Cunego, Gilbert, voire Rebellin (42 ans!) ne s'illustrent. Christopher Froome, le lauréat du Tour 2013, devrait quant à lui réapparaître à Liège-Bastogne-Liège, après un stage d'entraînement sur les rampes volcaniques de l'île de Tenerife. PHOTO AFP



Lors du match OL-PSG de dimanche dernier, au stade Gerland de Lyon. JEFF PACHOUD, AFP

Paris-SG : la Coupe jusqu'à la Ligue

FOOT Les Parisiens rencontrent Lyon en finale de la dernière épreuve de la saison. La tête déjà ailleurs.

Le Paris-SG disputera ce samedi au stade de France de Saint-Denis (21 heures sur France 2) une finale de Coupe de la Ligue contre l'Olympique lyonnais et, très franchement, ça nous fera un peu bizarre de voir les mecs en short et en maillot disputer le ballon à des adversaires en configuration de match : depuis le but de l'attaquant de Chelsea Demba Ba qui a expédié Thiago Silva et consorts par-dessus le bastingage des quarts de finale de Ligue des champions, le club parisien a terminé sa saison.

Objectifs. Bon, bien sûr, les intéressés disent que non. La direction qatarie du club a imposé en début de saison le gain de deux titres : la Ligue 1 étant déjà *in the pocket* (comme on dit aussi à Chelsea) et la finale de Coupe de France du 3 mai opposant Guingamp à Rennes, cette Coupe de la Ligue est le seul moyen de rentrer dans les objectifs.

Du moins en apparence : on a assez dit que c'est une compétition bidon, bâtie sur un mensonge originel (le passage de la Ligue 1 de 20 à 18 clubs, qui n'a jamais eu lieu, devait permettre d'alléger le calendrier en contrepartie), et sportive-ment douteuse, puisque les têtes d'affiche sont protégées par le tirage au sort.

Surtout, on voit mal qui, au sein du club parisien, peut se payer le luxe d'avoir cette

Coupe de la Ligue dans le viseur à l'heure où l'épicentre des préoccupations des uns et des autres est ventilé sur trois continents. Le directeur général, Jean-Claude Blanc, a forcément la tête à Nyons (Suisse), où une commission de l'Union européenne de football (UEFA) statuera à la fin du mois sur la validité du contrat de sponsoring de l'office du tourisme du Qatar dans le cadre du fair-play financier à venir. Si ce contrat est retourné par l'instance, le Paris-SG présentera en l'état un trou de 200 à 300 millions

Pour les joueurs, l'élimination face à Chelsea a donné le top départ de leur deuxième vie : celle qu'ils mènent sous le maillot de leur sélection.

d'euros chaque année – de quoi faire exploser en vol le projet qatari quasiment du jour au lendemain. L'entraîneur, Laurent Blanc, est quant à lui tout à sa prolongation de contrat : son agent, Jean-Pierre Bernès, vient du reste d'expliquer dans *France Football* qu'il se verrait bien reprendre du service au sein d'un club à un poste de directeur sportif épousant à peu près les contours de celui occupé tantôt à Paris par Leonardo, démissionnaire en juillet dernier et jamais remplacé – des fois qu'il y aurait moyen...

Du coup, le président qatari du club, Nasser al-Khelaifi,

prospecte personnellement tous azimuts : un nouveau coach – des fois que ça tournerait vinaigre avec Laurent Blanc –, des joueurs de complément pour suppléer ceux qui ont failli (Lucas Moura, Marco Verratti, Maxwell...) contre Chelsea, l'indispensable crack – Lionel Messi, Eden Hazard – qui enverrait l'équipe un échelon plus haut sur les plans sportifs et marketing...

Orgueil. Quant aux joueurs, l'élimination face à Chelsea a donné le top départ de leur deuxième vie : celle qu'ils mènent sous le maillot de leur sélection et qui les enverra dans moins de deux mois au Brésil. Dans ce con-

texte de relapse, on n'imaginerait pas voir des acharnés samedi à Saint-Denis.

Le PSG n'avait déjà pas poussé les feux en championnat, à Lyon dimanche dernier, récoltant une défaite (0-1) qui avait poussé les Gones à partir saluer leur kop. Détail incroyable : l'attaquant lyonnais Bafétimbi Gomis avait alors exhorté ses équipiers à ne pas trop en faire, histoire de ne pas «piquer» l'orgueil parisien avant les retrouvailles en Coupe de la Ligue. Une pure affaire de fierté : voilà le sens de cette finale vue depuis le camp parisien.

G.S.

7

C'est le nombre de basketteurs français concernés par les play-off NBA qui débutent ce week-end aux Etats-Unis : Joakim Noah (Chicago Bulls), Nicolas Batum (Portland Trail Blazers), Kevin Séraphin (Washington Wizards), Nando de Colo (Toronto Raptors), Ian Mahinmi (Indiana Pacers) et le duo des Spurs de San Antonio, Boris Diaw et Tony Parker.

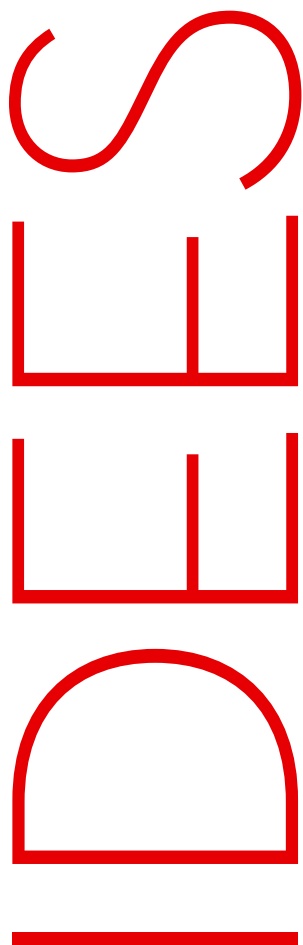
«Je lui ai donné le contrôle du point presque à chaque fois. Il a été bien meilleur que moi. Je n'ai pas d'excuse. Physiquement, je suis bien. Une défaite fait toujours mal, encore plus sur terre battue.»

Rafael Nadal éliminé (6-7, 4-6) en quart de finale au tournoi de Monte-Carlo, vendredi, par David Ferrer

L'HISTOIRE

AVALANCHE MEURTRIÈRE DANS L'EVEREST

Douze guides népalais sont morts vendredi dans l'Everest, alors que quatre autres étaient encore portés disparus. Les Sherpas préparaient l'accès au sommet à quelques jours du début de la saison. Sept personnes ont été sorties vivantes de la neige et de la glace. L'avalanche s'est déclenchée sur la voie normale népalaise, la plus fréquentée, à 5800 mètres d'altitude. Il s'agit de l'accident le plus meurtrier dans l'histoire du plus haut sommet du monde, a déclaré Elizabeth Hawley, historienne des ascensions au Népal. L'an dernier, 8 personnes avaient trouvé la mort pendant la saison, qui dure près d'un mois. Depuis la première ascension de l'Everest, en 1953, plus de 300 personnes y ont péri. Cet accident met en lumière les risques pris par les sherpas qui transportent les tentes, apportent le matériel, réparent les échelles et fixent des cordes pour aider les alpinistes étrangers à atteindre le sommet de 8848 mètres.



STEFANO FRASSETTO

«Bouteflika, où t'es ? Un pantin, de la même raideur que celui que mime Stromae dans "Papaoutai"»

LEYLA DAKHLI Sociétés, p.38

Marie Duru-Bellat

«C'est très français de croire que l'on peut séparer éducation et instruction»

Entretien avec la sociologue sur le genre et l'égalité, p.30

MARIE DARRIEUSSECQ
MURMURE
À L'OREILLE
D'UN OURS

Écritures, p.36

SEXUALITÉ:
LE PLAIDOYER
DE **MARCELA IACUB**
POUR LES COUGARS

A contresens, p.37

«Les élèves qui réussissent le mieux sont les moins marqués par les stéréotypes»

Le débat sur le genre a pâti de sa proximité avec celui sur le mariage pour tous. La sociologue Marie Duru-Bellat estime que c'est aussi à l'école d'apprendre les valeurs d'égalité entre les sexes.

Recueilli par **VÉRONIQUE SOULÉ**
Dessin **YANN LEGENDRE**

A

lors que la loi sur l'égalité hommes-femmes portée par Najat Vallaud-Belkacem vient d'être adoptée au Sénat, la sociologue Marie Duru-Bellat explique pourquoi les questions de genre divisent la société. Pour cette spécialiste de l'éducation, les stéréotypes rattachés aux filles et aux

garçons influencent significativement la vie des classes et nuisent à la réussite. Au nom de l'égalité, la mission de l'école est d'en réduire le poids.

On l'a vu avec les défilés de la Manif pour tous : l'égalité hommes-femmes ne fait pas l'unanimité. Comment l'expliquez-vous ?

Tout le monde est d'accord pour lutter contre certaines inégalités dans le monde du travail. Mais ce n'est plus le cas lorsqu'il s'agit de définir ce qu'est l'égalité. En fait, il y a deux courants. L'un identifie l'égalité à la ressemblance : on est pareil, un point c'est tout. L'autre, largement représenté dans la Manif pour tous, estime que l'on est complémentaire. Mais lorsqu'on leur demande ce que complémentarité veut dire, ils ressortent les stéréotypes – les femmes sont plus sentimentales, les hommes plus dans l'action etc.

Ces militants soutiennent qu'ils sont pour la différenciation...

En réalité, cette mouvance exprime une peur de la ressemblance qui nous projeterait dans un monde inconnu. Personne n'ose affirmer : «Je suis contre l'égalité, les filles sont inférieures»,

comme personne ne dira que les Noirs le sont. Mais beaucoup prétendront que les femmes ne savent pas lire une carte routière.

Le gouvernement n'a donc pas su convaincre ?

Cela a été mal géré. On a fustigé «les conservateurs». Or il aurait fallu débattre avec eux de ce que signifie promouvoir les différences, expliquer davantage aux parents ce que les stéréotypes impliquent concrètement, comment ils

«Les stéréotypes affectent la vie des classes. En cours de français, les garçons vont avoir peur d'exprimer des émotions devant un texte parce que ce n'est pas masculin.»

engendrent des inégalités. Leurs filles, par exemple, qu'ils espèrent voir s'épanouir dans un métier choisi, rencontreront des obstacles dans certains domaines jugés non-conformes à ce qu'on attend d'une fille. Il aurait fallu expliquer aussi que les stéréotypes ont un coût. Certaines études montrent que les petits garçons, encouragés à être plus remuants et risquer-tout, ont plus d'accidents domestiques. Ils ont aussi plus d'accidents de la route.

Vous faites un lien entre les stéréotypes et l'échec scolaire. Lequel ?

Les stéréotypes concernent aussi les disciplines scolaires. Les filles ne sont pas seulement présentées comme douces et charmantes, et les garçons comme des leaders nés. Elles sont aussi réputées réussir plus facilement en lettres et en langues, moins en mathématiques et en physique. Petits, les garçons ne seraient pas très bons en lecture, puis à l'écrit et en langues, mais ils excellerait dans les matières scientifiques.

Les psychologues montrent que ces préjugés ont un effet négatif, car il existe «la menace du stéréotype» : face à un exercice de physique, une fille va avoir peur de le confirmer, ce qui va limiter ses chances de réussite. Des expériences ont montré que si l'on présente le même problème comme de la géométrie ou du dessin, les filles le résoudre mieux si on leur dit que c'est du dessin. Les stéréotypes affectent vraiment la vie des classes. En cours de français, les garçons vont, eux, avoir peur d'exprimer des émotions devant un texte parce que ce n'est pas masculin. Les enseignants eux-mêmes, qui les ont intériorisés, vont attendre plus des garçons dans tel domaine et des

filles dans tel autre. Toutes ces images attachées aux diverses matières affectent les apprentissages, c'est bien la preuve que les différences ne sont pas inscrites dans les chromosomes ni dans le cerveau.

Les stéréotypes sont donc intégrés psychologiquement ?

Oui, les personnes concernées sont moins sûres d'elles, pensent qu'elles vont échouer. Comme pour les relations raciales. Quand on présentait, aux États-Unis, un test d'intelligence à des étudiants

noirs, ils le réussissaient moins bien que si on leur disait que l'exercice portait sur le fonctionnement de la mémoire. Les stéréotypes nuisent à la réussite. **Souvent les filles matheuses sont un peu garçonnnes et les garçons littéraires un brin efféminés...**

Des travaux canadiens montrent en effet que les élèves qui réussissent le mieux sont les moins «marqués» par les stéréotypes. Les filles pas trop «féminines» osent aller sur les brisées des garçons, et réciproquement. On ne réussit pas seulement en fonction de ses caractéristiques personnelles, mais selon l'image que l'on a de soi comme

étant compétent dans tel domaine et, de ce fait, conforme ou non aux stéréotypes.

Au-delà du débat sur le genre, n'y a-t-il pas deux conceptions de l'école qui s'affrontent, l'une qui transmet des connaissances, l'autre qui éduque ?

Cette alternative n'est pas défendable. On ne peut instruire sans éduquer. Enseigner, c'est aussi apprendre à respecter certains résultats de la science même s'ils ne vous font pas plaisir. L'éducation s'immisce partout. Quand on emmène des classes à la piscine et que les garçons se moquent des filles trop grosses, le professeur ne devrait rien dire car c'est de l'éducation ? C'est très français de croire que l'on peut séparer éducation et instruction. Il n'y a qu'en France qu'existe la fonction de conseillers principaux d'éducation (CPE). On peut voir des collégiens se bagarrer et entendre le professeur dire : «Je vais chercher le CPE.»

Ne ferait-on pas peser trop d'attente sur l'école ?

L'école intervient dans un environnement très stéréotypé, avec une ségrégation professionnelle marquée. À l'école, vous allez expliquer aux filles qu'elles peuvent travailler dans le bâtiment. Or, sur les chantiers, elles ne voient que des hommes. Ce constat est valable pour toutes les actions de l'école. On veut sensibiliser les élèves à la lecture, on leur vante un loisir passionnant alors que tout va à l'encontre à l'extérieur. Certes, on ne peut pas tout attendre de l'école. Mais si on n'attend rien, autant la fermer.

Est-ce au gouvernement de s'emparer des questions de genre ?

Dans notre pays, l'école est essentiellement pilotée par l'administration de l'Éducation nationale et par les syndicats enseignants, en clair par un petit nombre de personnes. Elle pourrait avoir un fonctionnement plus démocratique, plus ouvert aux parents et à la société civile, avec des débats réguliers au Parlement sur ce que l'on veut en faire. Là, ce sont des gens très respectables qui décident, mais chacun dans le cadre de

leurs disciplines. D'où une impression bizarre quand l'école s'empare de ces questions-là.

Avez-vous été surprise par la résistance aux questions de genre et aux «ABCD de l'égalité», programmes de lutte contre les stéréotypes expérimentés dans certains établissements scolaires ?

Oui et non. Il y a eu un effet conjoncturel très fort avec le débat sur le mariage pour tous qui s'est déroulé juste avant le lancement des ABCD. Cela a distillé un climat d'incertitude sur le genre – si les homosexuels peuvent se marier, que deviennent le masculin et le féminin ? –, sans compter les récupérations politiques qu'il a pu y avoir.

L'école doit-elle promouvoir l'égalité hommes-femmes si cette valeur n'est pas partagée ?

L'école est une institution obligatoire parce que l'on pense que l'État a un rôle dans la transmission de valeurs. On est dans un climat plus relativiste que lors de la création des grands systèmes scolaires. Mais ce serait dangereux de renoncer à en inculquer. Décréter que l'égalité s'apprend au sein de la famille reviendrait à ouvrir la boîte de Pandore : des parents pourraient décider de retirer leur fille de la piscine, des cours de biologie... L'école doit assumer ses responsabilités. Mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut pas parler avec les familles. L'école ne doit pas passer en force, ce qu'elle est parfois tentée de faire.

Le ministère de l'Éducation, qui a été assez confus autour du terme de genre, a tendance à l'enlever des textes, car trop polémique. Qu'en pensez-vous ?

Ce terme existe depuis plus de cinquante ans. Par quoi le remplacer ? Les gens ne sont ni stupides ni naïfs : ils perçoivent bien que ce mot est à la fois scientifique et politique. Derrière, il y a une remise en cause des inégalités hommes-femmes.

Voyez-vous un retour en arrière ?

On assiste à une évolution préoccupante. Aux États-Unis, il y a eu, à la suite du 11 Septembre, l'ouvrage de Susan Faludi, *The Terror Dream* : l'attentat s'expliquait, aux yeux de certains, par le fait qu'on avait mis les valeurs viriles sous le boisseau. Cela a été suivi par une remontée des mouvements masculinistes, également très nombreux au Canada. Comme si les hommes voulaient défendre leur position dominante. L'évolution n'est jamais purement linéaire. Derrière, il existe des rapports de force. Les hommes résistent. C'est un combat à long terme. Des sociologues américaines expliquent cette remontée des stéréotypes et de l'obsession du look, par le fait que les jeunes femmes devenues cadres doivent montrer qu'elles restent féminines, car leur réussite effraie les hommes. Cela peut être le prix à payer pour les progrès dans le monde du travail. La division du monde selon le genre est ébranlée. Et les hommes ont peur. ◆







VALPARAÍSO, LE PIRE DES SCÉNARIOS

Ce couple et leur enfant ne sont pas les héros du dernier film catastrophe produit par Hollywood. Rescapés de l'incendie qui frappe depuis une semaine la ville de Valparaíso au Chili, ils pourraient pourtant bien inspirer le prochain. Depuis le 12 avril, le feu a ravagé 1650 hectares, causé la mort de 15 personnes et fait plus de 12 000 sinistrés. *«C'est une terrible tragédie, sans doute le pire incendie de l'histoire de Valparaíso»*, a déclaré la présidente chilienne, Michelle Bachelet. Le brasier a démarré sur une zone boisée de l'une des 44 collines que compte cette ville de 270 000 habitants. Si le quartier historique n'a pas été touché, les zones les plus pauvres ont été dévastées. La catastrophe comme puissant révélateur des inégalités sociales ? Beaucoup d'habitants n'ayant pas les moyens de se loger en centre-ville avaient trouvé refuge dans des zones à risque, en construisant des logis à flanc de colline ou dans les forêts environnantes. Ces bâtiments précaires sont, selon Ivan Produje, professeur en urbanisme à l'université catholique de Santiago, une des explications de l'ampleur de l'incendie : *«Dans les vallées, le vent prend de la vitesse et la propagation du feu est très rapide, surtout si les habitations sont fabriquées avec du matériel léger. En outre, ces vallées sont très difficiles d'accès.»* En 2008 et en 2013, la ville avait déjà été victime du feu, révélant alors la vulnérabilité de ces zones.

JUSTIN DELÉPINE

A Valparaíso,
le 13 avril.

PHOTO MARTIN
BERNETTI. AFP

EXPERTISES EN TOUS GENRESPar **MATHIEU LINDON****Toc et Zoc et la popularité**

Professeur(e)s Toc et Zoc, vous êtes les spécialistes mondiaux de toute situation. Que nous décryptez-vous cette semaine ?

Pr Toc : Parlons de la popularité.

Pr Zoc : Et de son corollaire : l'impopularité.

Pr Toc : Tous les hommes politiques, et pas seulement eux, rêvent d'être populaires. Et il n'y a pas besoin d'attendre l'âge de se raser : on y aspire dès le berceau, si je me souviens bien.

Pr Zoc : Quand on est homme politique et que la popularité se révèle un objectif inaccessible, on peut toujours se rabattre sur le courage, qu'on prête volontiers aux leaders impopulaires.

Pr Toc : François Hollande n'en est pas là.

Pr Zoc : Qu'est-ce que ce serait de rester populaire quand on effectue des réformes coûteuses en acquis sociaux ? Comme ces parents qui disent « Tu m'en veux aujourd'hui mais tu me remercieras plus tard » et envers lesquels, même adulte, on conserve parfois une certaine rancune.

Pr Toc : L'impopularité doit être cruelle pour François Hollande dont on sait que, dès la maternelle, pour détendre l'atmosphère et s'attirer les bonnes grâces de la classe, il a su raconter la bonne blague au bon moment.

Pr Zoc : Ça n'est pas marrant pour un grand marrant de ne faire rire que les humoristes.

Pr Toc : François Hollande se fait une certaine idée de la France, un hexagone plutôt rond.

Pr Zoc : Il devrait sentir l'impopularité à se promener casqué en moto dans les rues de Paris pour mieux capter l'humeur des Français et des Françaises.

Pr Toc : Le prix d'excellence et le prix de camaraderie se cumulent rarement, comme on le sait depuis le petit Nicolas et Agnan.

Pr Zoc : Qui n'a pas en tête l'exemple des Pischtoporenkelos des hauts plateaux où, quand le chef n'est pas fichu de trouver de quoi nourrir toute la communauté, c'est lui que la tribu mange ? Ça n'incite pas à la paresse.

Pr Toc : Ni à l'embonpoint.

Pr Zoc : C'est injuste mais, on a beau être un capitaine d'exception, quand il y a des icebergs à tous les coins de rue, même un pédalo a du mal à se faufiler.

Pr Toc : Au moins, sur le Titanic, les passagers n'avaient pas de pressentiments. Ils ont passé des heures agréables, avant.

Pr Zoc : En tout cas, personne ne pourra dire qu'il ne savait pas qu'il n'y avait pas assez de chaloupes pour tout le monde.

Pr Toc : Il y a un temps pour être populaire, c'est l'élection, et il y a un temps pour gouverner, on ne peut pas passer sa vie à faire des risettes. L'UMP est-elle aujourd'hui aussi populaire qu'il y a trois semaines ?

Pr Zoc : La popularité, c'est pour les surfeurs, pas pour les capitaines de pédalo. Que Manuel Valls va-t-il faire de son capital popularité ? Comme tous les Français, va-t-il être contraint à des sacrifices ?

Pr Toc : Qui supporterait d'avoir sa courbe d'impopularité affichée sur le front alors qu'il est avec son conjoint, avec ses enfants, avec sa mère ? On imagine la vie du contremaître, du dentiste, de l'huissier, s'ils devaient porter cette cote comme une croix en public. ♦

REGARDER VOIRPar **DIDIER PÉRON****Ça ne manque pas de sel**

Comme on dit dans le *Mépris* de Godard : « C'est de l'art, mais est-ce que le public comprendra ? » La photo illustre un article sur la recette du gigot d'agneau en croûte de sel qui n'est jamais autre chose qu'un meurtre d'enfant mouton à peine frisé malhabilement maquillé en festin carnivore déconseillé aux cardiaques et aux insuffisants rénaux. La rubrique « Tu mitonnes » de Jacky Durand pourrait être illustrée d'une bonne vieille photo de plat cuisiné des familles, comme on en trouve des milliers. Mais, non, ce serait un rien banal.

Comme assez régulièrement, le soin de trouver une idée illustrative originale est confié à Emmanuel Pierrot (1), photographe spécialiste des natures mortes d'inspiration surréalistes. Souvenez-vous de sa tarte aux coccinelles ou de son GI miniature en embuscade sur une soupe d'épinards, ou le morceau de gruyère à trois trous avec un revolver pointé sur le fromage...

Le service photo lui suggère cette fois une tempête de sel sur une pièce de viande. Emmanuel Pierrot acquiesce, mais il n'en fait qu'à sa tête : « Je suis allé chez un boucher, on a taillé la viande ensemble à l'ancienne. Ensuite, j'étais à la recherche d'un verre à vin surdimensionné et je l'ai pas trouvé. Dans un magasin, en solde, je vois trois éclairages de surbroum à 14,80 euros, je me dis "ça va, pour Libé, c'est dans leurs moyens..." Dans l'article, que j'ai lu et relu, il est question d'un punk à chien, alors, j'ai cherché un collier à clous. Je l'ai piqué à une copine. J'ai une page blanche et



EMMANUEL PIERROT

il faut la remplir, c'est pas une dissertation, c'est une commande et j'essaie de renouer avec un sens de l'absurde, de me confronter à une certaine liberté qu'on me laisse et qui me permet de rester en alerte. Ça me tient à cœur, vraiment.» Quand la photo arrive, la responsable de la commande au journal est décontenancée et appelle Pierrot : « T'as zappé le sel ! ? Et, pardon, mais le boîtier à gauche avec le tigre, quel rapport ? » Ça donne « du mordant à l'image », se défend le photographe, un chouïa vexé.

Le père d'Emmanuel Pierrot est médecin, son grand-père était boucher. Il a le respect de la nourriture, il ne fait pas gratuitement joujou avec les

cadavres. « Je ne me vois pas faire terminer le gigot dans un cendrier, même si, j'avoue, au départ, j'étais parti sur quelque chose d'un peu plus gore. »

Chacun peut venir avec son idée derrière la tête. On a le droit de voir là un genre de scénographie sado-maso.

Ce qui est amusant dans cette image, c'est son côté borderline, l'élastique de la commande étirée bien loin de toutes dénnotations appétissantes, au risque assumé du claquage et du grand n'importe quoi.

Chacun peut venir avec son manger, sa petite idée derrière la tête, on a le droit de voir là un genre de scéno-

graphie sado-maso avec, au beau milieu, ce qu'il reste du supplicé après le passage de maîtresse Stéphanie, ou une invitation à ne pas se mettre

trop minable en night-club, une pub résolument d'avant-garde vantant les splendeurs des safaris dans le parc national du Bandhavgarh, ou une évocation sentie des douleurs invalidantes de la capsulite rétractile de l'épaule... Car, l'image peut lacérer le tissu conjonctif qui relie les choses et les idées entre elles, suspendre le non-sens à un fil et... oublier le sel. ♦

(1) Il expose jusqu'au 18 mai à la galerie du Pont Neuf, Paris 1^{er}.



Libération du jeudi 19 avril.

FORMATION

mouamrane@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 41 04 97 68

FORMATION CONTINUE CINÉMA & TÉLÉVISION

Stage court - DIF
Session Mai 2014 **Scripte**

Stages longs - CIF
Session Juin 2014 **Technicien du Son**
Scénariste de Télévision

Session Novembre 2014 **Assistant Réalisateur**
Chargé de Production
Technicien Audiovisuel

Admission : dossier, test et entretien
Possibilités de financement : CIF CDI, CIF CDD, DIF, PAP, Financement personnel, Chéquier qualifiant, etc.

PARIS ESRA PARIS 15^{ème} - 135, ave Félix Faure - www.esra.edu
01 44 25 25 25 - M 8 Lourmel - T 2 3 Balard

COURS PARTICULIERS

PROF AGRÉGÉE MATH
dispense cours sur Paris
ou à distance sur le net.
Ts niveaux. 06.20.27.17.36

Retrouvez nos annonces **emploi**

sur  <http://emploi.libération.fr>
en partenariat avec  PARIS JOB
Mustapha Quamrane : 01 41 04 97 68 - mouamrane@amaurymedias.fr

ABONNEZ-VOUS

à l'offre **INTÉGRALE****Libération**

Chaque jour

le quotidien, livré chez vous
avant 7h30 par porteur spécial*
du lundi au vendredi

Chaque samedi

le «quotidien magazine» 64 pages d'information,
de réflexion, de découverte et de plaisir.

+ 24h/24 et 7j/7

tous les services
et contenus
numériques en
accès libre

+ Les appli iPhone & iPad
(compatibles Android) Libé
en format numérique + de
nombreux contenus enrichis
(vidéo, galerie photo, info en
temps réel)

+ Chaque mois

Next, le mensuel Cinéma, musique,
mode, arts, design & archi...

SANS
ENGAGEMENT
DE DURÉE

= 23€ par mois*
au lieu de 48€

Abonnez-vous 

Oui, je m'abonne à l'offre intégrale Libération. Mon abonnement intégral comprend la livraison de Libération chaque jour par portage** + tous les suppléments + l'accès permanent aux services numériques payants de Libération.fr + le journal complet sur iPhone et iPad (formule « web première » incluse).

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
Code postal _____ Ville _____
Téléphone _____ E-mail _____ @ _____

☐ **Règlement par carte bancaire.** Je serais prélevé de **23€ par mois**
(au lieu de 48€, prix au numéro). Je ne m'engage sur aucune durée, je peux stopper
mon service à tout moment.

Carte bancaire N° _____
Expire le _____ mois _____ année _____
les 3 derniers chiffres au dos de votre carte bancaire

Signature obligatoire :

☐ **Règlement par chèque.** Je paye en une seule fois par **chèque de 276€** pour un an d'abonnement
(au lieu de 586,20€, prix au numéro).

Vous pouvez aussi vous abonner très simplement sur : <http://abo.libération.fr>

* Tarif garanti la première année d'abonnement. ** Cette offre est valable jusqu'au 31/12/2014 exclusivement pour un nouvel abonnement en France métropolitaine. La livraison du quotidien est assurée par porteur avant 7h30 dans plus de 500 villes, les autres communes sont livrées par voie postale. Les informations recueillies sont destinées au service de votre abonnement et, le cas échéant, à certaines publications partenaires. Si vous ne souhaitez pas recevoir de propositions de ces publications cochez cette case ☐ Conception OCTREOconseil

REPERTOIRE

repertoire-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

A VOTRE SERVICE

DIVERS RÉPERTOIRE

Disquaire sérieux
achète 33 T & 45 T
moyenne et grande
quantité
+ Platines vinyles
Réponse assurée
06 08 78 13 60

LIVRES - REVUES

LIBRAIRE ACHÈTE :
Livres modernes,
anciens, Bibliothèques,
service de presse.
me contacter :
06 40 15 33 23

retrouvez
tous les jours
les bonnes
adresses

de 

(cours, association,
enquête, casting,
déménagement, etc.)

Professionnels, contactez-nous
au 01 40 10 51 50,
Particuliers au 01 40 10 51 66
ou repertoire-libe@amaurymedias.fr

PENSION DE FAMILLE

Cherche des
familles d'accueil
pour étudiants américains
à Paris
<http://fr.vwpp.org/famillesdaccueil>
mail : housing@vwpp.org

CARNET DE DÉCORATION

ANTIQUITÉS/BROCANTES

Achète
tableaux
anciens

XIX^e et Moderne
avant 1960

Tous sujets, école de Barbizon,
orientaliste, vue de Venise,
marine, chasse, peintures de
genre, peintres français &
étrangers (russe, grec,
américains...), ancien atelier
de peintre décédé, bronzes...

Estimation gratuite

EXPERT MEMBRE DE LA CECO
V.MARILLIER@WANADOO.FR
06 07 03 23 16

ENTRE
NOUS

entrenous-libe@amaurymedias.fr
Contact: Tél: 01 40 10 51 66

MESSAGES
PERSONNELS

Lou,
Quoi que tu fasses, je t'aime
Où que tu sois, je t'aime
Quelque soit le jour, je t'aime
Bon anniversaire
Z

Rosemonde : Gosport, Paris,
St-Geneviève, Romans,
musées...

Annie : 06 14 80 60 14



Je veux bien vivre avec toi,
même lorsque tes lettres sont
dans le désordre REUCUAM et
parce que ton tréma fait vibrer
mon V.

MANUEL 50 ans
règle du jeu :
découvre qui se cache
derrière ce masque ?
la liberté est à ce prix !

MANUEL 50 ans
règle du jeu :
le masque ne tombe que si tu
découvres qui se cache
derrière
la liberté est à ce prix

IMMOBILIER

immo-libe@amaurymedias.fr Contact: Tél: 01 40 10 51 66

VENTE

2 PIÈCES

**2 PIÈCES Paris 20^e,
M^e Saint Fargeau
et Télégraphe,**
vue imprenable Square
de Belleville, dans cité
d'ateliers d'artistes arborée
et fleurie, 2 pièces 39m2
refait à neuf en totalité
par architecte en 2014. 2^{ème}
étage, clair et calme,
matériaux nobles. Entrée,
séjour, cuisine équipée,
chambre, salle d'eau WC,
dressing. Gardien.
Prix : 329 000 €
Tél : 01 43 29 51 21

La reproduction
de nos petites annonces
est interdite

VENTE MAISON



ROYAN (17) EXCEPT 5MN
PAVILLON F4 100M2 DE
PLAIN PIED. SEJ. 30M2,
CUIS. AMENAG,
3 GDES CH. DE 13M2 AVEC
CAB TOIL + PLACARDS
GD GAR. 40 M2, TERRASSE
VUE DEGAGEE PROX.
COMM
245 000 €
Tél : 06 27 32 61 97

VILLÉGIATURE

MER

Aix en Provence centre
historique 50 m2 clim. terr.
25 m2 très calme sem. à partir
de 600 € 06.26.89.42.67

Grèce : Île de Leros...
Chambres d'hôtes de
charme... ombres et lumières
face à la mer. Psilalonia :
www.psilalonia.com
jacqueslaure@psilalonia.com

Pour vos annonces
immobilières dans 

Professionnels, contactez-nous
au 01 40 10 52 70,
Particuliers au 01 40 10 51 66
immo-libe@amaurymedias.fr

IMMOBILIER
D'ENTREPRISE

VENTE

DIVERS BUREAUX

NANTES (44)
Bureaux 275 m2 centre ville,
clim.,
informatique, 2 pk, kitchen,
nbx placards
750 000 €
Part. 02 40 44 37 00

ÉCRITURESPar **MARIE DARRIEUSSECQ**

L'ours, ce psy idéal

Abraham Poincheval s'est enfermé dans un ours, pendant treize jours. Ça se passait la semaine dernière au musée de la Chasse et de la Nature, le plus beau musée de Paris. Une musée où la fantaisie de l'art contemporain souffle de la vie aux animaux empaillés. Un musée qui semble toujours en lutte contre son propre nom : la chasse, peut-être, mais surtout la présence des animaux sur la Terre. Abraham Poincheval (c'est son vrai nom) a l'habitude, depuis plusieurs années, de s'enfermer dans des espaces très étroits. Au début, je voyais ça comme de l'art inutile, au beau sens du terme, dans le courant de l'« idiotie » : quand on s'appelle Poincheval, on est forcément un peu dada. Mais en discutant avec l'artiste, j'ai pris conscience qu'il pointait plutôt le musée du côté du chamanisme, disons de Beuys enfermé avec son coyote.



Quand je dis « discuter avec l'artiste », il s'agit de se pencher sous la tête de l'ours, et de parler fort à travers la fourrure.

L'ours est composé de la peau de deux ours, pour que l'artiste, déjà pas très épais (une cinquantaine de kilos) puisse s'allonger dans la structure, pieds vers la queue et tête dans la tête. L'intérieur de l'ours est garni d'un fin matelas et d'un dispositif, simple et épuré, d'aération, de stockage d'aliments, d'approvisionnement en eau et d'évacuation des déchets. Les tuyaux passent par les pattes de l'ours. Le gardien de cette salle du musée est hilare. L'expérience lui plaît beaucoup et il emmène volontiers les visiteurs voir l'écran dans la salle à côté, où une webcam filme Poincheval vingt-quatre heures sur vingt-quatre (il peut la débrancher pour avoir des temps d'intimité). Au mur sont affichés les menus pour ces treize jours d'hibernation particulière : baies, plantes et insectes lyophilisés. Quand je dis « discuter avec l'artiste », il s'agit de se pencher sous la tête de l'ours, et de parler fort à travers la fourrure. Expérience inédite, de parler en langage humain à l'oreille d'un plantigrade. « Les trois premiers jours ont été très difficiles. » (Me dit Poincheval à travers les poils). « C'est souvent le cas dans les premiers temps de mes immersions. Mais ici, vraiment, je ne trouvais pas mon rythme. C'était comme si l'ours ne voulait pas de moi. » Je lui pose la question de la claustrophobie. « Je me sentais un peu oppressé », me répond-il avec une candeur qui m'émerveille.

Les premiers temps en effet, sur les images webcam, il semblait s'agiter beaucoup, déplaçant sans cesse des objets, et cherchant pour lui-même une position dans cet espace. Il fait très chaud paraît-il, à l'intérieur de l'animal. « Et puis le quatrième jour, j'ai trouvé. Je ne sais pas pourquoi. » Dans ses expériences, Poincheval se décale assez vite, de cinq heures environ pour le rythme de sommeil. « Il y a une fatigue mentale, mais très peu de fatigue physique. » Il me parle des expériences de Michel Siffre, enfermé dans une grotte pendant plusieurs mois sans repère temporel. Le rythme circadien n'est pas nécessairement de vingt-quatre heures, l'alternance veille-sommeil ou jeûne-alimentation dépendent de multiples facteurs. Peut-être s'agit-il, dans les confinements de Poincheval, de trouver un « rythme à soi » qui ne soit pas une dérive, mais un franchissement de frontières, la recherche d'une certaine porosité. Nous cherchons ensemble des mots à travers l'écran de fourrure. Non, le vrai problème, c'est la foule. Les gens lui parlent beaucoup. Le pire a été l'an dernier lors de son enterrement au centre-ville de Tours. Les gens lui parlaient sans cesse, et surtout la nuit. S'asseyaient sur la lourde dalle qui fermait son trou, et s'épanchaient. Pas moyen de fermer l'œil. Il a fallu organiser le flux, monter des gardes pour le laisser dormir un peu. D'autant que sa performance a créé une polémique locale : « Les articles consacrés à Abraham Poincheval ont toujours figuré parmi les plus lus et les plus commentés sur Lanouvellerepublique.fr », lit-on sur le site en question.

Pour faire l'ermite, c'était raté. « Mais les ascètes coptes perchés sur leurs colonnes (me précise Poincheval) ne cessaient de communiquer avec la population, et les pèlerins leur donnaient des nouvelles des uns et des autres. C'était le IV^e siècle mais ils étaient en réseau. Siméon le Stylite était connu bien au-delà de la Syrie. » Nous parlons de cet anachorète qui mangeait sept olives par jour, un peu comme les myrtilles de Poincheval. Sept olives exactement : huit auraient été de la gourmandise, et six, de l'orgueil. Je resterais bien à parler des heures avec cet ours savant, mais une dame aimable attend son tour. Ma séance se termine. L'ours a un air bonhomme, neutre, patelin. Un animal sans jugement, aux oreilles douces et velues. Le psy idéal. J'ai fait un transfert sur l'ours, une psychanalyse sauvage au sens des bêtes de la forêt. ◆

Cette chronique est assurée en alternance par Philippe Djian, Christine Angot, Thomas Clerc et Marie Darrieussecq.

IRONIQUESPar **STÉPHANE GUILLON**

Roms, uniques objets de mon...

Cette semaine, une note interne enjoignant les policiers du VI^e arrondissement de Paris à « localiser les familles roms vivant dans la rue et à les évincer systématiquement » provoqua un véritable tollé. Indépendamment du fait qu'il est totalement illégal de cibler une population sur des critères ethniques, on peut comprendre que l'idée de « localiser » et « évincer » des gens ayant été persécutés durant toute leur histoire, notamment par les nazis, suscite l'émotion. Mais pas chez tout le monde, le maire UMP du VI^e, Monsieur Lecocq, a quant à lui déclaré « ne pas être choqué » par la directive de son commissariat. En bon républicain, Jean-Pierre Lecocq, qui n'aime pas les voleurs de poules, n'a fait qu'obéir à l'injonction de son Premier ministre, Manuel Valls : « Les Roms ont vocation à revenir en Roumanie ou en Bulgarie. » La vocation, ça ne se discute pas, c'est plus fort que tout. Même si les Roms fuient leur pays pour venir ici, leur vocation profonde c'est de repartir. C'est comme ça, ça les dépasse. Et nous, on les aide à réaliser leur rêve en les expulsant.



En revanche, Manuel Valls, de son vrai nom Manuel Carlos Galfetti (un nom à piquer des portes monnaie ?), a été naturalisé français... la vocation encore et toujours ! Bien sûr, pour moi c'est facile de dire : « J'aime les Roms, il faut les accueillir ! » J'habite une jolie maison près du parc de Saint-Cloud et l'unique caravane qu'on aperçoit est celle du téléfilm *Fais pas ci, fais pas ça*, des gens très corrects. A vrai dire, le seul Rom que je croise se trouve au pont de Sèvres près du feu rouge. Je lui file de temps en temps un euro pour qu'il ne fasse pas mon pare-brise ! Cependant, personne aujourd'hui n'est à l'abri. Habitant un quartier attractif qui pourrait être à son tour cerné par les Roms, je vais tenter en toute bonne foi de comprendre les arguments de Monsieur Lecocq. Il est vrai que mendier dans le VI^e ce n'est pas terrible. Il s'agit tout de même d'un des plus beaux arrondissements de Paris, Saint-Germain-des-Près, brasserie Lipp, jardin du Luxembourg... Si les Roms ont très peu de goût au niveau vestimentaire, allant parfois jusqu'à porter des chaussettes ou des chaussures dépareillées, reconnaissons qu'au niveau architectural, beaux emplacements, ils sont imbattables ! Le premier agent immobilier qui engage un Rom pour prospecter fera un carton. Bien qu'ils aiment flâner dans les beaux quartiers, les Roms sont en revanche beaucoup plus raisonnables quand il s'agit de se loger. Dans le XVIII^e arron-

dissement par exemple, où ils sont installés depuis des années sur le talus du périphérique, (des petites baraques en bois et en zinc assez bien fichues), ils ne dérangent personne. Résultat, il n'existe aucune note de mandant leur éviction. C'est peut-être la solution : qu'ils flânent où ils habitent. Airparif pourrait d'ailleurs mesurer les effets de la pollution sur les Roms vivant aux abords du périph, recenser le nombre de cancers. Des informations précieuses qui profiteraient à tous. Essayons de voir le bon côté des choses : dans une période de forte crise, de doute, le Rom est utile, il sert de bouc émissaire. Un peu comme un plomb qui saute en cas d'orage et évite de griller tout le secteur. Même s'il peut sembler dérisoire de craindre la présence d'une population d'environ 15 000 âmes sur notre territoire, la peur du Rom est quelque chose qui nous rassemble. Les dézinguer nous fait du bien. Et, pour une fois, droite et gauche s'entendent à merveille dans l'exercice, un véritable consensus !

Il y a bien sûr les stars du dérapage comme Jean-Marie Le Pen, qui dénonce « leur présence malodorante et urticante » ou Christian Estrosi qui propose « de fournir à tous les maires de France un mode d'emploi pour les mater », mais on trouve aussi des outsiders, des politiques habituellement polices qui se lâchent sans retenue. C'est le cas de NKM pour qui « les Roms harcèlent les Parisiens ». Autant quand ce sont des clochards « normaux », qui font la mendicité, Nath qui est hypercool n'hésite pas à fumer une clope avec eux, autant quand ce sont des manouches, pas question... même pas une Gitane ! N'oublions pas de citer Pierre Lellouche qui pour sa part « regrette qu'il soit plus facile d'enlever une voiture à Paris, ça prend quinze minutes, qu'un mendiant rom qui peut rester des années avant qu'on le bouge ». Ça vient peut-être du fait qu'il est plus délicat de coller un sticker « Enlèvement demandé » sur le front d'un manouche... On risque d'avoir toutes les associations des droits de l'homme sur le dos.

Enfin, on ne peut ignorer un phénomène de mode. Dans les années 80, grâce au film *Le Temps des gitans* ou aux chanteurs des Gipsy Kings, les Roms étaient branchés, Djobi, Djoba, lalala, lalala, lalala... Même Jean Paul Gaultier avait créé des jupons colorés style romanichel. N'y aurait-il pas eu un phénomène de lassitude ? Aggravé par l'affaire Leonarda qui était, soyons honnêtes, très antipathique... Si Leonarda avait eu le sourire et la facézie de Rona Hartner dans *Gadjo Dilo...* (je pose la question façon Pierre Lellouche), est-ce qu'on en serait là ?

À CONTRESENS

Par MARCELA IACUB

Cougar, le nouvel ordre sexuel

S'il y a une figure féminine dont l'histoire est en pleine, c'est bel et bien celle de la cougar. Aujourd'hui méprisées ou ignorées, marginales et pointées du doigt, ces femmes qui entretiennent des liaisons avec des hommes plus jeunes qu'elles seront, dans un avenir plus ou moins proche, aussi banales que les téléphones portables ou les vieux messieurs qui épousent des jeunes. En effet, les inégalités sexuelles entre les hommes et les femmes, face au vieillissement, ne pourront pas se perpétuer dans un monde où ces dernières sont socialement de plus en plus puissantes. Passé la quarantaine, les hommes de leur tranche d'âge préfèrent les femmes plus jeunes, les autres sont alors censées se résigner à leur sort et rentrer peu à peu dans une espèce de célibat contraint si elles vivent seules. Ou bien attendre que leurs maris leur annoncent qu'ils sont tombés amoureux de leur secrétaire ou d'une jeune et jolie stagiaire.

La plupart des femmes au lieu de rechercher elles aussi de jeunes éphèbes pensent que

leur vie est ainsi faite, et qu'elles n'ont de valeur sur le marché érotico-matrimonial que lorsqu'elles sont jeunes et fraîches.

Pourtant, d'un point de vue sexuel, rien ne semble plus adéquat que les rapports entre un homme jeune plein de vigueur et une femme d'un certain âge. Presque aussi convenable que ceux qu'entretenaient les vieux messieurs avec les jeunes femmes. D'ailleurs, ces dernières jouissent plus de leur statut d'objet que des plaisirs charnels plus concrets que leur procurent leurs amants.

C'est bien plus tard dans la vie que les femmes commencent à apprécier d'une manière plus précise la qualité des faveurs sexuelles qu'un homme leur accorde. Qu'elles commencent à éprouver et donc à exiger aussi des performances masculines plus substantielles. La puissance sexuelle des hommes, elle, passée la quarantaine, ne cesse de décroître: ils attribuent cette baisse – sans doute à tort –



à l'âge de leurs femmes. Au-delà de l'aspect sexuel, cet ordre amoureux a un autre avantage considérable. Les hommes plus âgés sont très flattés d'être admirés par des jeunes filles qui n'ont presque jamais rien réalisé dans la vie. Avec des femmes plus mûres au statut social important, cette admiration est beaucoup moins puissante. Pire encore,

ils peuvent se sentir en rivalité avec elles. Rien de tout cela n'a lieu entre une femme mûre et un jeune homme. Ce dernier est ravi de l'admirer car il a tout le temps devant lui pour faire une belle carrière. On pourra rétorquer que ces unions risquent d'être précaires. On peut pronostiquer la même chose de celles entre de vieux messieurs et des jeunes femmes ainsi que de celles des personnes du même âge.

L'amour est précaire dans nos sociétés. Celles-ci ne parient sur la durée que dans les rapports de filiation. Grâce à l'égalité réelle homme-femme produite par l'explo-

sion de la cougar, nos sociétés auront une allure toute différente. Le fait d'être un objet sexuel ne sera pas uniquement l'apanage des jeunes femmes mais aussi des jeunes hommes. En substance, l'âge déterminera la position sexuelle des personnes et non le genre. Sans compter que la vie sexuelle des hommes sera aussi longue que celles des femmes et que ces dernières, au lieu d'être déprimées quand elles vieillissent, seront plus comblées que jamais.

Et peut-être que les jeunes des deux sexes vivront mieux grâce à la solidarité entre les générations que ce nouvel ordre amoureux produira. Si jamais ils n'ont pas la chance d'être aidés par leurs parents, ils le seront par leurs maris, épouses, amants et maîtresses plus âgés, ce qui réduira la dette publique de manière considérable.

Et que dire de la réduction du déficit de la Sécurité sociale créée, entre autres, par la consommation par les plus âgés d'antidépresseurs, d'anxiolytiques et autres médicaments. Pourquoi ne pas les remplacer par des caresses et des baisers? ♦

L'AIR DU RIEN

Par AUDE PICAULT



PHILOSOPHIQUESPar **FRÉDÉRIC WORMS**

Pour tous, et pour chacun

Ce n'est pas un hasard si une expression a circulé d'une manifestation à une autre et pour des buts opposés, mais qui se rapprochaient du moins sur ce point ou sur ces mots : «pour tous». Mariage pour tous, manifestation pour tous. Il ne faut pas y voir seulement une récupération tactique ou rhétorique, une habileté de plus de la part des uns contre les autres (même s'il y a aussi de cela, le détournement des expressions étant l'un des dangers du discours politique, et fréquent, aujourd'hui). Mais si cela a «pris», c'est aussi, pour employer un mot trop vague, parce qu'il y avait là une demande commune et même, dans ce «pour tous», une demande de quelque chose de commun (comme le dirait sans doute Jean-Luc Nancy). Quelque chose pour tous, donc, mais aussi devant tous et reconnu par tous, c'est-à-dire commun, partagé sans exclusive, mais aussi public, ce qui signifie la politique comme partage en effet d'une chose, d'un espace et d'une voix, la parole, l'espace, la chose ou la ré-publique. Qui plus est, cette demande portait cette fois non pas sur le plus «commun» (qui est aussi le plus banal, Jean-Luc Nancy y insiste souvent : ainsi l'eau et l'air, le travail et le soin), mais sur les liens entre les hommes, sur les relations les plus intimes et les



spécialistes, devait intervenir, à l'invitation des évêques qui l'ont ensuite écartée ?

La question sur laquelle on dira un mot ici est différente. La véritable épreuve du commun et du «pour tous» se situe en réalité dans le «chacun», dans ce qu'on appelle des cas individuels qui ont toujours des visages et des noms. Ce qui arrive donc à certains et toujours très précisément à «quelqu'un». Car ce que font toujours voir ces «cas» qu'on appelle ainsi parce qu'ils tombent sur quelqu'un, et l'ébranlent, c'est que le commun est fait aussi de divisions inévitables, de tensions qui loin de seulement le contredire, peuvent aussi le renforcer. Il est aisé de plaider pour la famille et d'instituer le mariage, mais dans de tels cas (certaines décisions de fins de vie, avec ou plus encore sans la conscience de la personne concernée), ces relations dans ce qu'elles ont de plus vital et social ne se diviseront-elles pas au plus profond, le «pour tous» étant alors ébranlé mais pouvant prendre plus de réalité et de force dans cette division même ? L'attachement réel ne s'attestera-t-il pas dans les liens maintenus à travers cette épreuve, dans des circonstances individuelles qui dépassent toujours les principes généraux, dans le partage d'une décision que le cas rend inévitablement (et quelle qu'elle soit finalement) déchirante ?

Il nous semble que les questions de vie et de mort ne sont pas, pas seulement, jamais seulement des questions d'essence et de valeurs générales mais toujours aussi et d'abord de pratiques et de relations singulières. La question n'est jamais seulement quoi, mais qui : non pas seulement que fait-on mais qui décide, avec qui et comment ? C'est cela aussi qu'il faut préciser toujours dans les débats et textes, y compris de lois. Car le cas, «l'affaire», vient toujours ébranler les «pour tous» proclamés dont certains révéleront alors leur caractère dogmatique et d'autres leur caractère ouvert, pour manifester un autre «pour tous», qui n'est pas second mais premier, car il les rend tous possibles.

La devise des Trois mousquetaires n'a donc rien de naïf ni de périmé. C'est par le «tous pour un» que l'on relancera pour chacun le «un pour tous». Dans les cas les plus intimes, qui sont déjà politiques. Mais aussi dans les plus politiques qui concernent encore *quelqu'un*. L'affaire Calas, ou Dreyfus. Voltaire, Zola ou Jaurès. Reconnaissance pour tous, et pour chacun. ◆

Frédéric Worms est professeur de philosophie à l'Ecole normale supérieure.

Cette chronique est assurée en alternance par Sandra Laugier, Michaël Foessel, Beatriz Preciado et Frédéric Worms.

SOCIÉTÉSPar **LEYLA DAKHLI**

Bouteflika : «Papaoutai» ?

Un hilarant détournement de *Papaoutai*, un des tubes de Stromae, circule en ce moment sur Internet. Les paroles sont transformées pour dire «*Sans même pouvoir parler, tu veux être le chef*» ou encore «*Ça fait au moins quatre fois que tu te prends pour le roi*»... «*Boutef [Bouteflika, ndlr], où t'es ?*»

Par-delà la drôlerie, ce détournement répond de manière très juste à ce qui est en train de se dérouler en Algérie. Un pantin, de la même raideur que celui que mime Stromae dans son clip, figure le pouvoir, le brigue à nouveau. Et c'est bien cette figure du pantin qui est à l'origine du détournement, tout comme celle de l'absence : «*Où t'es ?*» Tout comme dans la chanson, l'absence du père pantin est mise en scène comme une perte immense, comme une impuissance. Sauf que dans le cas de Boutef, c'est lui, l'impuissant, lui, le père du peuple, impotent, immobile, arrêté. En ce sens, il est comme ces *flat daddies* (1) que les familles des soldats américains combattants installent à la table du repas. Une représentation en deux dimensions, figée dans un sourire éternel, qui acquiesce à ce qui se déroule. Papa est toujours là, il est absent pour quelque temps mais nous lui gardons sa place. Elle est d'ailleurs imposante, à voir le nombre de portraits qui jalonnent les rues algériennes. Il peut être mort, ou très mal en point, l'important est ce qu'il figure, en quadrichromie et *grandeur nature*. Une sorte de présence rassurante, mais aussi vaguement inquiétante et menaçante : attention, si tu ne manges pas ta soupe, papa va être triste, il ne reviendra peut-être pas...

Boutef est comme un soldat disparu, on le figure, on le représente. Mais il est aussi un pantin. Le pantin, en politique, n'est pas une figure neuve. Il incarne un faux-sembant, une double bande, il importe souvent moins que ce qu'il masque ; ou que ceux qui le manipulent. Il est entre les mains d'autres personnes. En tant que pantin, Boutef présente un visage plus inquiétant. Car, qui sont ces gens qu'un mort-vivant peut encore cacher ? Est-il vraiment un pantin entre leurs mains ou le seul rempart qu'il leur reste avant d'être démasqué ?

Car Boutef, chacun le sait, est un fantôme. La complétion la plus fréquente de son nom sur Google est «mort». Son omniprésence sur les affiches masque mal son absence quasi totale de la campagne réelle. Alors que s'affiche la mascarade de sa candidature à des élections démocratiques, les appels à la rébellion se multiplient sur la



Toile et dans les rues. Les blagues, l'indifférence, la pitié... sont racontées et transmises sans que l'on cherche à se cacher. Car le fantôme n'entend pas, il est là pour masquer les autres, derrière, le «système». En retour, le système ne peut briser tout de suite l'illusion qu'il a lui-même contribué à organiser. Surtout, continuer, rester derrière le sourire de la momie jusqu'à ce que la place soit assurée, et que l'on puisse se démasquer. Alors se révélera le visage de ce pouvoir, celui d'un père absent peut-être mais violent ; mort peut-être mais tout-puissant. Ce qui apparaît comme un simulacre prête parfois à sourire, apparaît alors comme une étrange danse macabre. L'Algérie des généraux, dont la seule légitimité vient du combat héroïque contre la France colo-

Bouteflika est un fantôme. Son omniprésence sur les affiches masque mal son absence quasi totale de la campagne réelle.

niale, tire sur la corde. Elle tire jusqu'à l'user, jusqu'à la faire craquer pour pouvoir continuer à régner sans partage sur ce pays qu'elle sait ne plus gouverner, mais qu'elle possède – comme on est possédé par une illusion. Le voile pourtant est complètement rapiécé, plus personne ne croit réellement dans les mensonges qui sont présentés. Ce mystère n'est compréhensible que si l'on veut bien entendre que la peur qui se niche derrière le pantin est bien pire que le pantin lui-même et que l'on préfère encore voir s'agiter de vieux spectres que de voir se dresser les monstres engendrés par des décennies de prédation, d'incurie, de détresse sociale.

Seuls quelques inconscients, trop jeunes peut-être pour savoir, ou trop désespérés pour avoir peur des ombres, cherchent à dissiper, à briser l'illusion, et crient «Ça suffit». Ils semblent bien seuls, et dans cette solitude, ce qui doit les effrayer le plus, c'est de voir comme le monde semble abusé. Les visiteurs officiels se multiplient, parlent aux fantômes, et s'en retournent, sans avoir l'air de voir qu'ils n'apparaissent que dans une mascarade sinistre, infiniment triste, celle de la duperie d'un peuple.

(1) Portraits troncés des soldats américains imprimés sur du carton pour qu'ils puissent être posés quelque part dans la maison.

Leyla Dakhlí est historienne, chargée de recherches à l'Institut de recherches et d'études sur le monde arabe et musulman (CNRS, Aix-en-Provence).

Cette chronique est assurée en alternance par Cyril Lemieux, Frédéric Ait-Touati, Eric Fassin et Leyla Dakhlí.

Le «commun» est fait de divisions inévitables, qui loin de seulement le contredire, peuvent le renforcer.

plus fondamentales, le mariage, la famille, la vie et la mort aussi, en tant qu'elles unissent et parfois séparent (la mort le fait toujours) les êtres humains. C'est ici bien sûr que ces demandes de commun et donc aussi d'égalité, publique et politique, s'opposent. Au risque parfois de se contredire. De retomber dans une opposition ou un conflit entre des communautés qui ont chacune (c'est même ce qui les définit) leur conception distincte des enjeux fondamentaux de la vie et de la mort, ainsi que des relations entre les hommes. Nous n'entrerons pas ici dans ce qui rend la coexistence politique de ces communautés possible ou impossible dans l'espace public, les limites de la discussion qui fonde cet espace et qui suppose l'écoute des autres, tant qu'ils sont eux-mêmes dans cette position. John Rawls a défini ce pluralisme des doctrines raisonnables. Éthique publique et démocratique. Risques aujourd'hui sur elle. Alors même que certains thèmes communs semblent faire ou refaire enfin le lien. N'est-ce pas sur le *care* et le soin que Fabienne Brugère, qui en est l'une des

LE DR UD C

Sommaire
Culture Pages 40-43
Guide Pages 44-47
Ecrans-Médias Pages 48-52



BOURRE-PAF
«TOP CHEF», UNE SAISON
VISUELLEMENT PAS
BELLE, GUSTATIVEMENT
PAS BONNE

p. 50



Miossec à domicile

p. 40

INAUGURATION
GRAND WEEK-END D'OUVERTURE
AU CARREAU DU TEMPLE

p. 47

NOS CHOIX
POUR VOTRE
WEEK-END
CULTUREL

LIVRES, CD, THÉÂTRE,
EXPOS, DANSE, JEUX...

Miossec à bon port

CHANSON Le Breton enfin apaisé célèbre vingt ans de scène. Après Brest, il va présenter à Paris et à Bourges son onzième album, «Ici-bas, ici même». Rencontre.

Par **PHILIPPE BROCHEN**
Envoyé spécial à Brest Photo **FRED KIHN**

Au bout du monde, la semaine passée, toutes les vedettes ne croisaient pas dans la rade ni n'étaient amarrées au port qu'il connaît si bien. Du 9 au 12 avril, Christophe Miossec, une des deux célébrités musicales du cru, avec Yann Tiersen, dévoilait en avant-première à Brest les onze morceaux d'*Ici-bas, ici même*, neuvième album depuis ses débuts en 1994. Un événement local, comme le signalait avec enthousiasme le *Télégramme*, la gazette finistérienne : «C'est, toutes proportions gardées, l'événement du printemps et, pourquoi pas, de l'année. Demain, Mio' ou Mioss' pour tous les Zefs [Brestoïis, en v.o. ndlr], va jouer à domicile pour quatre matches. Une fête, un festival, un triomphe à venir pour le gosse de la rive droite.»

Il y a vingt printemps, le dépucelage live de l'enfant du Ponant, qui défendait à domicile son séminal *Boire*, s'était déroulé au Vauban, mythique cabaret-hôtel de la cité maritime, en première partie de The Divine Comedy. «Lors de ce premier concert, je n'avais pas d'idée en tête, c'était juste un truc de fou furieux, rappelle Christophe Miossec. A l'époque, l'idée de fouter les concerts en l'air allait de soi. La musique est tellement chiantie sur scène que j'ai toujours préféré un gros bordel qu'un truc tiède.» Il plonge dans ses souvenirs : «Qu'est-ce qu'on s'est marrés ce soir-là... et les années qui ont suivi!»

VELOUTÉE. Cette fois, quatre soirs durant, pour la présentation d'*Ici-bas, ici même*, le chanteur a fait le choix de se produire en face, dans un lieu nettement moins roots. Soit la grande salle du majestueux Quartz, première scène nationale en terme de fréquentation, devant un parterre qu'on devinait par avance déjà conquis par les nouvelles compositions du régional de l'épate. De fait, standing ovations en veux-tu-en voilà. A l'excitation de découvrir in vivo les morceaux inédits s'est très vite mêlé, parmi les quelque 5 000 visiteurs (au total), le plaisir manifeste de constater le virage musical et vocal opéré par Christophe Miossec. «Je commence à me voir en chanteur. Bien chanter est même devenu essentiel pour moi, reconnaît-il. A mes débuts, ça me paraissait n'importe quoi. J'improvisais, je changeais les paroles...» On se souvient ainsi l'avoir entendu entonner «Regarde un peu ta frange / c'est magnifique non, tous ces coiffeurs» pour vanner son régisseur au lieu de «Regarde un peu la France / c'est magnifique non, toute cette torpeur». Epoque révolue.



Christophe Miossec, 49 ans, jeudi à Paris. La semaine dernière, il démarrait sa tournée au Quartz de Brest, sa ville d'origine.

Au revoir l'électricité rugueuse des précédents *Finistériens* (2009) et *Chansons ordinaires* (2011). Bonjour la soie acoustique d'un artiste qui s'autorise pour la première fois à signer un album de chanson française versée dans la délicatesse. Exit le Miossec hâbleur-railleur. Place à l'homme au naturel timide – la tonalité quasi murmurée de sa voix en interview en est l'illustration – aux textes sereins et aérés, qui a comme remis sa logorrhée parfois bancal en même temps qu'il se mettait au sec (il a arrêté de boire depuis quatre ans, sur injonction médicale). «C'est vrai, j'essaie moins de me planquer, concède-t-il. C'est plus simple. L'alcool n'est pas un ennemi pour tout le monde, mais il l'est devenu pour moi et je ne le savais pas. C'est comme le mal de mer.» Après les maux, priorité absolue aux mots. «Je voulais leur faire une place particulière. J'écoute beaucoup de jazz, et les voix y sont vraiment au premier plan. J'ai donc voulu comprendre comment cette musique est enregistrée. C'est pourquoi le son est une composante essentielle de mon album.»

Pour ce projet mûri de longue date – «Je ne voulais pas me rater pour ce vingtième anniversaire» – l'auteur-compositeur-interprète s'est entouré du délicat Albin de la Simone. Qui n'est sans doute pas innocent dans la tonalité d'ensemble veloutée d'Ici-bas, ici même. «Je désirais composer à partir d'une base contrebasse-marimba-piano, précise l'homme désormais chapeauté. Et aussi ne pas avoir peur de faire de la chanson française, un vieux truc que j'ai toujours craint.» En explication du franchissement de

«Je commence à me voir en chanteur. Bien chanter est même devenu essentiel pour moi.»

Christophe Miossec

ce gué, Christophe Miossec dit, minimaliste : «Il fallait s'y coller un jour, oser faire des chansons tout bêtement, laisser le rock de côté.» Aussi, laisser s'exprimer l'expérience : «J'ai accumulé beaucoup d'erreurs sur bien des disques. Je voulais qu'il en aient servi à quelque chose. Cet album est le fruit de ces réflexions, de ces fausses routes.»

CABOSSÉE. Dans nombre des onze titres d'Ici-bas, ici même, les textes sont plongés dans l'encre existentialiste (*On vient à peine de commencer*; Répondez par oui ou par non; Des Touristes), qui évoquent le souvenir et même le trépas (*Nos morts*). Une thématique d'écriture inédite chez le Brestois. Comme une forme de rédemption après les excès passés. «Oh non ! corrige-t-il. Même si, pour être intéressante, une vie de chanteur doit être cabossée. Il faut bien endosser la fonction. Reste que ces vingt ans, d'un point de vue strictement personnel, sont inespérés. Même si je déteste regarder derrière. L'idée du bon vieux temps, je m'en méfie. Il ne sert à rien de réchauffer les choses.» Des morceaux laissent pourtant en creux poindre la nostalgie (*le Plaisir, les poissons*), voire les regrets (*Ce qui nous atteint*; Bête comme j'étais avant). Il dit : «Je n'aurai pas le temps de faire tous les disques que j'aimerais. Ça part dans tous les sens, il y a plein de musiciens avec lesquels j'adorerais jouer.»

La tournée débutée à Brest, Miossec l'a nommée «Vingt ans dans la carrière». Sans doute autant une référence à ses origines ouvrières, qu'à la manière laborieuse dont il considère son activité. Il ne dément pas : «Je creuse. J'essaie de trouver quelque chose. On est nombreux dans ce pays à essayer de trouver LA bonne chanson, avec les bons accords et les bonnes paroles. Pourtant, ce n'était vraiment pas le but quand j'ai commencé.»

MIOSSEC

CD: *ICI-BAS, ICI MÊME* (Pias, Le label). En concert mardi 22 avril à la Cigale et mercredi 23 au Printemps de Bourges (18).

THÉÂTRE A Paris, Arnaud Meunier met en scène sans pathos le combat de la journaliste russe assassinée en 2006, que joue Anne Alvaro.

Politkovskaïa, «Femme non rééducable» et plume martyre

FEMME NON RÉÉDUCABLE

de **STEFANO MASSINI**

ms Arnaud Meunier. Théâtre de l'Atelier, 1, place Charles-Dullin, 75018. 19 h. Jusqu'au 28 mai. Rens. : 01 46 06 49 24 ou www.theatre-atelier.com

Entrant en collision avec les spasmes géopolitiques du moment, *Femme non rééducable*, actuellement à l'affiche du Théâtre de l'Atelier à Paris, s'en vient rappeler à point nommé que les turpitudes de la Russie de Vladimir Poutine ne datent pas d'hier. Plutôt qu'une «pièce», au sens générique du terme, c'est ici l'appellation de «*mémorandum théâtral*» qui est formulée. Un choix qui n'apparaît pas tant comme une coquetterie sémantique que comme la définition adéquate d'un projet destiné à honorer le souvenir d'une femme ayant juste eu le courage de vouloir rendre inaliénable la liberté d'expression dans un pays qui bafoue quotidiennement la notion de démocratie.

Intégrité. «*Les ennemis de l'Etat se divisent en deux catégories : ceux que l'on peut ramener à la raison et les incorrigibles*», est-il énoncé en préambule. Ces mots apparaissent en 2005 dans une circulaire rédigée par Vladislav Sourkov, ex-éminence grise de Poutine. Or, ce bréviaire de l'autocratie vise au premier chef Anna Politkovskaïa, journaliste russe qui, à partir de 1999, a la mauvaise idée de vouloir juste exercer son boulot, en toute intégrité, et neutralité, possible : «*Je ne fais que raconter et quand je vois que les impôts servent à financer la violence et la torture, je me dois de l'écrire.*»

Une démarche qui, comme on le sait, lui vaudra les pires soucis. Les forces russes la détient et la malmènent plusieurs jours durant en février 2001 en Tchétchénie. En 2004, elle subit une tentative d'empoisonnement, alors qu'elle se rend en avion pour négocier avec les preneurs d'otages de l'école de Beslan... Jusqu'au 7 octobre 2006, jour de l'anniversaire de Poutine, où elle est assassinée dans la cage d'escalier de son immeuble, en rentrant de faire ses courses.



Anne Alvaro sur la scène de l'Atelier. PHOTO J.-LOUIS FERNANDEZ

Consigné en 2007 par l'Italien Stefano Massini (et adapté à l'écran deux ans plus tard), ce parcours édifiant existe donc également au théâtre, désormais, dans une mise en scène à l'élégance dépouillée que signe Arnaud Meunier. Les deux hommes ont déjà fait équipe

pour *Chapitres de la chute*, qui a remporté un succès mérité au Théâtre du Rond-Point voici quelques mois. Autant ce dernier spectacle, thriller financier traité sur le mode de la saga, prenait le temps (près de quatre heures) de survoler plusieurs décennies d'histoire, autant *Femme non*

rééducable se rapproche plutôt d'une course contre la montre (une heure vingt). **Déterminée.** Les deux, cependant, partagent cette volonté quasi pédagogique de clarté qui se traduit dans un montage cut, et l'exposé des faits dénué de toute dimension romanesque, comme de pathos («*premier problème : se laver... deuxième problème : il n'y a rien à manger...*»). Une approche frontale que contrebalance un subtil accompagnement musical de Régis Huby, souvent tapi dans la pénombre. Sans surprise, Anne Alvaro campe une Anna Politkovskaïa digne et déterminée, tandis que Régis Royer, qui endosse tous les personnages masculins (le soldat, l'officier, le fils...) joue mieux que les faire-valoir.

GILLES RENAULT





Venise, hallu et halo

ARTS La Fondation Pinault aligne dans son Palazzo Grassi installations, vidéos, photos et peintures ultracontemporaines sur le thème de la lumière.

Par **ÉRIC LORET**
Envoyé spécial à Venise

O ooh, c'est beau. Ça ressemble à des nuages, dit untel. Au paradis, dit un autre. Au tunnel lumineux juste après la mort, disent ceux qui ont forcé sur le spritz. C'est dans le hall d'entrée du Palazzo Grassi, fondation François-Pinault, une installation de Doug

Wheeler qui ressemble à un James Turrell, sauf qu'on peut rentrer dedans. C'est bleu.

On met des chaussons pour ne pas saloper le sol, on avance, à un point on ne voit plus rien, on croit qu'on va tomber. Et puis non. Tout au bout, on distingue son ombre sur la paroi incurvée. Ce n'est plus l'infini, on est presque rassuré. Après, il faut revenir à la nage, un peu sonné. L'ouverture de «l'Illusion

des lumières» est donc en rapport direct avec le titre de l'exposition. Comme un peu plus loin les œuvres de Dan Flavin ou de Julio Le Parc, qui semblent rescapées du raz-de-marée optique ayant englouti Paris ces deux dernières années, entre «Néons» à la Maison rouge et «Dynamo» au Grand Palais. Il y a vingt artistes présentés, un par salle, à l'aise. En flânant, on a l'impression de relire tous les articles qu'on a écrits l'an passé. Par exemple, dans l'édition numérique de cet article, vous pourrez cliquer sur les pages consacrées à Philippe Parreno, Eija-Liisa Ahtila, Julio Le Parc, Danh Vo et Doug Wheeler. D'autres ne sont pas des inconnus : Marcel Broodthaers (*le Salon noir*, 1966), Gilbert and George (*Dead Boards n°11*, 1976), General Idea (*White Aids*, 1993) ou Bertrand Lavier (*Ifafa III*, 2003).

GÉLATINEUX. On ne sait pas toujours le rapport qu'il y a avec la lumière (sinon que pour voir une

œuvre, il en faut). A un moment, un visiteur parle peut-être de vie et de mort. De frontière. Ça doit être ça. Du coup, on pourrait mettre là-dedans la superbe vidéo de David Claerbout, récemment montrée chez Yvon Lambert, *Oil Workers (from the Shell Company of Nigeria) Returning Home from Work, Caught in Torrential Rain* (2013). C'est un groupe d'hommes immobiles, comme figés dans un temps gélatinieux. La caméra (est-ce pris depuis une voiture ?) opère un travelling ultralenti de vingt-trois minutes le long de ce petit groupe qui ne bouge jamais, tandis que l'eau s'agite doucement à leurs pieds. Technologie 3D, est-il indiqué. Ou alors visite aux enfers, plongée avec les damnés sous une pluie éternelle, photographiés au bord du Phlégéon.

REMAKES. Également entre la vie et la mort, les images de la bombe atomique en essai à Bikini, collectées et montées par Bruce Conner (1933-2008) dans *Crossroads* (1976). Et les tableaux de Troy Brauntuch, au crayon blanc avec pigments noirs, qui ressemblent à des photos dont le développement aurait été arrêté. Les images sont sombres, les figures fantomatiques. Sur l'une des trois exposées, en s'approchant, on finit par distinguer un *Criminal* (2013) derrière des barreaux de prison. Plus loin, une petite salle met face à face deux remakes de Frank Stella, l'un par Sturtevant, renversé par rapport à l'original, l'autre par Bertrand Lavier, qui a substitué des néons aux bandes de peinture. Une façon, si l'on suit notre métaphore de la vie et de la mort, d'interroger le mythe romantique de l'œuvre d'art comme être vivant, une révision des origines et de l'originalité. Tout au bout du parcours, à la fin d'un couloir, il y a la découverte de l'exposition, la petite dernière, née en 1981, Claire Tabouret. Sa toile de grand format, *les Veilleurs*, réalisée pour l'expo, pète à la gueule du regardeur. Il s'agit d'un groupe d'enfants qui semblent irradier, dixit la plaquette, une «*lumière verte, sinistre [...] qui envahit l'espace du tableau en fixant le temps en un instant inquiétant*». Pas faux, on dirait surtout des portraits de disparus, venus depuis une autre rive assister à notre mort avant de disparaître à leur tour – un peu comme dans

Des visiteurs de «D-N SF 12 PG VI», installation de Doug Wheeler.
PHOTO GIUSEPPE CACACE, AFP

Au bout du parcours, il y a la découverte, la petite dernière, née en 1981, Claire Tabouret. Sa toile de grand format, réalisée pour l'expo, pète à la gueule.

cette scène du *Roma* de Fellini, où des archéologues mettent au jour des fresques qui s'effacent sous l'effet de l'air extérieur. C'était donc ça, le sens du titre «*l'illusion des lumières*» : on n'avait pas vu qu'on était dans l'obscurité. ◆

L'ILLUSION DES LUMIÈRES

Palazzo Grassi, Campo San Samuele, Venise. Jusqu'au 31 décembre.
Rens. : www.palazzograssi.it

AA Bronson est le seul survivant du trio canadien, dont «*White Aids*» est exposé à Venise. Retour sur l'art et le chamanisme.

«General Idea se mourait»



«*White Aids*», de General Idea. «*L'impact politique de l'œuvre est peut-être perdu dans cet environnement*», regrette AA Bronson.
PHOTO ANDREA ROSSETTI.
COURTESY GALERIE ESTHER SCHIPPER.
BERLIN PINAULT COLLECTION

A «*l'illusion des lumières*», on voit trois toiles de General Idea intitulées *White Aids* (1993). Blanches, ou presque. De très près, selon l'angle, on distingue sur chacune les quatre lettres du mots «*aids*». AA Bronson, seul survivant du trio canadien, était là pour l'inauguration de l'exposition, avec une belle barbe blanche et un compagnon à la barbe plus longue et plus blanche encore. Si la lumière est un truc de vie, de mort et de passage, alors AA Bronson, témoin de la disparition de ses compagnons, morts du sida en 1994, est un sujet d'interview rêvé.

A vos yeux, comment la série des *White Aids* s'insère-t-elle dans l'exposition du Palazzo Grassi ?

C'est ce que je me demandais en la visitant, hier après-midi. D'un côté, c'est parfait, parce que c'est sur une sorte de manque, de perte, sur l'invisible, le fait qu'on puisse à peine distinguer le lettrage blanc sur blanc, cela fait écho à la pièce aveuglante de Doug Wheeler qui ouvre l'expo. Il y a un rapport visuel. Mais, d'un autre côté, l'impact politique de l'œuvre est peut-être perdu dans cet environnement, même si elle est superbement installée et mise en lumière. Ceci dit, c'est peut-être aussi dû au contexte général actuel. Je sais que ce n'était pas leur intention, de diminuer la charge politique... C'est sans doute inévitable.

Si on suppose que l'exposition questionne la mort, plutôt que la lumière dans son utilisation formelle, ça marche mieux...

Oui, c'est une œuvre dont le formalisme n'est qu'apparent, comme un déguisement. Les *White Aids* font partie de nos toutes dernières peintures. Nous savions que Felix [Partz] allait mourir. La plupart ont été faites avant que Jorge [Zontal] et lui ne soient diagnostiqués, mais celles-ci furent exécutées après. Et plus ils étaient mala-

des, plus notre collaboration devenait, disons, spirituelle. On a conçu de plus en plus de pièces qui se référaient aux maîtres du XX^e siècle – Mondrian, Duchamp, etc. Donc il y a une spiritualité évidente ici, même si nous ne nous le sommes jamais dit. Ils étaient en train de mourir, de s'effacer, comme les lettres du logo.

INTERVIEW Il y a trois tableaux parce que vous étiez trois ?

Oui. Les lettres sont trois combinaisons de rouge, vert et bleu, extrêmement pâles. Moi, j'étais séronégatif et je ne mourais pas, mais General Idea était en train de mourir.

Vous suivez les œuvres de General Idea partout dans le monde, vous vous occupez de nombreux projets, sur le livre d'art à New York en particulier. Vous reste-t-il du temps pour votre œuvre personnelle ?

J'ai passé l'année dernière à Berlin, en résidence d'artiste. Ça m'a éloigné de New York et c'était une bonne chose, parce que même si les foires du livre d'art de New York et de Los Angeles me passionnent, j'avais l'impression d'être devenu «*monsieur livres d'art*». Je voulais passer plus de temps à travailler pour moi. Alors, le mois dernier, on a vendu notre appartement new-yorkais et tout expédié à Berlin, où l'on vit maintenant : on est ainsi passés de 75 à 250 m².

Continuez-vous à vous occuper de votre Ecole pour jeunes chamans ?

En fait, elle voyage avec moi. C'est plutôt une petite résidence d'artistes. Là, il y a un festival *queer* à Glasgow, par exemple, qui veut que j'emmène pendant trois semaines mon école. Ou à Melbourne, mais c'est un peu loin. L'idée est celle des écoles libres des années 60, dans lesquelles j'étais très investi à l'époque [il est né en 1946, ndr]. Je rassemblerai un groupe d'artistes, les gens candidateront et nous déciderons ensemble ce qu'on fera. Par exemple, à la première édition de l'école, l'un

d'eux a imprimé un journal quotidien des activités. Un autre voulait faire une tente où on fumerait tous des joints. C'est donc vague... Mais l'Ecole des jeunes chamans peut aussi être une œuvre ou une exposition. L'année dernière je l'ai présentée à Amsterdam, sous le titre *la Tentation d'AA Bronson*. Vingt-cinq artistes y faisaient des choses plutôt atmosphériques, assez différentes des accrochages façon *white cube*. En Corée pour l'an prochain, on m'a confié une pagode en béton immense, une sorte de centre commercial. On m'a présenté des femmes de 60 ans, parce que ce sont elles les chamans, là-bas, mais je crois que ça ne va pas aller, ça me fait un peu peur.

Vous êtes guérisseur, masseur : vous aimez prendre soin des gens, de l'art...

A Berlin, je m'installais au café Süd-block et j'écoulais les gens parler, beaucoup de jeunes artistes voulaient me rencontrer. On dirait que mes guérisons s'opèrent surtout en prenant le thé et en écoutant, en ce moment.

Votre dernière œuvre ?

Une performance en décembre, au Stedelijk Museum d'Amsterdam, pendant six jours. L'artiste Travis Meinhold m'avait construit une tente de guérisseur, un peu comme celle des nomades du désert, et je recevais là, avec du thé et mon jeu de tarot. Les gens pouvaient venir me parler. J'avais un assistant, un jeune homme nu. L'idée de ce garçon m'est venue en pensant aux illusionnistes des années 60 qui avaient toujours une jeune fille un peu dévêtue dans leurs numéros, mais qui ne servait en fait à rien. Donc je voulais ma propre version, avec un garçon nu qui fait juste le thé...

C'est ironique alors ?

Un peu, oui, je n'ai pas pu résister. Mais, à Amsterdam, personne n'a eu l'air de trouver ça bizarre. Une fois, un visiteur est même entré et s'est mis à poil directement, c'était très drôle.

Recueilli par É. Lo.

INTÉRIEUR

«Transperceneige»,
the snow must
go on



SNOWPIERCER
de **BONG JOON-HO**
Wild Side Video,
Blu-ray et DVD,
23€.

BLU-RAY Dans une interview accordée à *Libération* (30 octobre 2013), Bong Joon-ho affirmait à propos de *Snowpiercer*: «Le film est 100% coréen et tous mes prochains projets sont coréens.» C'était, pour le cinéaste, une manière de signifier à ses producteurs (les Weinstein) qui voulaient amputer le film de vingt minutes que l'Amérique était loin de constituer sa (seule) terre promise. Par le fait, il est bien difficile de donner une nationalité à ce film, dystopie sombre et universelle d'un monde saisi par le gel et dont les derniers survivants sont confinés dans un train filant dans le désert glacé à perpétuité. Dans ce cauchemar par définition sans issue, les derniers humains reproduisent l'antagonisme électrique entre caste des riches et caste des pauvres, perpétuant ainsi jusqu'au dernier souffle de l'humanité, ses perversions les plus suicidaires. Même

si la presse en a abondamment parlé au moment de la sortie du film, l'un des suppléments de cette édition contient un long résumé de l'aventure du *Transperceneige*, bande dessinée inventée par le scénariste français Jacques Lob (à qui a succédé Benjamin Legrand, après sa mort) et Jean-Marc Rochette (dessin), dont Bong Joon-ho est tombé raide dingue en en découvrant une version pirate en Corée. Le documentaire de près d'une heure suit pas à pas Rochette et Legrand, l'un et l'autre stupéfaits de voir ainsi leur travail redécouvert, dans le cadre de leur participation au film. Enthousiastes, les deux hommes rencontrent le cinéaste qui leur confie que son *Snowpiercer* n'aura pas grand-chose à voir avec la BD, ce qui les gêne d'autant moins que le cinéaste les invite illico sur le tournage, leur faisant même le délicieux cadeau de leur donner un petit rôle dans le film. Par ailleurs, un autre supplément, hélas un peu court, donne la parole à Tilda Swinton, la comédienne la plus charismatique du monde. **B.I.**



Legolas. PHOTO DR

JEU VIDÉO La dernière production, plus proche du film de Peter Jackson que du livre de Tolkien, s'adresse surtout aux plus jeunes.

«Lego the Hobbit», de l'or en briques

Après avoir frôlé la catastrophe industrielle, la marque Lego fait l'objet d'un retour de flamme spectaculaire, qui s'illustre aussi bien dans la production, en forte croissance, des fameuses briquettes en plastique que dans celles de programmes construits autour de leur prestige universel : dessins animés, films et jeux vidéo (*lire Libération du 4 mars*).

Depuis 2001 et un *Lego Harry Potter* qui fit date, Lego consent à des interventions dans le monde virtuel en compagnie d'autres licences, qu'elle épouse dans un design fusionnel. *Lego Batman*, *Aventuriers de l'arche perdue*, *Star Wars*, *Marvel*, *Pirates des Caraïbes*... Toutes catégories confondues, entre les jeux spécifiquement Lego (*Lego Island*, *Lego Racer*...) et ceux développés conjointement avec d'autres licences, plus de cinquante jeux portant le logo Lego ont été commercialisés en quinze ans. Le rythme de ces productions, développées par des studios différents qui respectent tous une même chartre, s'est accéléré et la seule chose que l'on peut reprocher sérieusement au nouveau venu, *Lego*

The Hobbit, c'est d'être le quatrième titre de son espèce à sortir en un peu plus d'un an. Il vise donc deux sortes de cibles prioritaires : les maniaques de la licence Lego, qui voudront acquérir tous les titres de la collection, et les amateurs compulsifs d'heroic fantasy qui, après *Lego Seigneur des anneaux* en 2012, ne résisteront pas à cette adaptation du *Hobbit*.

La formule consistant à marier, avec un volontarisme inexpiable, deux licences a priori sans rapport, peut paraître absconce à qui n'en a jamais tâté. Mais il suffit d'empoigner la manette pour en mesurer la validité. Bâti sur le châssis classique du jeu d'aventure – action matinée de RPG avec quêtes, énigmes, personnages à débloquer et progressions récompensant l'effort, ce *Hobbit* porte les marques du soin et de la finition qui font la valeur des meilleurs épisodes de la série. On ressent souvent une forme de surprise enchantée lorsque



LEGO THE HOBBIT TT Games pour Warner Interactive. Sur 3DS, Mac, PC, PS3, PS4, PSVita, Xbox 360, Xbox One et Wii U. À partir de 39€.

s'ouvre un nouveau niveau : la musique épique, les trouvailles décalées du style miniaturiste ou l'humour des dialogues et cinématiques.

Est-il utile de le préciser : la référence majeure sous laquelle est placé ce *Hobbit* n'est pas le livre de J.R.R. Tolkien, mais le film de Peter Jackson. Peut-être est-ce aussi cela qui permet au jeu d'exprimer son ironie, son second degré vis-à-vis de son modèle, comme il est d'usage dans toute la série des

Lego games. Un peu sommaires, les mécaniques du gameplay restent efficaces. Elles cherchent surtout à maintenir l'équilibre délicat qui rend le jeu accessible aux plus jeunes (à partir de 7 ans) sans ennuyer les mieux aguerris. Il suffit de lire, dans la fiche technique ci-contre, la liste des versions du *Hobbit* disponibles selon les supports pour comprendre l'amplitude et l'impact démographique du phénomène Lego.

OLIVIER SÉGURET

ALBUMS DE FAMILLE

**Finesse**

L'américain Chad Hoopes est déjà, à 19 ans, le meilleur violoniste de sa génération – avec Benjamin Beilman. Après ses débuts parisiens au Louvre en novembre, il publie un premier CD offrant le rare Concerto N°2 de Mendelssohn couplé au Concerto de John Adams. Plus que sa technique superlative et sa sonorité raffinée à la Perlman, c'est sa maturité qui confond. Le jury du concours Menuhin, qui l'a sacré à l'âge de 13 ans (!), ne s'était pas trompé. **E.D.**
Chad Hoopes avec le MDR Leipzig Radio Symphony Orchestra et Krystian Zmijewski
Mendelssohn, Adams: Violin Concertos (Naïve)

**Gouaille**

Les Ogres ont 20 ans. Ce huitième album studio et sa mégatournée sont l'occasion de fêter leur histoire singulière. Les Ogres ont mûri, bien sûr, et leur gouaille dit maintenant la nostalgie «des nuits à refaire le monde», la menace du temps qui passe. L'ennemi, lui, est toujours montré du doigt, «riches qui veulent toujours plus d'argent», ou encore «croix», «foulards», «vierge Marie». En lien, la bonne humeur contagieuse d'Alice, Mathilde Sam et Fred, et la douceur dansante de leur violon, violoncelle, piano, trombone. **S.E.S.**
Les Ogres de Barback
Vous m'emmerdez! (Irfan, le label)

**Latino**

A 28 ans, Alfredo Rodriguez s'impose au premier plan de la jeune génération des pianistes latin jazz avec son second album, *The Invasion Parade*. Ce protégé de Quincy Jones – qui le découvrit au Montreux Jazz Festival en 2006 – respire la musique de Cuba, où il a grandi, en mêlant les effluves de notes bleues du voisin américain où il a mis le cap en 2009. Entre classiques revus – magistrale et dissonante *Guantanamera* façon Stravinsky –, et compos persos, s'invitent le scat d'Esperanza Spalding et les frappes de Pedrito Martinez. **D.Q.**
Alfredo Rodriguez
The Invasion Parade (Mack Avenue Rec.)

**Orienté**

Volutes traditionnelles d'Orient, variations libertaires et électriques, les cinq musiciens de L'Hijaz'Car conversent dans un imaginaire ouvert entre deux rives. Formé en 2000, ce quintet strasbourgeois, qui s'est illustré auprès de la chanteuse algérienne Houria Aïchi, livre son premier album après des années de pérégrination autour de la Méditerranée. Gregory Dargent au oud, tient la barre, Jean-Louis Marchand, la clarinette basse, Vincent Posty du groupe klezmer jazzcore Zacharya, la basse. **D.Q.**
L'Hijaz'Car
Borders Behind (Buda Musique) Le 22 avril au Studio de l'Ermitage (75020)

**Gitan**

Des trois frères Joubbran de Nazareth, Adnan est le plus attiré par les sonorités du flamenco. Une passion à laquelle son oud donne libre cours dans ce premier disque sous son nom. La rythmique est une subtile combinaison de tablas, de cajón et de palmes (battements de mains); une façon de réunir l'origine et la fin du voyage des gitans, du Rajasthan à l'Andalousie. La présence de Jorge Pardo (saxo et flûtes) accentue la parenté avec Paco de Lucía, dont l'ombre plane sur ce disque magique. **F.-X.G.**
Adnan Joubbran
Borders Behind (Harmonia Mundi). Le 24 avril au Café de la Danse (75011)

**Folk**

Sixième opus en sept ans du Brooklynien de Yolo (Sacramento) Will Stratton, éternel retour du «poète prends ton luth» dont Donovan dépose l'idéal «constellé». La distinction de l'exquis Stratton (comme *douleur exquise*: à 25 ans le trouvère est vétéran du cancer d'Armstrong), aligné Nick Drake ou Piers Faccini, est qu'il vient de la philo. L'intimisme guitare-voix enrichi maison plane loin de la raison pure, voix et cordes lissées en détaché touchant, «imprégné du sentiment d'être un miraculé». A fleur de vie revue, *Wild Rose*, *Fate Song*. **B.**
Will Stratton
Gray Lodge Wisdom (Talites-Differ-Ant/Believe)

DANS LA POCHE

«Mis à part les rares moments de découragement où on le donnerait au premier venu, le vélo nous engage à en dire du bien.»

Bernard Chambaz *Petite Philosophie du vélo* (Flammarion)



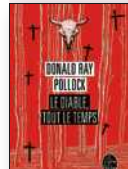
«Les débris de ta vie s'étalent sur la table: / Un paquet de mouchoirs à demi entamé, / Un peu de désespoir et le double des clés; / Je me souviens que tu étais très désirable.»

Michel Houellebecq
«Différenciation rue d'Avron», dans *Non réconcilié. Anthologie personnelle 1991-2013* (Gallimard)



«Roy eut l'idée de manger des insectes pendant son sermon, une légère variante de son vieux numéro avec les araignées. Toutes les deux minutes, il interrompait son prêche et sortait d'un vieux seau à appâts un ver en train de se tortiller, ou un cafard croustillant, ou une limace gluante, et les mâchait comme un bonbon. Après ça, les affaires reprurent.»

Donald Ray Pollock *Le Diable, tout le temps* (le Livre de Poche)



«Il voulait toujours courir en tête, et ça n'a pas manqué. Jack L. Warner a connu le triste honneur d'inaugurer les dénonciations.»

Xavier Mauméjean
American Gothic (10/18)



PHOTO Le magazine «Foam» fête l'artiste pour ses 86 ans

L'œil immortel de William Klein

Le magazine *Foam*, enraciné à Amsterdam (Pays-Bas), consacre son trente-huitième numéro à William Klein, qui fête ce samedi ses 86 ans. Comme d'habitude avec l'artiste américain, ça déménage dès la couverture, ornée d'une typographie rouge grenadine, l'une des couleurs dada du maître des mouvements du monde. En quatre portfolios, Marloes Krijnen, rédactrice en chef de *Foam*, montre la diversité et le pouvoir hypnotique de



«Smoke Veil», Paris, 1958.

cette œuvre sans équivalent dans l'histoire du regard contemporain, qui paraît ne trouver aucune conclusion tant elle continue à influencer le XXI^e siècle. Des shoots de mode pour *Vogue* à ses films décapants, des batailles de rue aux boxeurs au bout du rouleau, William Klein – qui voulait être peintre – n'a cessé de pousser la photo à bout, comme pour la faire sortir de ses gonds.

Sont ainsi révélées, dans ce numéro, un ensemble d'abstractions réalisées de 1952

à 1954, ainsi que *Broadway by Light* (1958), consacré à la gymnastique des néons alentour Times Square, à Manhattan.

Toujours mordant mais pas blasé, William Klein a également déchiré le voile de bienséance de lecture des images avec la série *Contacts* qui, s'avançant dans les coulisses, s'approchait d'une certaine vérité.

BRIGITTE OLLIER

«Foam» n° 38, en vente le 24 avril, 22,50 €. Rens.: www.foam.org/magazine

EXTÉRIEUR

«Wood0213»,
de Djamel
Tatah, bois
gravé, 2013.
PHOTO MICHAEL
WOOLWORTH



SILHOUETTES Huit années de dessins et gravures du peintre bourguignon sont présentées à Paris.

Djamel Tatah, la main au papier

À près les grandes cimaises du musée d'Art moderne d'Alger et celles de la fondation Marguerite et Aimé Maeght à Saint-Paul-de-Vence (Alpes-Maritimes), Djamel Tatah, né en 1959, vient en toute intimité accrocher ses œuvres sur papier dans l'atelier de Michael Woolworth, à Paris, dans le XI^e arrondissement. Un travail initié depuis huit ans et que l'on (re)découvre sous la verrière de cet ancien entrepôt du faubourg Saint-Antoine. L'artiste français installé en Bourgogne le fréquente depuis 2006, date à laquelle l'imprimeur, «curieux» de ce peintre qui ne dessine jamais, lui a proposé de «poser un crayon sur une feuille blanche», raconte Michael Woolworth.

Cette année-là, Djamel Tatah commence donc sa première série, imprimée en lithographie («Litho0107», 2007). Elle donne à voir des visages endormis, paupières fermées, en situation de dérive, de chute, de solitude. La ligne du trait est

épurée et minimale, proche du fusain. Ces silhouettes blanches côtoient des travaux plus récents, conçus en associant la pierre et le bois gravé, et dont les teintes sont obtenues en appliquant plusieurs passages de couleur. On retrouve bien sûr dans ces compositions, pour certaines de très grands formats, tout l'univers des peintures de Djamel Tatah, toujours à échelle 1, sur fond monochrome. Des visages, des corps, debout, mains dans les poches ou ballants, derrière des barreaux, allongés ou comme en suspension dans l'air.

DOMINIQUE POIRET

TOUT SUR PAPIER

Atelier Michael Woolworth, 2, rue de la Roquette, cour Février (75011). Jusqu'au 3 mai, du lundi au vendredi, 9h 30-18h 30 et sur rendez-vous samedi et dimanche. Rens.: 01 40 21 03 41.

FANTÔMES Le plasticien américain expose clichés, tableaux, vidéos.

Matt Saunders, très portrait

Les tableaux de l'Américain Matt Saunders, exposés à la galerie Marian Goodman jusqu'au 10 mai, ont quelque chose d'intrigant tant ils bousculent notre rapport au temps. Ce qui décontenance dans ces œuvres qui entrecroisent peintures et photographies, c'est qu'il est difficile de les dater, d'y trouver un quelconque référent du passé. Est-ce une photographie floutée, prise sur le vif ? Ou bien s'agit-il d'une peinture du mouvement de la Scène américaine (dont Hopper fut un héros) qui s'animerait, prendrait vie par la grâce d'une caméra ? Un peu des deux. Car, dans ces tirages, le plasticien s'amuse à inverser notre rapport à l'image, à faire paraître photographie pour peinture. Ou l'inverse, on s'y perd.

Dans cette série de portraits aux couleurs fanées apparaissent des fantômes, dont celui de Rose Hobart. Star de l'Age d'or hollywoodien, actrice du cinéma muet, l'Américaine était apparue en 1930 dans un film mineur, *East of Borneo*, dont, six ans plus tard, le plasticien surréaliste Joseph Cornell avait réalisé son propre montage, sobrement titré *Rose Hobart*. Matt Saunders rend un hommage, en recolorisant et fai-



«Back» (Kitty Winn), 2014.

sant quitter l'écran à l'actrice pour l'inviter à rejoindre le cadre d'un tableau. Matt Saunders s'intéresse avant tout à l'aspect technique de chaque médium. C'est ce qui apparaît au sous-sol de la galerie, dans ce qui ressemble à une salle des machines. Il présente *Re-verdy / King Hu*, une installation où, sur plusieurs écrans, sont projetés des motifs scannés de peintures ou de dessins : couleurs d'aquarelles qui se mélangent, traces des poils d'un pinceau... Une poésie du pratique.

CLÉMENT GHYS

A STEP AWAY FROM THEM de MATT SAUNDERS

Jusqu'au 10 mai, à la galerie Marian Goodman (75003). Rens.: 01 48 04 70 52.

Visages. Picasso, Magritte, Warhol...

Centre de la Vieille Charité, 2 rue de la Charité, Marseille. Jusqu'au 22 juin.

Variations autour du thème du portrait, avec des déclinaisons venues de l'univers de la peinture, de la photographie (Valérie Belin) ou de l'art contemporain (Marc Desgrandchamps, Paul McCarthy ou Astrid Kruse Jensen).

Art robotique

Cité des sciences et de l'industrie, 30, avenue Corentin-Cariou, 75019. Jusqu'au 4 janvier.

Une vingtaine d'œuvres, qui évoluent entre les registres et les échelles, jettent un regard décalé, drôle ou angoissant, sur le futur automatisé, fictif ou possible. Entre propositions artistiques et scientifiques.

INAUGURATION Le week-end prochain, trois jours de fête pour la réouverture du Carreau du Temple, à Paris.

Le Carreau, un cœur qui jasse



L'orchestre national de jazz en résidence. PHOTO DENIS ROUVE

La halle historique parisienne du Carreau du Temple, mue en centre culturel et sportif, ouvre ses portes vendredi prochain pour un long week-end d'inauguration avec théâtre, danse, performances, concerts, arts du cirque, démos sportives et expos. L'occasion pour l'orchestre national de jazz (ONJ) de s'y associer et lancer sa Jazz Fabric, vouée au travail de création. Pour cette résidence permanente, cet ONJ nouvelle version conduit par le guitariste Olivier Benoit, pourra dé-

velopper ses projets ainsi que ceux des formations portées par ses musiciens, ou bien des créations inédites accompagnées par Olivier Benoit lui-même. La Jazz Fabric entend devenir un lieu privilégié d'échanges qui permettra d'élaborer des rencontres pluridisciplinaires entre résidents de l'ONJ et les artistes de passage au Carreau du Temple. Pour cette carte blanche (le samedi 26 avril), l'ONJ propose un parcours musical ponctué de sessions live inédites. Tout d'abord, proposée à deux reprises l'après-midi dans le studio de Flore, la pièce *48 notes*, une expérience sensorielle singulière à vivre dans l'obscurité avant le concert du soir, ponctué d'interventions de la compagnie Hendrick van der Zee, dont le spectacle dédié à la mémoire du lieu mêlera théâtre, danse et vidéo. Olivier Benoit et sa bande de fortes têtes, parmi lesquelles le bassiste Bruno Chevillon, la saxophoniste Alexandra Grimal, le tromboniste Fidel Fourneyron, le batteur Eric Echampard ou encore le violoniste Théo Ceccaldi tisseront, sous la forme d'un *work in progress* musical nomade, une série de portraits de ville, un programme nommé *Europa* dont la première étape discographique dédiée à la capitale, *Paris*, sera célébrée dans ces mêmes lieux (les 26 et 27 juin) avant de voyager via les festivals d'été (Jazz à Luz, Vague de Jazz, festival du Monastier). La Jazz Fabric accompagne Théo Ceccaldi hors les murs à l'Atelier du plateau (75 019) pour la création, *Petite Moutarde* (ce samedi).

DOMINIQUE QUEILLÉ

INAUGURATION du CARREAU DU TEMPLE
les 25, 26, 27 avril, 4 rue Eugène-Spüller, 75 003.

Vandekeybus, mot compte trouble

DANSE Le chorégraphe flamand Wim Vandekeybus nous a habitués à des univers sauvages où des créatures farouches se livrent à des danses physiques, presque dangereuses. Dans sa pièce de 2012, *Booty Looting* (*Piller le butin*), a lieu une joute énergétique entre les mots et les images, en direct avec six danseurs, un musicien et sa guitare électrique, ainsi qu'un photographe qui saisit l'instant. Les fantasmagories les plus débridées vont de pair avec les travestissements de la réalité, les déformations de la mémoire. Chaque personnage et ses double-fonds brouille les pistes, braconne le récit linéaire du temps, superpose les mensonges aux faits. A force de libérer des secrets, les individus se livrent dans ce qu'ils ont de plus trouble, de moins avouable. Un spectacle qui exige des interprètes une performance sur un plateau nu, occupé uniquement par les instruments du musicien et du photographe. **M.-C.V.**

BOOTY LOOTING de **WIM VANDEKEYBUS**
Théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, 75 004.
Jusqu'au 25 avril à 20h 30. Rens.: 01 42 74 22 77.

Beaucoup de bruit pour Shakespeare

ANNIVERSAIRE Le Théâtre du Soleil fêtera en mai ses 50 ans. Pour l'occasion, Ariane Mnouchkine, sa fondatrice et animatrice de la troupe, retrouve William Shakespeare et propose, à partir du 23 avril, une mise en scène de *Macbeth*. Ce même jour sera aussi celui du 450^e anniversaire de la naissance du poète anglais (le 23 avril 1564 à Stratford-upon-Avon, la date n'est pas certaine). Un événement célébré à Paris par l'Odéon-Théâtre de l'Europe, qui accueille ce lundi le colloque «Shakespeare 450», coordonné par Dominique Goy-Blanquet, et préludera à une semaine d'événements (mises en scène, expositions, lectures, film-concert).

MACBETH de **SHAKESPEARE**
m.s. d'Ariane Mnouchkine. Théâtre du Soleil,
Cartoucherie du Bois de Vincennes, 75012.
A partir du 23 avril. Rens.: 01 43 74 24 08.

SHAKESPEARE 450
Odéon-Théâtre de l'Europe, 75006.
Du 21 au 27 avril. Rens.: 01 44 85 40 40.

LE FILM DU DIMANCHE

«NEED FOR SPEED» AU GARAGE

Par **BAYON**



Les cendres du «*Fast and Furious*» star Paul Walker n'ont pas fini de refroidir, ni la série parachevée son *snuff* final attendu, que la concurrence se chamaille la relève. Le challenge part sur les chapeaux de roues avec une publicité mensongère : «*N°1 au box-office mondial*». A Loctudy ? La démarque a fort à faire pour se porter à la hauteur du team «*F&F*» (sept épisodes fumants, entre 2001 et le crash du rôle-titre fin novembre). Mêmes aéro-titres penchés, châssis de caisses ou nanas, chevalerie mectonne 900 cv, courses en claudé pompées de la *Fureur de vivre* via *The Fast and the Furious*, chants de cylindres en ligne et claquements de boîtes, sombres héros aux nerfs d'acier. L'intrigue après cela vire au *Twilight*, conte de fées avec prince occis par félonie et jugement de dieu asphalté en ultime défi entre le Lancelot du pneu et le félon. C'est là que ça mouline. Le pote noir volant est drôlet, Michael Keaton gaze en cyber-monsieur Loyal, mais pas de Vin Diesel en vue. Le salaud est falot, le champion garageo, au charisme déplumé d'occase TV (*Breaking Bad*), ne sort pas du cambouis. Comme la combine speedée du stand. Au prochain tour de piste.

«*Need for Speed*», De Scott Waugh. 2h05. Avec Aaron Paul, Imogen Poots.

DOCTOR ATOMIC

JOHN ADAMS

Le labo de l'apocalypse

CRÉATION FRANÇAISE
NOUVELLE PRODUCTION

DIRECTION MUSICALE
Patrick Davin

MISE EN SCÈNE
Lucinda Childs

Chœurs de l'OnR
Orchestre symphonique
de Mulhouse

02 05 - 17 05

STRASBOURG OPÉRA
2 à 5 mai 2014 (4 mai JRM)
MULHOUSE LA FILATURE
17 mai 2014

opéra national
du rhin
www.operanationaldurhin.eu



JEU VIDÉO

Microsoft mise sur le nouveau FPS développé par le duo à l'origine de «Modern Warfare» pour devenir la licence phare sur sa Xbox.

«Titanfall», le shooter bouge encore

Par **OLIVIER SÉGURET**

Appelez-le comme vous voulez : jeu de tir, shooter, FPS (first person shooter), jeu de guerre, jeu de garçons avec gros flingues... Quel que soit le nom du flacon, l'ivresse est la même depuis les années 90, au cours desquelles *Wolfenstein* et surtout *Doom* fondent les mécaniques et la renommée (certains penseront l'infamie) du genre. Depuis, le segment FPS est devenu une vache à lait de l'industrie des jeux vidéo, qui l'a décliné de mille manières, parfois subtiles (*Half Life*), poétiques (*King Kong*) et spectaculaires (*Halo*), mais très souvent redondantes, paresseuses, inutiles. Le nouveau venu sur ce marché saturé, nimbé de promesses et bardé d'ambitions, s'appelle *Titanfall*. Il est produit et édité par Electronic Arts mais Microsoft en détient l'exclusivité sur consoles et, après une sortie début mars sur la récente Xbox One, il débarque cette semaine sur la très répandue Xbox 360, ce qui l'a fait instantanément grimper en tête des charts, britanniques notamment. Tel qu'on peut en reconstituer le cours, la succession de deals ayant abouti à la production de *Titanfall*, puis à la vente de son exclusivité à Microsoft, ressemble à un processus irrésistible pour chacune des parties et éclaire d'un jour nouveau le paysage d'une industrie toujours aussi fébrile.

SOIF D'AUTONOMIE. Rappel des faits. Sur ce marché saturé du shooter de guerre à la première personne, le boss s'appelle *Call of Duty (CoD)*, une licence annuelle qui a introduit dans le paysage les techniques et le marketing du blockbuster hollywoodien, piétinant au passage toutes sortes de records de ventes. Parmi les *CoD*, la sortie de l'épisode *Modern Warfare*, en 2007, forme une borne consensuelle : la critique rejoint le public pour souligner l'inventivité et la qualité assez exceptionnelles du titre, comparé aux volets précédents. Ce *Modern Warfare* est développé par Infinity Ward,

l'un des nombreux studios de la galaxie Activision, propriétaire et éditeur de la licence. Aux manettes de ce studio officient deux de ses fondateurs, Jason West et Vince Zampella, qui s'étaient déjà taillé une réputation de brillants énergumènes en concevant *Medal of Honor* pour Electronic Arts, chez qui Activision les avait débauchés.

Le succès de *Modern Warfare I* puis *II* accroît aussi la soif d'autonomie de ses développeurs et, en 2010, un conflit éclate entre le binôme West-Zampella et sa maison mère Activision, à l'origine d'un des plus gros scandales publics jamais connus par ce milieu d'ordinaire feutré. Au terme d'une homérique séquence avec licenciements fracassants, départs outrés, bureaux bouclés par des gros bras, insultes, menaces, emballages viraux, procès engagés et arrangements financiers, les deux insurgés aux poches pleines fondent un nouveau studio, ironiquement baptisé Respawn («Réapparition»), jurant d'y développer le véritable shooter du futur, avec leur ancien employeur en ligne de mire concurrentielle... Ce sera *Titanfall*. Ils avaient certes les moyens de le réaliser mais n'avaient pas les reins assez solides pour en faire le champion global dont ils rêvaient.

Retour, donc, sous le large parapluie éditorial d'Electronic Arts, numéro 2 mondial du secteur. Lequel ne résistera pas au gros chèque que lui offrira ensuite Microsoft pour obtenir l'exclusivité d'abord du titre, puis de la totalité de la licence et de son avenir.

L'intervention de Microsoft sur cet échiquier s'explique d'abord par des choix stratégiques anciens. Malgré quelques structures efficaces et parfois brillantes (Microsoft Studios, Lion-

head), le numéro 1 mondial du logiciel ne produit pas beaucoup de jeux par lui-même, contrairement à son concurrent immédiat sur le marché des consoles, Sony, qui a acquis ou incubé de nombreux studios pour nourrir ses systèmes PlayStation de titres exclusifs. En revanche, Microsoft a souvent fait le choix d'acheter à des éditeurs tiers des jeux, des licences ou même des périodes d'exclusivité. Depuis son arrivée sur le marché des jeux, en 2001, une licence phare a accompagné l'essor de la Xbox et surtout, de la 360 : *Halo*, un FPS de l'espace, profond et amusant, développé par le très réputé studio indépendant

Bungie. Si la marque *Halo* appartient toujours à Microsoft, Bungie s'en est dernièrement détaché, emportant avec lui le prestige et le respect gamer attachés au shooter intergalactique.

Message subliminal : il est largement temps d'offrir aux jeunes du jour le FPS live et multiconnecté qu'elles peuvent tenir pour leur contemporain.

Microsoft était donc en quête d'une vitrine équivalente, une nouvelle licence susceptible de devenir le navire amiral de sa flotte Xbox, qui ferait aussi une exclusivité rutilante idéale pour mettre en valeur le lancement de sa console next-gen, la Xbox One, dont elle pourrait d'ailleurs accompagner tout le cycle de vie, avec des titres à répétition, quasiment annuels, sur le modèle éprouvé du vieillissant *Halo*... *Titanfall* ne faisait-il pas merveilleusement l'affaire ?

Cependant, tandis que ces mouvements tactiques se négociaient en coulisses, le paysage du jeu vidéo lui-même, aussi variable qu'un ciel de printemps, ne manquait pas de se transformer. Ces dernières saisons, le constat que le marché du shooter plafonne est devenu une rengaine de l'industrie. Même la saga des *Call of Duty* donne un sentiment de surplace que semblent confirmer les ventes du dernier opus, toujours faramineuses, bien sûr, mais ne brisant pas, pour une fois, les records précédents. Malgré les tentatives d'Activision de développer les contenus téléchargeables et les modes online, la compagnie ne peut empêcher une désaffection progressive et presque naturelle d'un point de vue démographique : la licence *CoD* porte dans ses gènes l'époque offline à laquelle elle a été originellement conçue.

C'est aussi avec ce message subliminal que doit s'entendre l'arrivée de *Titanfall* : il est largement temps d'offrir aux jeunes du jour le FPS live et multiconnecté qu'elles



A la Frontière, loin là-bas dans l'espace, l'obscur firme IMC combat la Milice.

PHOTOS DR



peuvent tenir pour leur contemporain... La compagnie Activision en a d'ailleurs pleinement conscience : loin de rester bras croisés devant l'émergence de *Titanfall* chez son meilleur ennemi Electronic Arts, elle fourbit à son tour un shooter du futur superlatif et naturellement online, *Destiny*, dont les trompettes promettent de résonner bien avant son débarquement, programmé pour l'automne. Par une de ces ironies savoureuses dont ce petit monde a le secret, c'est l'excellent Bungie qui développe ce projet, que certains voient, à terme, remplacer *CoD* dans les priorités stratégiques de la ruche Activision.

FEUILLETON. Au fond, ce contexte un poil baroque et tumultueux dans lequel doit être remplacée la conception de *Titanfall*, dont les développeurs ont parfaitement connaissance, a sans doute été une chance pour eux. Il semble avoir incité West et Zampella, adossés à leurs si solides partenaires, à prendre certains risques, et plutôt les bons (*lire ci-contre*). Le fait que leur nouveau titre, également disponible sur PC, soit attaché à une seule console les privera sans doute des records de ventes absolus auxquels ils ont été habitués, mais il y a toutes les chances que la série, promise au feuilleton et à l'expansion, domine le catalogue Xbox des années à venir. ◆

Ce jeu multijoueurs en ligne offre un gameplay intuitif qui s'affranchit des contraintes habituelles du genre et privilégie le fun à l'exploit.

Bons soldats contre «mechas»

TITANFALL développé par Respawn, édité par Electronic Arts pour PC, Xbox 360 et Xbox One, autour de 50 €.

Un choix décisif caractérise le game design de *Titanfall* : il privilégie l'intensité à la profondeur et la substance à l'accumulation. Dans un jeu de tir, ce geste est assez exceptionnel pour être salué. Cela donne une indication sur le pendule gamer des développeurs, qui ont préféré fournir, dans des délais serrés, un jeu dense et concentré sur ce qu'il a de mieux à offrir plutôt qu'un instable château de cartes, boursoufflé par la démesure ou rongé par l'esprit de revanche (*lire ci-contre*). C'est un choix décisif, parce que cela conditionne toute l'expérience consentie par le joueur, que l'on ne cherche pas

à étourdir, pour une fois, de piètres promesses, mais que l'on jette avec malice dans une assourdissante arène de gladiateurs techno. Dans *Titanfall* donc, pas de mode solo à proprement parler mais un petit hameçon en forme de mode «campagne» qui sert de toboggan vers le grand bain, obligatoire dans tous les cas de figure, du multijoueurs en ligne.

Adrenaline. Une fois là et une fois gobé un squelette de récit lui apprenant comment s'appelle l'endroit (la Frontière, loin, loin là-bas dans l'espace) et qui sont les belligérants (l'obscur firme IMC versus la Milice, laquelle fédère tous les damnés hirsutes de la galaxie), le joueur est entraîné par un gameplay très intuitif à sauver sa peau. La loi de *Titanfall* n'est pas très sévère : c'est le fun et l'adrénaline que le jeu privilè-

gie, pas nécessairement le zéro faute ou l'exploit.

Outre d'étonnantes et addictives capacités de déplacement des soldats (bondissements de félin, courses latérales sur les murs façon *Prince of Persia*), la grande affaire de *Titanfall*, ce sont bien sûr les *mechas*, robots armés géants qui appartiennent à la mythologie du jeu vidéo depuis des lustres mais que l'on n'avait jamais vus si bien animés. Ce sont eux, les Titans, et ils chutent en effet sur le champ de bataille – un peu comme les hommes pleuvaient dans la chanson des Weather Girls. Parmi les aspects intrigants de ces bestioles, on notera l'obsession sourde des designers pour leur ventre. Soit le joueur y loge, après lui avoir ouvert le thorax pour grimper à l'intérieur, à deux doigts du retour vers le temple foetal. Soit il ar-

rache l'ennemi de la carcasse du géant, après en avoir brisé les flancs.

Tricheurs. Tout ici semble être conçu sous un angle libertaire chuchotant au joueur : «Fais à peu près ce que tu veux, le programme s'arrange avec les contraintes.» La haute technologie déployée se range elle aussi au service de ce dynamisme, de ce fun, de cette fluidité qui caractérisent *Titanfall*. Le jeu constitue aussi un passionnant observatoire des questions posées par la multitude online, Respawn venant d'annoncer une politique audacieuse pour évincer les tricheurs qui s'infiltrent dans les parties : ils seront redirigés vers un serveur, une sorte de cour pour méchants où ils seront rassemblés entre tricheurs. Mais qui jurerait que cela n'affûtera pas leurs compétences ?

O.St

INSTANTS TÉLÉ

PHOTO GILLES GUSTINE

Champis

Frédéric Lopez... Attendez, attendez, ne partez pas, c'est une bonne nouvelle qu'annonce Frédéric Lopez au *Parisien*: fini le gilet à champignons qui essorait les sanglots des sous-vedettes venues chouiner leur enfance perdue, il arrête sa *Parenthèse inattendue*. Juste un instant avant de relancer la croissance et d'inverser la courbe du chômage, chers lecteurs, car Fred a, dit-il, «*présenté à France 2 une nouvelle idée sur laquelle [il] travaille depuis deux ans*». Ah. «*Il s'agit d'une émission profonde et légère avec des humoristes*». Ah. «*Il y aura beaucoup de rires et de sens*». Ah. Fred, steupl, tu nous prêtes ton gilet à champis, on a envie de pleurer, là.

Shit

Eric Naulleau... Attendez, attendez, bon, Aymeric Caron, alors ? Pas plus ? Hé ho, on est chez nous, alors voilà : entre ces deux-là, ça ne va pas. Naulleau (ex-Caron chez Ruquier) reproche à Caron (futur Naulleau sur Paris Première) de ne pas avoir le courage de venir chez *Zemmour & Naulleau* s'expliquer sur ce conflit qui les oppose (et dont tout le monde se fout, on est d'accord). Et voilà que Naulleau en a remis une couche, indiquant que Caron et Polony «*disposent d'une seule paire de couilles pour deux*» et que c'est Polony qui les porte. De là à dire que Naulleau est une tête de nœud, c'est de votre responsabilité.

Crack

Bernard de la Villardière, si, Bernard de la Villardière, en l'absence de Xavier de Moulins, a été collé ces jours-ci au 19.45 de M6. Courage, bernardo, bientôt l'école de journalisme et après, le bac.

Mauvaise nouvelle

Planquez vos filles, un loubard débarque sur TF1. Julien Arnaud, intérim de Gilles Bouleau, le crache à la face de *Téléstar*: «*J'aime danser le rock*».

Bonne nouvelle

Selon *Télé-Loisirs*, Alexia Laroche-Joubert aurait fourgué à France 2 le pilote d'un concours de coiffure.



Alexis, Noémie (1,59 mètre), Ruben, Quentin, Latifa, Etienne, Tiffany, Pierre, Julien et Yoake. PHOTO PIERRE OLIVIER, M6

BOURRE-PAFPar **RAPHAËL GARRIGOS** et **ISABELLE ROBERTS**

On va partir sur... le scandale «Top Chef»

h bien, nous sommes en colère. Oui, encore. Oui, toujours. Mais que voulez-vous, tant que la télévision se délectera de salir ce qui est beau et de pervertir ce qui élève, elle nous trouvera sur son chemin, debout, résolu, indigné, un nerf de bœuf bien calé au fond de la pogne pour lui refaire sa tronche façon Joconde de Picasso et César réunis. Camarades, à nous ! Ils ont assassiné *Top chef* ! Assassiné, lapidé, dévoyé, mais aussi pétri à la chouine et malaxé à la va-comme-jette-pousse-mémé-dans-les-orties-en-salade. Lancée en janvier, la cinquième saison du concours culinaire s'achèvera ce lundi à 20 h 55 sur M6 et sous nos lazzis. Et le Français, à qui on ne fait pas gober des vessies en guise de lanternes, fût-ce en cromesquis, nous soutient, décernant à *Top chef* la pire audience de son histoire. Pour parodier la langue typique de l'émission-signature de la Six, visuellement, c'était pas beau ; gustativement, c'était pas bon et on va partir sur une dénonciation.

Le scandale des anciens

D'emblée, il y a eu cette année, tel un citron abandonné dans le réfrigérateur, quelque chose de pourri au royaume de *Top chef* : le retour de quatre anciens candidats, donc déjà au fait des épreuves et du jury des chefs, confrontés à dix nouveaux. Un handicap tout à fait dégueulasse, oui nous osons le dire, et qui a faussé à ce point la compétition que parmi les trois finalistes lundi s'alignent deux vioques, Pierre et Noémie, face au jeunot Thibault. Oui, vioque, parfaitement, Noémie. Quoi que tu puisses en dire. Car Noémie ayant totalement intégré, en tant qu'ancienne, les ficelles émollientes de *Top chef*, ne cesse de piauler son âge («*Je suis honorée à 24 ans de cuisiner pour les inspecteurs du Michelin*»), son sexe («*Je suis une petite meuf*») et sa taille («*Je ne mesure qu'1,59 mètre mais je vais leur montrer*»). Et «*gnagnagna*», serait-on tenté d'ajouter, mais ça ferait beurre sous pâté.

Le scandale de la chouine

Oui, nous venons bel et bien d'utiliser l'ad-

jectif «émollientes» (qui ne désigne pas certaine cuisson des pâtes). Si *Top chef* n'a jamais eu l'apreté d'un documentaire de John Grierson (nous pensons à *Drifters: the recipe*, qui a suivi son célèbre *Drifters* sur la pêche au hareng, où l'on assistait à la confection intégrale et muette d'un porridge au hareng, donc), l'édition 2014 tient du fleuve lacrymal. D'abord Noémie, encore, qui n'a rien trouvé de mieux que de se présenter avec son amoureux, Quentin, un autre ex de *Top chef*. Et comme dans la chanson, ça se donne du «*mon cœur*», «*mon amour*», entre désossage de poulet et hachis de tripes. On croyait en avoir fini avec les chouineries sitôt l'élimination de Quentin, mais la prod nous a alors sorti des chittis-nenfants-pauvres-qui-n'ont-jamais-vu-la-mer pour lesquels ont cuisiné les candidats. De quoi vous tirer le sanglot encore mieux qu'avec le manchot de 2010.

Le scandale des épreuves

Longtemps, la vie s'est divisée entre amateurs de *Top chef* (les vrais) et, sur TF1, de *Masterchef* (les baltringues). Les premiers toléraient quelques défis fofous, quelques endroits exotiques où faire la popote s'avérait ardu. Les seconds s'étaient habitués depuis longtemps aux épreuves les plus périlleuses, genre cuisiner dans une grotte, en attendant de monter des blancs en neige sous l'eau pour Tinus, le lamantin du zoo de Vincennes. Et puis cette année, M6 a basculé : épreuve dans une nacelle à 50 mètres en l'air, dans une caravane, voire, et ce n'est pas à reproduire chez vous, avec Cécile de Ménibus. Le recours à des sous-vedettes, si possible produits dérivés de la maison M6, est devenu quasi systématique : du Kev Adams ici (la série *SODA* sur W9), du José de *Scènes de ménages* là, ou, sans que nous trouvions la moindre explication, François Berléand et sa femme. Même les épreuves traditionnelles ont été dévoyées par des règles que l'objectivité nous contraindrait à qualifier d'à la con. Du style : tout occupés à rivaliser d'ingéniosité pour cuisiner une chartreuse et remporter leur place pour le tour suivant, les candidats sont in-

terrompus pour, c'est selon, finir la recette du voisin ou s'en aller sublimer le jambon-coquillettes en trente secondes. Messieurs les Ronds-de-cuir de M6, nous vous le disons tout net : ce n'est pas du boulot.

Le scandale de la dernière chance

Bien sûr, il y a l'incontournable polémique de la dernière chance dont on s'étrangle encore rien qu'à l'écrire. Figurez-vous que, chaque émission avoisinant la durée d'un discours de Fidel Castro, ces mômeurs de la production se sont arrogé le droit de saboter la dernière épreuve, la plus haletante, puisque c'est elle qui décide de l'élimination d'un candidat. Oui, comme ça, couic, réduite à la dégustation des plats par les chefs et à quelques images de la préparation. L'idée de recette autour de l'œuf en deux façons qu'a eue Pierre ? Allez vous en faire cuire un ! Le gigot qu'Alexis a cuisiné pour sauver sa peau ? Dans l'os ! La pomme de terre de Thibault ? Patate de télé-spectateur ! Si le cynisme de M6 ne s'en tenait qu'à mépriser son public, ce ne serait que l'ordinaire de la télévision. Mais *Top chef* se paye aussi la tronche de ses candidats : pensez-vous que le lauréat de lundi va, comme d'habitude, remporter 100 000 euros ? Et nos fesses, c'est de la poularde de Bresse, oui. Le gros lot, a expliqué un des candidats, sera indexé sur les votes en finale : 75 % en faveur du dîner concocté, hop 75 000 euros seulement. Enfin, nous ne nous appesantirons pas sur la croisade lancée cette semaine par le *Parisien* contre les gros mots dans *Top chef* car, putain de vérole à cul de pompe à merde, nous, il y a un autre truc qui nous insupporte. La sueur. Tout au long de l'émission, rôtis par les projecteurs, les candidats dégoûlent de transpiration, dont on voit mal comment elle peut finir ailleurs que dans les assiettes. La faute à M6, évidemment, qui, dans une volonté manifeste de prostituer le concept en exhibant la chevelure des candidats, proscriit l'usage de la toque. En 2015, vous le comprendrez, *Top chef*, ce sera sans nous. Et toque. ►

A LA TELE SAMEDI

TF1

20h55. **The voice.** La plus belle voix. Divertissement présenté par Nikos Aliagas et Karine Ferri. 23h30. **The voice, la suite.** Divertissement. oh15. **Les experts : Miami.** Tête à tête, Traqué !, Relations de bon voisinage. Série.

FRANCE 2

20h45. **Football : Olympique Lyonnais / Paris Saint-Germain.** Coupe de la Ligue. Sport commenté par Fabien Lévêque et Jérôme Alonzo. 22h55. **On n'est pas couché.** Magazine présenté par Laurent Ruquier. 23h00. **Alcaline, le mag.** Juliette Greco. Magazine. 2h50. **Thé ou café.**

FRANCE 3

20h45. **Commissaire Magellan.** Téléfilm d'Etienne Dhaene : *Chasse gardée.* Avec Jacques Spiesser, Moon Dailly. 22h20. **Météo.** 22h25. **Soir 3.** 22h50. **Inspecteur Lewis.** Le labyrinthe des illusions. Série. oh20. **Appassionata.**

CANAL +

20h55. **Stoker.** Drame américain de Park Chan-wook, 100mn, 2012. Avec Nicole Kidman, Mia Wasikowska. 22h30. **The numbers station.** Téléfilm de Kasper Barfoed. Avec John Cusack, Richard Brake. oh00. **Jour de rugby.** oh40. **Arrête de pleurer Pénélope.**

ARTE

20h50. **La France entre ciel et mer.** Documentaire. 22h20. **Il est minuit Paris s'éveille.** Documentaire. 23h55. **Tracks.** Magazine. oh40. **H-Man.** Série. oh45. **Gossip in concert.** Les Vieilles Charrues 2012. Spectacle.

M6

20h50. **Hawaii 5-0.** Série américaine : *O'kela me keia manawa.* He welo 'oihana. Aloha. Malama Pono. Po'ipu. Heihei. Avec Michelle Borth, Scott Caan. 1h05. **Supernatural.** L'antichrist. Jeu d'argent, jeu de temps. Série.

FRANCE 4

20h45. **Doctor Who.** Série britannique : *La dame de glace.* Enfermés dans la toile. Avec Matt Smith. 22h30. **Tennis : USA / France.** Fed Cup. Sport. oh00. **Un gars, une fille.** Série.

FRANCE 5

20h35. **Échappées belles.** Corée du sud : *voyage vers le futur.* Magazine. 22h10. **Cyclades sud : bleu, blanc, noir.** Documentaire. 23h00. **L'œil et la main.** Documentaire. 23h30. **Superstructures XXL.** De l'eau pour l'Australie. Documentaire.

DIMANCHE

TF1

20h55. **Sur la piste du Marsupilami.** Comédie française d'Alain Chabat, 105mn, 2012. Avec Jamel Debbouze, Alain Chabat. 23h00. **Esprits criminels.** Série américaine : *Tueuse de luxe.* Morts anonymes. Les proies. Avec Shemar Moore. 1h25. **Dexter.**

FRANCE 2

20h45. **Le peuple miniature.** Film documentaire franco-britannique, 100mn, 2014. 22h25. **Faites entrer l'accusé.** Suzanne de Canson, l'héritière dépouillée. Magazine présenté par Frédérique Lantieri. 23h55. **Histoires courtes.** oh35. **Vivement dimanche prochain.**

FRANCE 3

20h45. **Inspecteur Barnaby.** Téléfilm britannique : *Défunts gourmets.* Avec John Nettles, Jason Hughes. 22h15. **Inspecteur Barnaby.** *Le flash de la mort.* Téléfilm. 23h55. **Soir 3.** oh20. **Larmes de joie.** Film. 2h05. **Des racines & des ailes.**

CANAL +

21h00. **Football : Marseille / Lille.** 34^e journée du championnat de France de Ligue 1. Sport. 22h55. **Canal football club, le débrief.** Sport. 23h15. **L'équipe du dimanche.** *Bella Italia !* Magazine. oh05. **Le journal des jeux vidéo.**

ARTE

20h45. **Les choses de la vie.** Drame de Claude Sautet, 80mn, 1970. Avec Michel Piccoli, Romy Schneider. 22h10. **Mado.** Drame de Claude Sautet, 115mn, 1976. Avec Michel Piccoli, Ottavia Piccolo. oh25. **Romy Schneider.** Un portrait en trois notes. Documentaire.

M6

20h50. **Cars 2.** Film d'animation américain de John Lasseter et Brad Lewis, 106mn, 2011. 22h45. **Cars.** Film d'animation de John Lasseter, 2005. 1h00. **Enquête exclusive.** *Bavures, corruption, dérapages : quand les flics enquêtent sur les flics.* Magazine.

FRANCE 4

20h00. **Tennis : USA / France.** Fed Cup. Sport. 21h30. **Meurtre à double face.** Téléfilm de Brian Trenchard-Smith. Avec Cuba Gooding Jr, Emmanuelle Vaugier. ou **Tennis : USA / France.** 22h50. **The green hornet.** Film.

FRANCE 5

20h40. **Chocolat : la poule aux œufs d'or.** Documentaire. 21h30. **Pâtisserie, le beurre et l'argent du beurre.** Documentaire. 22h25. **L'Algérie à l'épreuve du pouvoir - 1962-2012.** Partie 2 : L'ère des tempêtes - 1968-2012. 23h30. **Les carnets de route de François Busnel.**

LES CHOIX



This is bien fait

TF1, 20h55

The Voice serait-elle en passe de récolter un juste châtiment ? Samedi dernier, elle a connu sa pire audience ever : ha ha.



This is the end

LCP-AN, 22 heures

Nom d'un derrick, à force d'être pompé, l'or noir va-t-il un jour se tarir ? Pédago, le docu **Pétrole, une histoire sans fin** ? répond.



This is trop Beth

Arte, oh45

«It's a cruel cruel world, to face on your own/ A heavy cross, to carry along...» Tiens, Beth Ditto et **Gossip in concert** sur Arte.

LES CHOIX



This is your birthday

TF1, 20h55

Houba ! Houba ! Non, ce ne sont pas des cris de joie pour **Sur la piste du Marsupilami**, mais bien pour fêter l'anniv de Raphaël G.



This is our choice

Arte, 20h45

Dans la vie, tout est question de choix (hu hu), donc, pendant que vous vous infligerez **les Choses de la vie**, nous ferons la chenille.



This is l'accusé

France 2, 22h25

Et il en faudra du champagne pour supporter le destin de Suzanne de Canson, l'héritière du papier, narré dans **Faites entrer l'accusé**.

PARIS 1ERE

20h40. **Michèle Laroque : mon brillantissime divorce.** Spectacle, 95mn. 22h15. **Lafesse dépasse les bornes.** Divertissement, 65mn. 23h20. **Lafesse aux trousseaux.** Divertissement, 80mn. oh40. **Paris dernière.** Magazine. 1h30. **Programmes de nuit.**

TMC

20h50. **New York section criminelle.** Série américaine : *Trop beau pour être vrai.* Folie à deux. Que sa volonté soit faite. Crise d'identité. Avec Jeff Goldblum. oh15. **Canapé quizz.** Divertissement. 2h15. **Manuela ou l'impossible plaisir : intimités.**

W9

20h50. **La bible.** Série américaine : *Au commencement...* L'exode. Avec Peter Guinness, Raad Ravi. 22h25. **La bible.** *La Terre promise.* Le royaume. La survie. Série. 1h00. **Météo.** 1h05. **Programmes de nuit.**

GULLI

20h45. **Un drôle d'ami.** Téléfilm américain. Avec Ice T, Siri Baruc. 22h25. **Big time rush, le film.** Téléfilm américain. Avec Kendall Schmidt, James Maslow. 23h40. **Les Parent.** Les fonds de tiroirs. Le futur ne recule devant rien. Black zak. Série.

PARIS 1ERE

20h40. **Les têtes brûlées.** Série américaine : *Triangle infernal.* Cinq pour un as. Hutch. Un spectacle de génie. Les grosses têtes brûlées. Avec Robert Conrad. 1h05. **Zemmour et Naulleau.** Magazine. 2h25. **Programmes de nuit.**

TMC

20h45. **New York police judiciaire.** Série américaine : *Les ombres du cœur.* Le prix d'une carrière. La manipulatrice. Avec Jesse L. Martin. 23h25. **Les 30 histoires.** Spéciale paranormal. Magazine présenté par Nicolas Bataille et Karine Ferri. 1h45. **Quand la musique est bonne.** Divertissement.

W9

20h50. **La bible.** Série américaine : *L'espoir.* La mission. Avec Amber Rose Revah, Matthew Gravelle. 22h25. **La bible.** *La trahison.* La passion. Le courage. 1h00. **Météo.** 1h05. **Programmes de nuit.**

GULLI

20h45. **La légende de Daran.** Film d'aventures néerlandais de Lourens Blok, 90mn, 2008. Avec Johann Harmse, Ketrice Maitisa. 22h20. **Le prince et le pauvre.** Téléfilm américain. Avec Cole Sprouse, Dylan Sprouse. 23h50. **Les Parent.** Question de com'. Série.

NRJ12

20h50. **Le super bétisier de l'année.** Divertissement présenté par Clara Morgane et Stéphane Jobert. 23h40. **La maison du bluff 4 - L'hebd.** Jeu. 1h20. **La maison du bluff 4 - La table éliminatoire.** 2h20. **Programmes de nuit.**

D8

20h50. **Joyeuses Pâques.** Spectacle, 165mn. Avec Pierre Arditi, Barbara Schulz. 23h35. **Les Chevaliers du Fiel : Croisière d'enfer !** En direct du Théâtre des Variétés. Spectacle. 1h25. **Programmes de nuit.**

NT1

20h50. **Chroniques criminelles.** *Affaire du petit Enis : kidnappé par un multirécidiviste - Lune de miel mortelle - Ami ou ennemi.* Magazine. 20h50. **Chroniques criminelles.** 2 épisodes. 3h30. **Catch américain** Smack Down.

D17

20h50. **Le Zap choc.** Divertissement. 21h45. **Le Zap choc.** Divertissement. 22h45. **Le Zap choc.** Divertissement. 23h45. **Le Zap choc.** Divertissement. oh45. **Programmes de nuit.**

NRJ12

20h50. **Les chemins de la dignité.** Drame américain de George Tillman Jr, 125mn, 2000. Avec Robert De Niro, Cuba Gooding Jr. 23h00. **Unités d'élite.** Téléfilm de Jessy Terrero. Avec 50 Cent, Robert De Niro. oh40. **La maison du bluff 4 - L'hebd.**

D8

20h50. **Cent mille dollars au soleil.** Film d'aventures franco-italien d'Henri Verneuil, 130mn, 1963. Avec Jean-Paul Belmondo, Lino Ventura. 23h05. **Zap choc.** Divertissement. 1h05. **Programmes de nuit.**

NT1

20h50. **Confessions intimes.** Magazine présenté par Christophe Beaugrand. 22h40. **Confessions intimes.** Magazine. oh15. **Tous différents.** 9 mois pour accueillir mes sextuplés - Mon enfant refuse de dormir ! Magazine. 2h05. **Vengeance brûlante.**

D17

20h50. **Chicago fire.** Série américaine : *Les soldats du feu du 51.* La vie est trop courte. Un honneur sans faille. Avec Jesse Spencer, Taylor Kinney. 23h10. **Vices à Hollywood.** Téléfilm érotique. 1h05. **Programmes de nuit.**

A LA TELE LUNDI

TF1

20h55. **Taxi Brooklyn.**
Série américaine :
Esprit de Famille
Témoignant
Mourir d'aimer
Avec Chyler Leigh,
Jacky Ido.
23h45. **New York
Unité Spéciale.**
Malgré elle,
Trop jeune pour toi.
Série.
1h25. **Au Field de la
nuit.**
Magazine.

FRANCE 2

20h45. **Rizzoli & Isles :
autopsie d'un meurtre.**
Série américaine :
Harcèlement textuel,
Tuer n'est pas jouer,
Liens fraternels.
Avec Jordan Bridges.
22h55. **Après tout,
si ça marche...**
Pièce de théâtre,
110mn.
Avec Nora Arnezeder,
Clément Althaus.
0h55. **More.**
Film.

FRANCE 3

20h45. **Tout peut
changer.**
Épargne, pouvoir
d'achat : les bons
réflexes.
Documentaire
présenté par
Laurent Bazin.
22h45. **Grand Soir 3.**
23h55. **La case de
l'oncle Doc.**
Les désobéissants;
Documentaire.
0h40. **Midi en France.**
Magazine.

CANAL +

20h55. **Mafiosa,
l'ultime saison.**
Série française :
Episodes 3 & 4.
Avec Hélène Fillières,
Eric Fraticelli.
22h35. **Spécial
investigation.**
Banque de France :
le casse du siècle.
Documentaire
présenté par
Stéphane Haumont.
23h30. **L'œil de Links.**
Série.

ARTE

20h50. **Le ciel peut
attendre.**
Comédie américaine
de Warren Beatty,
Buck Henry, 101mn,
1978.
Avec Warren Beatty,
Julie Christie.
22h30. **La plus belle
soirée de ma vie.**
Comédie d'Ettore
Scola, 106mn, 1972.
Avec Alberto Sordi,
Michel Simon.
0h25. **Père et fils.**

M6

20h50. **Top chef.**
La finale.
Jeu présenté par
Stéphane Rotenberg.
23h50. **Le chef en...
Le chef à la Réunion.**
Documentaire
présenté par
Cyril Lignac.
1h10. **Le chef en...
Le chef en Corse.**
Documentaire.
2h40. **M6 Music.**

FRANCE 4

20h45. **Madame
Doubtfire.**
Comédie américaine
de Chris Columbus,
125mn, 1993.
Avec Robin Williams,
Sally Field.
22h40. **Master Classe
France 4.**
Magazine présenté par
Pierre Lescure.
23h50. **Alien l'invasion.**
Documentaire.
1h30. **Monte le son,
le live.**

FRANCE 5

20h35. **Au bon beurre.**
Téléfilm d'Edouard
Molinaro :
1/2.
Avec Roger Hanin,
Andréa Ferreol.
22h20. **C dans l'air.**
Magazine présenté par
Caroline Roux.
23h25. **Dr CAC.**
23h30. **Avis de sorties.**
23h40. **Entrée libre.**
Magazine.
0h00. **Game reserve,
l'âge d'or.**

LES CHOIX

This is reparti
M6, 17h20

Après avoir raté *Mon Bistrot préféré* sur le même modèle, M6 ressort une tournée de la Meilleure Boulangerie de France.

This is un scandale
M6, 20h50

Vous avez lu nos révélations en page 50 ? Eh bien, vous ne pourrez plus dire que vous ne saviez pas, pour la finale de *Top chef*.

This is toute la saison
Canal+, 20h55

Mafiosa ? Bof, mais ce qui est rigolo, c'est que Canal+ met à disposition la saison d'un coup en VOD : le Net-flux au milieu de la figure.

PARIS 1ERE

20h40. **La guerre
en couleur : la guerre
du Pacifique (1/2).**
Documentaire.
21h35. **La guerre
en couleur : la guerre
du Pacifique (2/2).**
Documentaire.
22h30. **Staline,
le tyran rouge.**
Documentaire.
0h10. **Sherlock Holmes :
le signe des quatre.**
1h45. **Programmes de
nuit.**

NRJ12

20h50. **Crimes
en famille.**
Documentaire
présenté par
Jean-Marc Morandini.
22h40. **Crimes à Dijon.**
Documentaire
présenté par
Jean-Marc Morandini.
0h30. **Crimes en
Bourgogne.**
Documentaire.
2h15. **La maison
du bluff 4 - L'hebd.**

TMC

20h45. **Pirates des
Caraïbes, le secret
du coffre maudit.**
Film d'aventures
américain de Gore
Verbinski, 151mn, 2005.
Avec Johnny Depp,
Orlando Bloom;
23h20. **Traque
sans merci.**
Téléfilm de Jeff King.
Avec Steven Seagal,
Isaac Hayes.
1h00. **Le protecteur.**
Téléfilm.

D8

20h50. **S.W.A.T. 2.**
Film d'action américain
de Benny Boom, 85mn,
2011.
Avec Gabriel Macht,
Robert Patrick.
22h30. **Braqueurs.**
Thriller américain de
Mike Gunther, 85mn,
2011.
Avec Bruce Willis,
Jenna Dewan-Tatum.
0h00. **Programmes
de la nuit.**

W9

20h50. **S.O.S.
fantômes.**
Film fantastique
américain d'Ivan
Reitman, 110mn, 1984.
Avec Bill Murray, Dan
Aykroyd.
22h50. **S.O.S.
fantômes 2.**
Comédie américaine
d'Ivan Reitman, 102mn,
1989.
Avec Bill Murray,
Dan Aykroyd.
0h55. **Météo.**

NT1

20h50. **Bachelor, le
gentleman célibataire.**
Télé-réalité présenté
par Grégory Ascher.
22h35. **Baby boom.**
Un héros ordinaire,
Camelia.
Documentaire.
1h10. **Tous différents.**
Nous sommes ados et
déjà mamans !
Magazine.
2h30. **Ces plaisirs qui
vous hantent.**

GULLI

20h45. **Le peuple
migrateur.**
Film documentaire
de Jacques Perrin,
Michel Debats et
Jacques Cluzaud,
100mn, 2001.
22h25. **Redoutables
créatures.**
Afrique du Sud,
Namibie 1 & 2/2,
Les inédits,
Espèces menacées,
Mexique.
Documentaire.

D17

20h50. **Commissaire
Moulin.**
Téléfilm français :
Protection rapprochée
Avec Yves Rénier,
Clément Michu.
22h35. **Commissaire
Moulin.**
Téléfilm français :
Passage protégé.
Avec Yves Rénier,
Clément Michu.
0h10. **Programmes de
nuit.**



LIBÉRATION
www.libération.fr
11, rue Béranger 75154 Paris
Cedex 05
Tél. : 01 42 76 17 89
Edité par la SARL
Libération
SARL au capital
de 8 726 182 €.
11, rue Béranger,
75003 Paris. 382 028 399
Durée : 50 ans
à compter
du 3 juin 1991.

Associée unique
SA Investissements Presse
au capital de 18 098 355 €.
Directoire
François Moulins
Gérant
François Moulins
Directeur de la publication
François Moulins
Directeur de la rédaction
Fabrice Rousselot
Directeurs adjoints
de la rédaction
Stéphanie Aubert
Eric Decouty
François Sargent
Alexandra Schwartzbrod
Directeur adjoint
de la rédaction,
chargée des N° spéciaux
Béatrice Vallées
Rédacteurs en chef
Christophe Boulard (tech)
Olivier Costemalle
(éditions électroniques)
Gérard Lefort
F. Marie Santucci (Next)
Directeurs artistiques
Alain Blaise
Martin Le Chevallier
Rédacteurs en chef adjoints
Bayon (culture)
Michel Becquembourg (édition)
Jacky Durand (société)
Matthieu Ecoffier
(politique)
Jean-Christophe Féraud
(éco-futur)
Elisabeth Franck-Dumas
(culture)
Florent Latrive (éditions
électroniques)
Luc Pailion (économie)
Mina Rouabah (photo)
Marc Semo (monde)
Richard Poirot
(éditions électroniques)
Sibylle Vincendon et
Fabrice Drouzy (spéciaux)
Fabrice Tassel (société)
Gérard Thomas (monde)

Directeur administratif
et financier
Chloé Nicolas
Directrice de la
communication
Elisabeth Laborde
Directeur commercial
Philippe Vergnaud
diffusion@liberation.fr
Directeur du
développement
Pierre Hivernat

ABONNEMENTS
Marie-Pierre Lamotte
03 44 62 52 08
scaab@liberation.fr
abonnements.libération.fr
Tarif abonnement 1 an
France métropolitaine : 371€.

PUBLICITÉ
Directeur général de
Libération Médias
Jean-Michel Lopes
Tél. : 01 44 78 30 11
Libération Médias 11, rue
Béranger, 75003 Paris.
Tél. : 01 44 78 30 67

Amateur médias
25, avenue Michelet
93405 Saint-Ouen Cedex
Tél. 01 40 10 53 04
hpiat@marcettepub.fr
Petites annonces.Carnet.

IMPRESSION
Claf-Herc Cmp (Escalques),
Mid-print (Callergues), Nancy
Print (Nancy), DOP (La
Couture).

Imprimé en France
Tirage du 18/04/14 :
126 363 exemplaires.
Membre de OJD-
Diffusion Contrôlée.
CPPP: 195 C00064 ISSN
0337-7973

La responsabilité du journal
ne saurait être engagée en
cas de non-restitution de
documents.
Pour joindre un journaliste
par mail : initiale du
prénom.nom@liberation.fr

SUDOKU 2413 MOYEN

4	1					9	
3				5	9		2 4
			4			7	
8				6			2
	4	3					6
	9	4					3
9					8		
5	3		2	4	7		
		5	1	2	9		

SUDOKU 2412

7	5	6	3	2	4	9	1
8	4	1	5	7	6	3	2
9	3	2	4	1	5	6	7
3	2	7	8	4	9	5	1
5	1	8	6	3	7	2	4
6	5	4	2	5	1	7	8
2	6	5	7	9	1	3	4
1	8	3	5	2	4	9	6
4	7	9	1	6	3	8	5

MOT CARRÉ 2412

P	U	T	R	O	A	N	X
R	I	X	M	A	F	T	O
O	A	F	T	X	E	R	U
N	A	U	X	F	O	R	E
T	X	F	U	R	O	A	N
M	O	T	A	X	I	U	F
A	P	H	O	R	T	X	E
U	T	R	A	X	F	O	R
X	O	R	E	U	N	T	A

MOT CARRÉ 2413

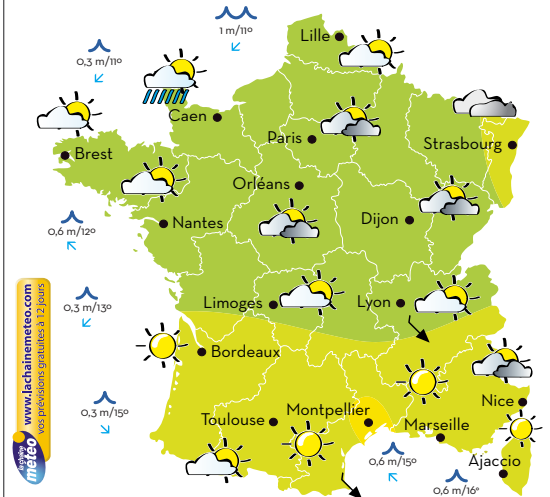
C	V			N	E	
R		V				
O			P	E		
I	C	S				S
		V				
		N	E		R	P
	S	R	N	C		P
	S	P			E	O
			E	O	S	

--	--	--	--	--	--	--	--

Régions.

SAMEDI 19

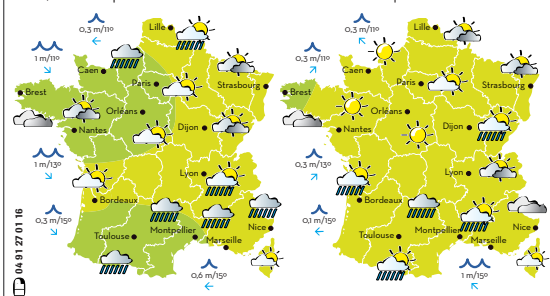
LE MATIN Rares averses entre le Bassin parisien et le nord-est, avec un temps plus sec sinon sur les autres régions. Temps ensoleillé du Morbihan au pourtour méditerranéen, avec mistral et tramontane.



FRANCE	MIN/MAX	FRANCE	MIN/MAX	SÉLECTION	MIN/MAX
Lille	4/15	Dijon	3/13	Alger	14/21
Caen	4/15	Lyon	3/15	Bruxelles	1/16
Brest	4/13	Bordeaux	5/17	Jérusalem	19/37
Nantes	3/13	Ajaccio	10/17	Londres	3/14
Paris	4/15	Toulouse	7/18	Berlin	4/23
Nice	12/17	Montpellier	7/23	Madrid	8/25
Strasbourg	2/17	Marseille	8/18	New York	4/15

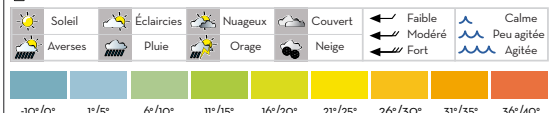
DIMANCHE 20

Un temps pluvieux se maintiendra entre le sud-est et le centre-est, ainsi que dans le nord-ouest. Des averses dans le sud-ouest, le Bassin parisien et le nord-est.



LUNDI 21

On retrouve une situation très instable avec de fréquentes averses le long de la Manche et dans le sud-est. Temps plus calme entre l'Aquitaine et le nord.





TIERO, GAMMA RAPHLO

JARDINS À L'OMBRE DES CIMETIÈRES DE LA GRANDE GUERRE

Balade dans la Somme, p.60

FOOD

Reportage, p.58



JEAN-MICHEL SICOI



PHOTODR

MEUBLES LE DESIGN REVIENT AUX CHOSES SIMPLES

Le salon de Milan, p.54

Le grogue, rhum secret du Cap-Vert

Sommaire
Grand Format Pages 54-55
Styles Pages 56-57
Food Pages 58-59
Voyage Pages 60-61



A la main,
le Mexicain Ariel
Rojo a recouvert
de perles
un crâne
en céramique
imprimé en 3D.
PHOTO DR



«Autarcie, austérité, autoproductio»... et si, en réponse à la crise, la discipline prenait une dimension innovante et démocratique ? C'est l'un des défis relevés par le récent Salon du meuble de Milan.

Par ANNE-FRANCE BERTHELON
Envoyée spéciale à Milan

L'exposition «Le design italien au-delà des crises» qui vient d'ouvrir ses portes au musée de la Triennale (1) aurait pu servir de parfait préambule à la manifestation tentaculaire qu'est devenu le Salon du meuble de Milan, qui s'est achevé le 13 avril. Scannant trois décennies ayant su stimuler l'alter-créativité – celle qui a suivi la grande dépression de 1929, celle qui a dû affronter le premier choc pétrolier de 1973 et celle des années 2000 basculant sous le règne conjugué de la finance et de la globalisation –, cette présentation explicitement sous-titrée «Autarcie, austérité, autoproductio» était tout aussi utile que le guide *Interni*, édité à l'occasion du salon, pour s'orienter dans la multitude de présentations du «on» comme du «off», qui sillonne les rues milanaïses. Avanti !

Retour à la terre version 2.0

Plus que jamais, le design s'impose comme un espéranto. Le numérique a non seulement radicalement modifié l'écosystème de cette discipline côté production et côté distribution, mais également chahuté le Monopoly des lieux et modes de création. Il est dorénavant possible de créer n'importe où dans le monde, loin de ces épicentres que sont (qu'étaient ?) Londres, Milan, Barcelone ou Paris, pour n'en citer que quelques-uns. A la condition toutefois d'être connecté, le pouvoir étant dorénavant aux mains des fournisseurs d'accès et autres Google, Skype, Instagram.

L'Espagnol Jaime Hayon a choisi d'opérer un retour à la terre version 2.0 en relocalisant son studio dans un petit village aux alentours de Valence, ce qui ne l'a pas empêché, bien au contraire, de lancer à Milan de nouveaux

Le design

sauve son triple A



La série Tabu, d'Eugeni Quittlet pour Alias.

PHOTO DR



La série Radar, de Claesson Koivisto Rune pour Casamania.

PHOTO DR



Le siège Joa Sekoya, de Philippe Starck pour TOG.

PHOTO DR

produits avec des éditeurs danois (table Analog pour l'entreprise Fritz Hansen), italien (fauteuils Pina chez Magis) ou espagnol (déclinaison indoor de son fauteuil Gardenias chez BD Barcelona).

Formés à Florence, puis à la Design Academy d'Eindhoven (Pays-Bas) et désormais installés dans les terres du célèbre collectif Droog Design, à Amsterdam, Andrea Trimarchi et Simone Farresin (Studio Formafantasma) proposaient une exploration contemporaine du design vernaculaire avec l'exposition «De Natura Fossilium», commissionnée par la galerie Libby Sellers de Londres. Dans le quartier de Brera, sous les ors baroques patinés du Palazzo Clerici, on a scruté une collection de petits tabourets et guéridons fabriqués à partir de blocs de lave récupérés sur les pentes de l'Etna et du Stromboli, fondus puis redécoupés numériquement avant d'être agrémentés de quelques détails de finition en laiton. Réalisées en partenariat avec le centre volcanologique de Catane, le Glass Museum de Leerdam (Pays-Bas) ou encore avec un expert israélien spécialisé dans la fusion du basalte, les pièces présentées étaient assurément plus proches des recherches formelles du maestro italien Ettore Sottsass (1917-2007) que de l'industrie du souvenir d'objets en lave tels qu'on les trouve en Sicile.

Au showroom de la marque Cappellini, «Losing My America» représente une autre démonstration, aussi modeste qu'exemplaire, du dialogue qui se noue entre les savoir-faire locaux ancestraux et les technologies high-tech. Cette petite exposition est conçue par la galerie brésilienne Coletivo Amor de Madre avec le studio chilien gt2p. Sur un même objet cohabitent une technique artisanale traditionnelle et un processus industriel de pointe. Le Mexicain Ariel Rojo a ainsi scanné

d'authentiques crânes en céramique pour les imprimer en 3D puis les recouvrir de perles rebrodées une à une à la main, comme cela se fait depuis des siècles. Et si l'avenir du design reposait sur les Brics (Brésil, Russie, Inde, Chine...)?

«Néo-simplicité»

La question est légitime et tous les designers ou éditeurs dignes de ce nom se la posent un jour ou l'autre: pourquoi dessiner une énième chaise alors que des standards toujours aussi désirables existent? A cette dimension éthique vient s'ajouter une réalité économique. Quoi de plus facile en effet que de piocher dans des archives maison dont on détient les droits et quoi de plus excitant aussi que de donner vie aux croquis originaux grâce à la technologie la plus innovante?

Cette année encore à Milan, les rééditions ont continué de représenter un eldorado pour les marques: l'éditeur danois Fritz Hansen met en production la chaise Drop que Arne Jacobsen avait dessinée en exclusivité pour le SAS Royal Hotel de Copenhague en 1958, la so-

ciété italienne Arper propose une édition limitée de la Bowl Chair de Lina Bo Bardi, tandis que la maison suisse Vitra commercialise dorénavant quelques produits emblématiques de l'univers graphique, coloré et abstrait d'Alexander Girard (un pouf, des panneaux muraux, des coussins).

Mais cette humeur vintage, habilement marketée, permet également à la génération de designers ayant émergé à la fin des années 90 de redéfinir le minimalisme en le rebaptisant «simplicité» ou «néo-austérité». Exercice de style réussi pour le designer japonais Oki Sato du studio Nendo, qui a su transposer l'assise à empreinte de l'iconique Navy Chair d'Emeco en version bois, pour un tabouret bi-matière décliné en deux hauteurs. Ou encore le créateur belge Sylvain Willenz qui a conçu une modeste étagère murale avec équerre de fixation intégrée pour la marque anglo-danoise Wrong For Hay. Mais ce sont surtout deux sièges de bureau en bois et/ou bois et métal, ciblant sans équivoque toutes celles et ceux qui travaillent chez eux, qui illustrent le mieux cette tendance. Le premier, Uncino, prouve que la collaboration initiée entre Mattiazzi et les frères Bouroullec est à la fois durable et prometteuse. Le second, Rival, fait quant à lui rentrer l'allemand Konstantin Grcic dans le club très fermé des designers œuvrant pour Artek. Faut-il y voir une nouvelle orientation plus internationale et moins stricto-nordique pour la marque finlandaise rachetée cet automne par Vitra?

Béatitude 3D

On sait combien aujourd'hui les jeunes designers sont tentés de céder aux sirènes de l'autoproduction. Le système obsolète et économiquement inadéquat de rémunération par royalties, la frilosité de nombreux éditeurs préférant la caution de stars de la profession les poussent vers l'impression 3D – une promesse? – qui offre la possibilité de concevoir de petites séries.

Côté marché, qu'il s'agisse de clients professionnels et particuliers, la demande de produits plus personnalisés monte en puissance. Les choix multiples de différents dossiers font dorénavant partie intégrante de la grammaire des sièges, comme on pouvait le voir en déambulant dans les allées du Salon du meuble avec Radar, de Claesson Koivisto Rune pour Casamania, ou Tabu, d'Eugeni Quittlet pour Alias.

Mais c'est peut-être au cœur des tours en construction du nouveau Milan, préparant

son paysage spécial Exposition universelle 2015, que l'édition 2014 du salon pourrait bien être historique. Lundi 7 avril, place Gae-Aulenti, y était lancé TOG. Une nouvelle marque, doublée d'un e-shop et d'une application proposant dès à présent 21 produits open source. Une conférence de presse a réuni Philippe Starck – à l'origine du projet même s'il ne le revendique pas ouvertement – et Nicola Rapetti (designer qui a piloté successivement les départements R & D de Triade, Cassina, Dedon).

Ils mettent sur orbite principalement des sièges et des tables en polyéthylène rotomoulé ou polypropylène injecté. Ce qui, dès que les imprimantes 3D grand format se seront démocratisées, permettra à chacun de nous de jouer la carte de l'autoproduction (à titre privé tout de même!). A leurs côtés, on trouve une prestigieuse dream team de designers parmi lesquels Sam Hecht et Kim Colin du studio britannique Industrial Facility, Sebastian Bergne ou les Français Ambroise Maggjar, Jonathan Bui Quang Da ou Dai Sugawara.

En attendant ces heures de béatitude 3D annoncées, TOG affiche fièrement un 100% made in Italy et une ambition de démocratisation à la hauteur des 6 millions d'euros d'ores et déjà posés sur la table par Grendene, leader brésilien des chaises en plastique et principal investisseur. Plus qu'une marque donc, c'est une plateforme communautaire de créatifs, réunissant à l'échelle mondiale designers, artistes, artisans et clients invités à customiser les produits. Dès le début, ils ont «été pensés pour être le support de la créativité de quelqu'un d'autre», souligne Philippe Starck. TOG – comme les trois premières lettres de «together» – et Airbnb, le site de partage d'apparts, seraient-ils tous deux les fleurons de cet oxymore que les Anglo-Saxons nomment *sharing economy*, l'économie du partage? ◆

(1) A Milan, jusqu'au 22 février.

La nouvelle marque TOG – comme les trois premières lettres de «together» – propose déjà, en plus d'un e-shop et d'une application, 21 produits open source pour jouer la carte de l'autoproduction.



LETTRES Slogans et emblèmes reviennent chez les marques indés, contrastant avec l'épure du luxe. Une démarche apolitique, souvent vide de sens, et en tout cas très rentable.

La mode logotomisée



SAM WILSON

Par CLÉMENT GHYS

C'est ce qu'on appelle un effet boomerang. Depuis quelques années, l'époque est au luxe réservé, les marques se doivent de concevoir un vestiaire épuré, classique, «intemporel» et, surtout, discret. Les vêtements sont comme en retrait, tout en épure. Pour les grandes griffes, dont les stratégies commerciales s'adaptent à des clientèles diverses, la chose est évidente.

Mais, depuis quelques saisons, c'est l'inverse qui se produit dans les studios de certaines des marques les plus indés du moment : sur les poitrails des chemises ou le long des cuisses s'affichent des slogans, ou bien ce sont les logos qui font leur retour en force. On peut citer un pull-over de Jacquemus, d'un blanc transparent sur lequel sont brodés ces mots, en majuscule, «le Pull Marine»; clin d'œil à Adjani. Pour Undercover, le Japonais Jun Takahashi a recouvert les mannequins de sa collection printemps-été 2014 de phrases vides de sens : «I shut it now», «Demand/Reward». Récemment, le site internet de la revue anglaise *i-D* publiait un article assez drôle, signé Felicity Kinsella, qui recensait le retour des logos et autre déclarations blasonnées dans les collections des designers les plus bath du moment, de Christopher Kane à Kenzo.

RÉTROMANIAQUE. Tout phénomène de mode, qu'il soit grand public ou ciblé, doit se lire dans un double mouvement : la relecture qu'il exerce du passé, et sa façon d'innover. Ici, les stylistes font un retour nostalgique aux années 90. Soit l'époque où tout le spectre de la mode se piquait de recouvrir les habits de



De gauche à droite, des créations Nasir Mazhar, Undercover, Jacquemus. En haut, Moschino.

formules, des franges les plus novatrices (dont, surtout, Raf Simons) aux mastodontes du milieu (Versace, Chanel). Mais, au-delà du clin d'œil rétromaniaque, qu'y a-t-il de nouveau dans ce fait de mode ? Selon Mathieu Buard, professeur à l'école Duperré, «les jeunes créateurs qui affichent des slogans sur leurs collections ne sont pas dans une logique politique. Leur acte correspond davantage à un tweet : une formule leur passe par la tête et ils l'envoient au monde. Certains réfléchissent, d'autres non». Selon lui, la nouveauté réside dans le (non-)sens des formules. «Les lettres affichées sur un tee-shirt ne représentent plus une identité, mais un "motif". Au même titre qu'un imprimé floral.»

En résumé, quand Raf Simons ou d'autres se piquaient d'un message politique et faisaient écho au radicalisme des années 90, les créateurs actuels se cantonnent à la courbe des lettres, à leur entrelacement, au visuel. «Tout ceci fait du vêtement une publicité pour lui-même. Pas besoin de communiquer autour», poursuit Buard. Au fond, «sursignifier» ainsi les habits, c'est également poser la question de la signature. Et s'il est apparu longtemps vulgaire (ou pire, ringard) de s'afficher avec un sweat-shirt logotisé, cela peut désormais être vu comme un geste sarcastique. A Londres, le jeune Nasir Mazhar s'amuse de son anonymat pour recouvrir de son nom les diverses parties du corps de ses mannequins.



GUILLAUME ROUAS NOWFASHION

Le mauvais goût est célébré, et fait directement référence à l'esthétique Versace du début des années 90 ou, à la même époque, au caleçon Calvin Klein porté-bien-haut-pour-qu'il-dépasse-du-jean.

FRITES. A défaut d'avoir sa propre identité graphique, pourquoi ne pas emprunter celle d'un autre ? C'est ce qu'a semblé vouloir prouver Jeremy Scott en février, pour son premier défilé à la tête de Moschino. L'Américain, connu pour son sens de l'ironie et sa relecture permanente des codes de la pop culture avait reproduit l'imagerie de McDonald's sur sa collection : sacs matelassés, tailleurs, casquettes ou étuis iPhone aux couleurs d'emballages de frites ou uniformes de Ronald McDonald. Le résultat ? Un succès phénoménal sur les réseaux sociaux et un humour au énième degré. L'humour, c'est justement ce qui anime quelques petites marques qui utilisent les slogans et formules de griffes déjà établies et les détournent.

Si le fait de customiser soi-même un tee-shirt et de parodier un signifiant célébrité n'a rien de nouveau, en vendre des floppées l'est davantage. Ainsi Brian Lichtenberg imite-t-il les typographies des logos, multiplie les jeux de mots (en anglais) : Prada devient Party, Céline se transforme en Féline... Dans le même esprit, le collectif SSUR détourne «Comme des Garçons» en «Comme des Fuckdown», ce qui, prononcé en anglais, prend vaguement un sens : «Calm the fuck down», un très vulgaire «Calme toi». Ces tee-shirts et bonnets s'arrachent. Preuve que, loin du luxe de haut vol, le logo, ironique ou non, reste le meilleur moyen pour vendre, quitte à faire de nous des panneaux d'affichage. ◆



Franck Ribéry en pleine séance de cryothérapie, lors de l'Euro 2012. A. BIBARD. FEP. PANORAMIC

AZOTE Incursion dans une cabine à -120°C, et 40 euros les trois minutes, censée traiter douleurs et dépressions.

On cryo miracle ou on cryo scandale ?

Le malheureux collègue est entré flapi et flippé dans la cabine et ressorti flapi (il a dormi quinze heures par la suite) mais rassuré sur l'état de ses bijoux de famille, ressortis non congelés de l'endroit à -120°C, oui, tu as bien lu, -120°C, un genre de sauna mais dans l'autre sens puisqu'il s'agit là de cryothérapie telle que pratiquée pour les sportifs par exemple.

Thérapie par le très froid, donc, le collègue a le poil hirsute et les dents qui claquent. Il ne faut pas rester plus de trois minutes, sinon, tout simplement «on gèle», explique Antoine Boutin, le jeune patron de cette mini-entreprise, entre salle de sport et vente de service «de pointe», qui a pour lui une vague formation médicale, une plus solide formation de rugbyman et encore plus d'idées pour trouver des niches à pognon là où elles sont tendance bien-être et moi, je soigne mon corps : comme cette cabine importée de Pologne.

Überflippé. «Dans les pays de l'Est, en Allemagne, on soigne les sportifs comme ça depuis des années», dit le chef d'entreprise qui a trouvé cette méthode cryothérapeutique (le froid est utilisé et connu depuis des lustres pour soigner les traumatismes) après un accident de la

route et avoir été soigné comme ça par nos excellents amis d'outre-Rhin. A l'entendre, le très grand froid dispensé dans sa cabine (40 euros la séance) par de l'azote en fût, soigne tout : la dépression, les pathologies inflammatoires, les hormones, ça fait aussi drainage lymphatique et pour nos lecteurs soucieux de leur apparence, chaque séance coûte 400 calories («ah ouais», se réjouit le collègue mâle qui vient de s'envoyer trois mauvais sandwichs du Monop) et raffermir les chairs.

Tu m'étonnes que ça raffermisse la fatigue, assouplisse les muscles.» Ah, le cobaye a les «genoux qui tremblent», couine-t-il d'une voix un peu faible, tandis que le reste de l'équipe le contemple un rien sadiquement, bien habillé et bien au chaud. Il a la «chair de poule aussi». En même temps, il ne faut pas mollir, parce que s'il s'effondre la tête dans la cabine «il va s'évanouir à cause de l'anoxie», prévient le patron. Qu'est-ce qu'on rigole.

«Dans les pays de l'Est, en Allemagne, on soigne les sportifs comme ça depuis des années.»

Antoine Boutin patron de Cryotep

mit, en température cutanée, on passe de 25°C à 8°C. «Les quinze premières secondes, on a un peu froid, ensuite la minute qui vient est un peu pénible parce que tout le corps se mobilise contre l'attaque, c'est d'ailleurs ce qui fait l'efficacité de ce genre de traitement», poursuit Antoine Boutin, aux manettes de l'azote et de la désangoissation du client überflippé dans la cabine. L'instinct de survie qui se met en place face à cette attaque inhabituelle provoque des effets qui soulagent les douleurs,

élimine la fatigue, assouplisse les muscles.» Ah, le cobaye a les «genoux qui tremblent», couine-t-il d'une voix un peu faible, tandis que le reste de l'équipe le contemple un rien sadiquement, bien habillé et bien au chaud. Il a la «chair de poule aussi». En même temps, il ne faut pas mollir, parce que s'il s'effondre la tête dans la cabine «il va s'évanouir à cause de l'anoxie», prévient le patron. Qu'est-ce qu'on rigole.

Cuisses. Les clients ? Des gens dépressifs qui viennent deux fois par semaine, une triathlète avec grande douleur à cause d'une sombre affaire de vélo neuf, des commerciaux qui ont mal dans le bas du dos, des danseuses aussi, bref, peu de contre-indications, à part le pacemaker et l'AVC. En tout cas, tel que pratiqué là, avec assez peu de contraintes, il faut le dire. Ah, le cobaye recouine qu'il sent ses cuisses, ce qui en soi est une bonne nouvelle : il n'est pas totalement insensibilisé, pas plus qu'il n'a attrapé d'engelures. Il paraîtrait même que certains voudraient venir avec leurs animaux de compagnie. On n'a hélas pas pu vérifier.

CLÉMENT GHYS
et **EMMANUELE PEYRET**

Cryotep, 13, rue de la Grande Chaumière (75006).

ERNER DU TEMPS

Les Beckham, couple-objet

actualité des époux Beckham ne vous intéresse pas. Eh bien, vous avez tort ! Est-il raisonnable d'ignorer que Victoria et David ont gratifié de leur aura des vêtements, du parfum, un whisky, un stade peut-être, et demain, qui sait, une centrale nucléaire ? Les Beckham ne sont plus des people : l'histoire qu'ils racontent est désormais celle du capitalisme.

Car nous avons changé d'époque : jadis les hommes fabriquaient des produits, maintenant les produits sont des hommes, ou des femmes. C'est ainsi que le nom «Beckham» s'est transformé en une marque équitable, 50% pour Victoria, 50% pour David. Non pas un couple, comme on

pourrait le croire, mais une fusion-acquisition. Ils sont deux comme les deux colonnes d'un bilan, lui est beau comme un taux, elle est fine et anguleuse comme une carte American Express. Lorsque Victoria s'est lancée dans le prêt-à-porter, le milieu de la mode a haussé les épaules. Mais maintenant, sur ces mêmes épaules, on trouve du Victoria.

Puis il y a eu ce parfum, Intimately Beckham. Un parfum qui sentait le romantisme comme le Prozac sent le bonheur, une manière aussi de savoir que l'argent a – enfin – son odeur. Les Beckham sont des combattants de la liberté : pendant trop longtemps, les hommes ont aliéné les produits, il fallait que ça cesse ! On a parlé de la

chosification des hommes, mais a-t-on songé à l'humanisation des choses ?

Comme l'économiste Piero Sraffa le prophétisait, nous sommes arrivés au stade ultime du capitalisme, celui, je le cite, de «la production de marchandises par les marchandises». David et Victoria donnant naissance à un parfum, c'est un peu comme si une Smart copulait avec un iPod pour accoucher d'une clé USB. Objets inanimés, avez-vous une âme ? Oui, et c'est celle des Beckham.

GUILLAUME ERNER

présentateur de «Service public» du lundi au vendredi sur France Inter de 10 heures à 11 heures. Tous les mardis, retrouvez-y Françoise-Marie Santucci, rédactrice en chef de «Next»

29^e FESTIVAL
INTERNATIONAL
DE MÔDE
& DE PHOTOGRAPHIE
À HYÈRES
25-28 AVRIL 2014

villa Noailles
Expositions
jusqu'au 25 mai
Concours | Expositions
Rencontres | Concerts

KENZO | Steve Hiett
Jean-Michel Bertin
Oliver Sieber ...



CHANEL | LVMH | PREMIER VISION | Chloé | Dior | BVLGARI | GUCCI | PRADA | HERMÈS | FENDI | CÉLINE | LOUIS VUITTON | SAINT LAURENT | YVES SAINT LAURENT | JIL SANDER | CALVIN KLEIN | DONNA KARAN | TIGER OF SWEDEN | JACQUELINE DE RHODES | JACQUELINE DE RHODES | JACQUELINE DE RHODES

CAP-VERT Santo Antão perpétue la tradition du rhum local. Un breuvage si prisé qu'il menace la biodiversité. Distillation de la canne au verre.

Le grogue, une fièvre à 40 degrés

Par **WILLY LE DEVIN**
Envoyé spécial à Santo Antão
Photos **JÉAN-MICHEL SICOT**

Assis sur une caisse de bois fatiguée, Nilton Silva, la quarantaine replète, est hypnotisé. Ses yeux, globuleux et injectés de sang, ne dévient pas d'un petit bout de tuyau d'où s'échappe un liquide chaud et translucide. L'odeur, âcre et sucrée, est éloquente : le grogue de Santo Antão, le meilleur du Cap-Vert dit-on, coule à flots.

VERDICT. Sur l'exploitation de cannes à sucre, c'est l'effervescence. La cinquième bouteille de 21 litres de la journée est presque pleine et il va falloir goûter. Pour les ouvriers, ça n'a rien d'une sinécure. A voir leurs visages fatigués, on comprend qu'ils ne sucent pas que des glaçons. José, dont la barbe se confond avec les cheveux, plonge une petite coupelle dans la jarre et aspire goulument. «*Il n'est pas assez sucré, éructe-t-il. On le distille encore une fois.*» Dudu, un collègue au poitrail velu, s'exécute. Le grogue est replongé dans le grand alambic de cuivre. Nouveau verdict dans vingt minutes.

A l'autre bout de l'exploitation, ce n'est pas l'odeur mais le bruit qui éteint. Une trapiche motorisée – la machine servant à

broyer la canne, autrefois entraînée par des bœufs – turbine comme l'enfer. Derrière, un vieil homme à la peau écaillée enfle les tiges une à une, libérant ainsi un jus brun et épais. «*Cette année, le soleil n'a pas tapé très fort, alors la canne est faiblement sucrée. Il faut beaucoup de plans pour que le jus soit concentré. Et plus le jus est concentré, plus le grogue est corsé !*» s'esclaffe-t-il. Inutile de préciser que nombreux sont les petits malins s'amusant à produire de vrais tord-boyaux. Du coup, le ministère de la Santé et l'Institut national de protection sociale (INPS) veillent...

A Santo Antão, le niveau de vie est si bas – moins de 100 euros par mois – que les paysans sont tentés de s'anesthésier avec du grogue bon marché. Des normes sanitaires ont donc été fixées par les autorités : la boisson doit plafonner à 22 grammes d'alcool et 40 degrés. Mais les cocktails frelatés foisonnent. Ces derniers mois, des grogues composés de détergents et d'acides destinés à l'automobile ont été saisis par les services d'hygiène. Les contrôles étant rares et faillibles, le Cap-Vert n'a pas l'autorisation d'exporter l'un des fleurons de son agriculture... Pour ne pas se faire bananer, les locaux ont même un rituel. C'est Chico, un quinquagénaire et drolatique, qui révèle le secret : «*Avant de boire un grogue artisanal, tu t'en verses une goutte dans la*

paume, tu frottes pour laisser s'évaporer l'alcool et tu sens. Si l'odeur n'est pas celle de la canne à sucre, tu balances le breuvage illico dans le caniveau ! Il y en a des merdes qui circulent... Mon cousin a même fait un infarctus à cause d'un mauvais grogue. Il faut faire très très attention.»

Une fois l'extraction réalisée, les ouvriers stockent le jus dans des cuves d'environ 700 litres, puis le mettent en fermentation une dizaine de jours. Là encore, la concentration en sucre de la canne joue sur le temps nécessaire à l'appari-

Les téméraires désirant avaler le grogue par petites lampées risquent de dire adieu à leur palais tant la boisson a mauvais caractère.

tion d'alcool. Au printemps et en été, lorsque le cagnard sévit, les températures dans les abris – de simples cabanes – atteignent allègrement les 50 degrés. En entrant, les vapeurs d'alcool sont si intenses qu'elles suffisent parfois à étourdir les hommes.

CUL SEC. Lorsqu'elle est «*mûre*», la décoction est placée dans l'alambic pour la distillation. Façonné à la main par des forgerons, ce dernier est ensuite enfourné dans une *caldera* – une grande cavité en terre cuite – enflammée avec de la paille et des fibres de canne broyées : au Cap-Vert, rien ne se perd... Après une vingtaine de minutes de distillation à haute température, le grogue est extrait de l'alambic via un savant système de condensation. Consommable immédiatement après avoir refroidi, le grogue, blanc



Sur l'île de Santo Antão, la fabrication du grogue, de la récolte de la canne à la





distillation dans la caldera, une cavité en terre cuite.

au départ, se boit cul sec. Les téméraires désirant l'avaler par petites lampées risquent de dire adieu à leur palais tant la boisson a mauvais caractère. En revanche, des grogues vieillies dans de vieux fûts de chênes importés par les anciens colons portugais sont absolument délicieux. Légèrement ambrés, certains s'arrachent à 1000 escudos cap-verdiens le litre (9 euros). Une fortune pour Santo Antão.

C'est à Mindelo, la capitale culturelle du pays (90 000 habitants), située sur l'île voisine de São Vicente, que s'engloutit la majeure partie des 2 millions de litres produits annuellement : pas un vieux troquet *mindelense* qui ne promeuve le grogue à outrance. Généralement, il se prend en fin de repas, dans de petits verres évases. Sinon, à l'apéro, mais sous forme de punch aromatisé à la banane, à la mangue, ou à la coco. Après la *cachupa*, le plat national composé de maïs cuit et de quelques morceaux de chorizo, le grogue allège l'estomac. Le must restant l'association étonnante avec un fromage de chèvre très léger, autre spécialité cap-verdienne.

Lors du carnaval, la fête la plus populaire du Cap-Vert, personne ne sort sans sa petite bouteille en plastique remplie de grogue. On dit qu'avec lui, la fête est forcément réussie. Toutefois, le gouvernement s'inquiète de l'envolée de la consommation, surtout chez les jeunes. Qui, par effet domino, entraîne un début de catastrophe écologique. Car, sur Santo Antão, les producteurs jouent à plein la carte de la rentabilité et n'essaient plus qu'une espèce de canne : la CB 14, ultra-résistante aux maladies et aux intempéries.

GOUTTE-À-GOUTTE. L'île, riche de la multitude de ses cultures (riz, patate douce, café, sisal), voit sa biodiversité décliner irrémédiablement. « Si on ne réagit pas très vite, les dégâts seront irréversibles », alerte José Manuel Silva Pires Ferreira, de l'ONG Amipaul. On ne peut pas en vouloir aux paysans qui tentent de rompre avec la précarité, mais l'environnement doit devenir une priorité. Les chantiers sont nombreux pour moderniser et viabiliser les exploitations. » Spécialisée dans le développement rural, Amipaul reçoit des crédits de l'Etat cap-verdien et de l'Union européenne pour limiter le gaspillage de l'eau (via l'irrigation goutte-à-goutte) et collecter les résidus des combustions dans les alambics en cuivre. Jusqu'ici le *calda*, chargé de métaux lourds, était systématiquement rejeté dans les rivières, les contaminant pour des décennies. Malgré tout, José Manuel Silva Pires Ferreira garde la foi : « Le grogue, c'est l'identité du Cap-Vert. Il faut le faire connaître au monde, tout en protégeant la nature. Si on y parvient, on sera des pionniers en Afrique. S'il est bien fait, le grogue une boisson merveilleuse. »

PARLONS CRUS

Par OLIVIER BERTRAND

Le pétillant naturel d'Auvergne : qui s'y frotte s'y Pink

Ce soir-là, un ami nous sert à l'apéritif un champagne assez renommé, alors qu'un copain, quelques heures plus tôt, m'avait fait découvrir un délice auvergnat. Un pétillant naturel (méthode consistant à capturer le gaz en mettant le vin en bouteille pendant la fermentation), bouteille pour le printemps, ou l'été qui viendra. Robe rose pâle, bulles très fines, nerveuses. Arômes de fruit délicats, pointe de sucre résiduel équilibrée d'une très belle acidité. Ce vin pétillant abordable, « Pink Bulles », tenait haut la dragée au champagne réputé.

Jean Maupertuis était informaticien, aimait beaucoup le vin, finissait souvent ses journées chez des vignerons lorsqu'il était en déplacement. Après un saut dans le vide, une formation en « vitico-ceno » à Mâcon, au cours de laquelle il a rencontré le Beaujolais Marcel Lapiere et le Jurassien Pierre Overnoy, pionniers des vinifications naturelles, il trouve en 1996 quelques parcelles de vieilles vignes chez lui, à 15 km au sud-est de Clermont-Ferrand, puis quelques autres à 30 km au nord. Gamay, pinot noir et chardonnay. Pour le Pink Bulles, il presse dès la récolte



un gamay de vieilles vignes perçant un sol argilo-calcaire depuis plus de cinquante ans. Puis, pendant deux semaines en moyenne, laisse fermenter à basse température pour calmer l'ardeur des levures qui transforment le sucre en alcool. La finesse de la bulle se jouerait à ce moment-là, dans la lenteur de la fermentation. Ensuite, on met en bouteille pendant la fermentation. Cela crée le gaz.

La bouteille passe six mois sur lattes, puis vient le moment de dégorgement. On prend les bouteilles les unes après les autres, on les frappe sur un vieux pneu, pour fracturer les plaques de tartre qui se sont formées (Maupertuis ne filtre pas ses vins). Puis on la retourne pour la poser « sur pointe » – sur sa capsule. Ainsi le dépôt de tartre, de levures et de lies fines descend dans le goulot pendant que le peu d'air dans la bouteille se réfugie au cul du flacon. Un geste sec pour le relever tout en décapsulant et la bulle en remontant brutalement expulse le dépôt. Ne reste qu'à compléter avec le même vin, poser une nouvelle capsule. Puis damner le pion au champagne. ♦

Rens. : jean.maupertuis@sfr.fr

COUP DE CŒUR

L'ENSORCELANT BOUILLON

Parfois, un gueuleton vaut mieux qu'un long discours. En virée chez Frédéric Ménager, cuisinier éleveur de la ferme de la Ruchotte (lire Libération des 12 et 13 avril), celui-ci nous a emmené casser la croûte aux Caves Madeleine (1) à Beaune (Côte-d'Or). Et de ses propos sur le « bonheur de la spontanéité » aux fourneaux, sur les produits qui « inspirent dans l'instant », on est passé aux assiettes dressées par le chef Martial Blanchon. Soit une symbiose entre les mots du premier et la cuisine du second, qui proposait – notamment – ce jour-là un ensorcelant bouillon revisitant la cuisson du fromage de tête avec du porcelet et les légumes de la famille Loubet, autres complices de nos deux chefs, magiciens de la biodiversité. J.D.

(1) 8, rue du faubourg Madeleine, Beaune (21). Rens. : 03 80 22 93 30.



Le cimetière de Thiepval se trouve à l'emplacement des lignes de front du 1^{er} juillet 1916. Il abrite les tombes de 300 soldats du Commonwealth et de 300 soldats français. PHOTO GAMMA, RAPHO

Dans la Somme, en ordre de balade

MÉMOIRE En ces lieux où les jardins et les monuments sont autant de cimetières et de musées, 200 000 visiteurs, en majorité britanniques, affluent chaque année.

Par **ÉDOUARD LAUNET**
Envoyé spécial dans la Somme

Se lever à 3 heures du matin pour se rendre à une cérémonie d'anciens combattants peut sembler une façon extrêmement singulière de commencer un week-end de balade (on n'ose dire : de tourisme). Et pourtant. Les lecteurs qui, le 25 avril un peu avant l'aube, seront présents au mémorial australien de Villers-Bretonneux, dans la Somme, pour célébrer l'Anzac Day (1), risquent de s'en souvenir pour le restant de leurs jours. Car les Australiens et les Néo-Zélandais (Anzac signifie Australian and New Zealand Army Corps) ont une manière originale de célébrer les morts au combat : ils le font en silence au moment où le soleil se lève. Pas besoin de venir des antipodes ni d'être un nostalgique de la Grande Guerre pour se prendre de plein fouet la vague d'émotion qui déferle alors avec les premiers rayons du soleil sur une assemblée de



Célébration de l'Anzac Day à Villers-Bretonneux, en 2011. F.HASLIN, LE COURRIER PICARD, MAXPPP

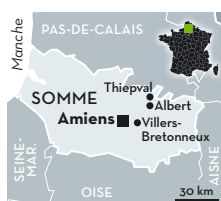
milliers de personnes. Car, oui, ce sont des milliers de gens que cette cérémonie pourtant bien éloignée du sol natal réunit ici chaque année depuis quatre-vingt-dix-neuf ans.

ROYAUME D'ABSURDIE. La partie orientale du département est truffée de délicieux jardins et monuments. Ce sont des cimetières et des mémoriaux. La bataille de la Somme, où s'illustrèrent des centaines de milliers de soldats du Commonwealth, fut une boucherie dans la boucherie, une insanité dans un royaume d'Absurdie. La Somme est aux sujets de sa Majesté ce que Verdun et Douaumont sont aux Français. Le 1^{er} juillet 1916 reste le jour le plus meurtrier de l'histoire militaire britannique. Les Allemands virent arriver au pas de jeunes soldats inexpérimentés. Ils furent fauchés par les mitrailleuses : 20 000 sont morts ou ont été portés disparus, 40 000 ont été blessés. En une seule journée. Et le massacre a continué ainsi jusqu'à l'automne. Tout cela pour faire avancer puis reculer le front

de quelques dizaines de mètres. Une génération est restée sur le carreau. Paix à son âme et place au «tourisme de mémoire», comme on dit maintenant.

Car les Anglais ont eu cette drôle d'idée non seulement de ne pas rapatrier les corps mais, en sus, de les enterrer (du moins ceux qu'on a pu identifier) sur le lieu de leur décès, avec leurs frères d'armes. C'est ainsi qu'ont éclo 410 petits cimetières. Les milliers d'hommes dont les corps n'ont jamais été retrouvés sont, eux, honorés dans des mémoriaux. Les deux plus beaux – ceux de Thiepval et de Villers-Bretonneux – sont dus au crayon d'Edwin Lutyens, un architecte surtout connu pour ses manoirs Arts and Crafts comme celui du Bois des Moutiers, à Varengeville, près de Dieppe.

ÉMOTION ET ALACRITÉ. Dans quel état d'esprit fait-on ce «Death Tour»? Dans une émotion qui n'exclut pas une certaine alacrité. Il fait beau, les fleurs de printemps sont pimpantes, les paysages saisissants, les architectures remarquables, et l'on croise plein de gens sympathiques. Les tranchées ont été (presque toutes) rebouchées, les terres (plus ou moins) déminées, l'herbe a repoussé. L'absurdité est devenue patri-moine tandis que les cicatrices de la Somme se sont muées en montagnes russes de la mémoire. Des grands et petits musées font revivre le quotidien des tranchées avec la distance apaisante qu'un siècle a mise entre elles et nous. En plus, on mange plutôt pas mal dans le coin.



Plusieurs écrivains et poètes envoyés sur le front de la Somme ont laissé de beaux textes. Mais pour ne pas gâcher ce week-end samarien (et non sommien!), vous emporterez en priorité les deux livres les plus toniques : *la Main coupée* de Blaise Cendrars sur le front français, et *Orages d'acier* d'Ernst Jünger sur le front allemand. Cendrars écrit, côté près : «*Dieu est absent des champs de bataille et les morts du début de la guerre, ces pauvres petits pioupious en pantalons rouge garance oubliés dans l'herbe, faisaient des taches aussi nombreuses mais pas plus importantes que des bouses de vaches dans un pré.*» Jünger répond, côté bois : «*Les fusées lançaient par douzaines leur singulier gazouillement de canaris. L'étrange était que les petits oiseaux, dans la forêt, n'avaient pas l'air de se soucier le moins du monde de ces cent bruits divers. Dans de brefs intervalles de calme, on percevait leurs appels et leurs trilles insouciant.*» Les bouses de vache jonchent à nouveau un sol qui était lunaire hier : cratères, désolation et cadavres mutilés. Et tels les oiseaux de la forêt, c'est nous qui gazouillons de musées en mémoriaux, en ne nous arrêtant que le temps d'avalier une bonne carbonade – par exemple au restaurant de la Basilique, à Albert. C'est bon d'être vivant.

Hormis les cimetières engazonnés, il y aura pendant ce week-end de rire aux larmes quelques incontournables, comme l'impressionnant mémorial de Thiepval déjà évoqué, l'Historial de la Grande Guerre à Péronne, la froide nécropole allemande de Verdun, ou encore le mémorial de Terre-

Neuve à Beaumont-Hamel où de jolies jeunes filles à l'accent canadien vous désigneront du doigt la prairie en pente douce où 700 hommes sont morts en trente minutes. C'est un des rares endroits où le réseau sinueux de tranchées a été conservé.

PRATIQUE

GRANDE GUERRE : SUIVEZ LE GUIDE

Y aller

En train : gare TGV Haute-Picardie (30 minutes depuis l'aéroport de Roissy ou depuis Lille).

En voiture : autoroute A1 (une heure et demie depuis Paris, une heure depuis Lille).

A lire

Sites de la Première Guerre mondiale, le guide, disponible auprès de l'office de tourisme de la Somme.

Missing of the Somme : le tourisme de mémoire britannique, édité par l'Historial de Péronne.

A voir

Guide complet des lieux et des événements sur Internet.

www.somme14-18.com

Se loger, se restaurer

A Amiens, Albert et Péronne.

www.somme-tourisme.com

Ce «tourisme de mémoire» a commencé tôt puisque, avant même la fin de la guerre, les familles aisées des îles britanniques sont venues rechercher leurs fils ou frères, malgré les restrictions d'accès aux anciens champs de bataille, et rapatrier ce qu'elles pensaient être les restes des défunts. Après-guerre, la décision des autorités de ne pas ramener au pays les dépouilles a provoqué un afflux considérable vers les cimetières militaires pour les parents les plus chanceux, et des errances sans fin pour ceux dont les fils qui avaient disparu corps et âme dans les orages d'acier et de boue. Cette errance s'est transmise de génération en génération, si bien que l'on voit encore des familles, coquelicots à la boutonnière, à la recherche de prés, de bois et de plaines pour y verser des larmes.

NARCISSES ET JONQUILLES. Désormais, ce pèlerinage attire 200 000 personnes chaque année, des Britanniques pour l'essentiel. Les Français ont une relation différente à ces champs de morts, de narcisses et de jonquilles. Les familles qui le souhaitent ont pu récupérer les dépouilles aux frais de l'Etat. A partir de 1922, 300 000 cercueils ont été déterrés des nécropoles et réexpédiés. Mais beaucoup ont choisi de laisser leurs hommes là où ils étaient tombés, nous informe une brochure de l'Historial qui note : «*Certains considèrent leur présence comme une sentinelle, une ligne de morts faisant face à l'Allemagne, s'assurant que plus jamais le pays ne serait envahi. "Jamais" a duré moins de vingt ans.*»

(1) Commémoration de la bataille de Gallipoli contre l'armée ottomane en 1915.



L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. À CONSOMMER AVEC MODÉRATION.

Vous êtes des lecteurs

Par **LES SALARIÉS
DE LIBÉRATION**

«**A**h, c'est ici, *Libération* ?» Mardi, sèche plantée au coin des lèvres et voix de rogomme, un homme s'est arrêté devant le 11 de la rue Béranger. «C'est le journal, c'est ça ? Je ne me souvenais plus du nom», a-t-il lâché, passant une main fatiguée sur son front, l'air d'avoir également oublié un paquet d'autres trucs. Puis il a détaché les syllabes : «Li...bé...ra...tion. C'est un beau nom, surtout avec la vie sociale qu'on nous mène en ce moment. Oui, c'est un beau nom.»

Et c'est vrai que c'est un beau nom, qu'on oublie trop souvent derrière le sobriquet «Libé». Il annonce la couleur – peut-être s'est-elle parfois fanée –, il affiche une promesse – probablement pas tenue tous les jours – et pourrait sans peine être un cri et se conclure d'un point d'exclamation : *Libération* ! Une rareté dans la presse française, tiens, encore une dans notre jeune histoire, que le titre d'un journal puisse aussi se crier.

De libération, il est question chaque week-end, quand on lâche la bride aux lecteurs, à leurs paroles. De rages ou énamourés mais toujours définitifs qu'étaient les messages envoyés peu après la une «Nous sommes un journal» du 8 février, ils se creusent désormais, s'approfondissent, s'étayent, s'argumentent sans se tarir. Maintenant, c'est une conversation entre des lecteurs et leur journal, entre un journal et ses lecteurs, une conversation entre nous tous, en somme, pour que *Libération* explose en rouge pétard, chaque jour, encore mieux. 

EMPIRE

«Votre une sur la défonce et ses quasi-bienfaits est consternante. Vous avez fait encore plus fort que votre “Casse-toi riche con”. Au moins, vous ne risquez pas de perdre des annonceurs avec cette une hallucinante. Votre engagement à l'égard des drogues montre qu'il existe une gauche libertaire, et que j'en suis très éloigné. Je suis de gauche mais pas celle qui m'est proposée où tout se vaut (antidépresseur et crack) pourvu que le consommateur y trouve du plaisir. Si c'est cela, la nouvelle ligne éditoriale que vous proposez, cela sera sans moi !»

REMY2

«Les journalistes de *Libé* ont de belles idées. Il faut juste, d'une part, mettre la formulation de ces idées en accord avec leur implémentation – par exemple cesser de prétendre “bousculer les idées reçues” quand ce qu'on fait en pratique, c'est véhiculer sans trop d'imagination les idées standards de la gauche modérée – et d'autre part, trouver du fric. Maintenant les journalistes vont proposer leur contre-projet. La grande question, c'est de voir si les

intentions chevaleresques débouchent sur quelque chose de crédible. Attendons de voir ! Remarquons qu'ils exigent de connaître les plans de Ledoux tout de suite, et qu'ils refusent de publier les leurs avant qu'ils ne soient mûrs. Il est normal que ça se passe dans cet ordre-là, projet, puis contre-projet ; mais d'un autre côté, ça n'est pas très fair-play de dénier à son adversaire, les actionnaires, le temps d'hésitation et d'élaboration dont on a besoin soi-même.»

@LATRIBUNEDULARD

«Hey, @libé : merci de refaire revenir les mots croisés de Moinot, malheureusement supprimés pour des pubs... !»

JC JANIN

«Autant de références communes dans notre belle histoire de 40 ans ! Tenez bon ! Je ne veux pas acheter *Libé* par habitude mais par nécessité. Nous attendons des analyses de fond et des articles originaux dans ce monde de plus en plus fou, et loin des infos attrape-tout et bling-bling.»

AL NABATE

«Je serais très triste sans mon *Libé* ; bravo aux journalistes, à vos plumes, à vos styles. Mais franchement, comme avec Sarkozy en son temps de gloire et puis Hollande : combien de unes avec Valls allez-vous nous mettre par mois ? 20, 25 ?»

EMILIO

«Vous dites que vous cherchez la bonne formule pour relancer notre quotidien préféré ? A mon avis, vous l'avez sous les yeux avec la nouvelle formule du week-end qui est, je le pense, une réussite totale et un bonheur, chaque semaine renouvelé. De superbes sujets, comme le reportage au Nigeria, la place de la photo et la variété des articles proposés, et bien évidemment la culture façon *Libé*. Accrochez-vous, ne nous abandonnez pas.»

KISIFROT

«Ce genre d'organisation [celle du journal *Die Taz*, lire *Libération de mercredi*, ndr] peut fonctionner en Allemagne où la rigueur et le sérieux sont inscrits dans les gènes. Si vous essayez de faire pareil à *Libération*, au bout de huit jours, ça ressemblera au village gaulois d'Astérix avec bagarres au poisson et grosses baffes. Imaginer une équipe de journalistes ayant toujours vomi la finance et méprisé la logistique contrainte de gérer un budget, de réduire ses salaires et de vendre des sandwichs bio, c'est du surréalisme. La pataphysique en vrai !»

IVAN SIGG

«Pouvez-vous demander SVP aux abonnements qu'ils collent l'étiquette postale sur la 4^e de couverture et non sur la une du journal ? Merci.»

JEMALAF

«Qu'importe la façon dont vous arriverez à vous refinancer – et en tant que lecteur abonné passionné et inquiet, je veux bien contribuer et j'en serai fier ! – mais si jamais votre nouveau directeur décide d'augmenter les pages sports au détriment d'autres sujets, puisque tel semble être son credo/créneau, vous risquez de me perdre... Ce sont les seules que je ne lis jamais.»

 SUR LES INTERNETS

Twitter @nousjournal

Facebook
www.facebook.com/
nous sommes un journal

Tumblr nous sommes
unjournal.tumblr.com

Mail nous sommes
unjournal@gmail.com

ANNE-FRANÇOISE BRILLOT

«J'ai une proposition simple à faire, complètement à contre-courant. *Libération* le journal, il faut le nationaliser. Comme un trésor humain, comme une œuvre d'art, comme une œuvre d'utilité publique. Il faut le protéger au nom de notre bien commun : l'indépendance de la presse, elle-même garante de la réalité de notre démocratie ! Et pourquoi pas tous les grands quotidiens nationaux ? Je sais que la presse papier reçoit déjà des subventions de l'Etat, en ce même nom, de *Libération à Télé 7 jours*, en passant par le *Monde* jusqu'à *Closer* ! Cherchez l'erreur ! »

BRAVEPEKIN

«*Libération* est un journal de gauche, il n'y a pas d'ambiguïté. On sait ce qu'on achète. Par contre, comparé à d'autres, je vous trouve conformiste. Un conformisme de gauche. Aucun espace pour une pensée différente. Réserver la rédaction de quelques articles à une autre argumentation ne serait pas la mort et relancerait l'intérêt pour le journal. Un exemple : j'ai lu (je ne dirai pas où, je ne veux pas faire de pub) un article très argumenté et présenté par des pros, très intéressant, sur les inconvénients ET les avantages de quitter l'euro. Libre au lecteur de se faire son opinion. Impensable sur *Libé*. C'est dommage. Ce que je veux dire, c'est qu'il faut s'inspirer de ce qui marche chez les autres (sans perdre son âme) pour survivre et se développer. »

FEZAWO-240

«J'ai aimé *Libé*, mais c'était avant sa reconversion au social-libéralisme branché. Je le lis malgré tout, encore, à la recherche de la critique perdue. Car vos éditos sont convenus. Certes, l'info est là, mais il me manque quelque chose, une prise de position citoyenne, un courage intellectuel. [...] Comme la "gauche" avec la classe ouvrière, *Libé* s'est détourné de son lectorat traditionnel. Et cela pourrait s'adresser à bon nombre d'autres quotidiens. *Libé* est en crise ? De Sartre à Rothschild. Bon courage quand même. »



JACQUES PIRAUD

«Je viens de lire les pages que *Libé* consacre à l'allocution de François Hollande et à la nomination de Manuel Valls. Du bon travail, mais un défaut : les propos de François Hollande sont disséminés dans les analyses et les commentaires. Le lecteur a du mal à retrouver le déroulement et la cohérence de l'allocution. Ce défaut est ancien, aussi bien dans les autres journaux que dans *Libé*. Seul, à ma connaissance, *la Croix* a une pratique plus respectueuse des lecteurs. »

CHRISTIAN TARANTOLA

«C'est le maire et conseiller général (PS) qui prend congé de vous. Pendant des années, j'ai été abonné à ce beau journal qu'était *Libé* avec des journalistes qui n'étaient pas que sur le registre parisien, faisaient des incursions en province, attentifs à rendre compte des combats menés par du personnel luttant pour leur emploi. Je vous ai envoyé plusieurs mails pour vous alerter sur le sort que le groupe UPM réserve à notre plus

ERIC PIERRAT

«Votre réaction de fierté et votre volonté farouche d'affirmer votre dignité dans "Nous sommes un journal" est vraiment salubre : vous eussiez dû commencer plus tôt ! Mais bon, la situation est là et on ne peut que se poser des questions : pourquoi les lecteurs n'ont-ils jamais été appelés au secours financier du journal ? Pourquoi avoir fait entrer des hommes d'affaires dans le (capital du) journal, intéressés depuis le début par votre seul logo et non par le journal ? L'exemple du *Tageszeitung*, que vous avez raconté récemment, pourrait-il encore être suivi ? Il est sans doute trop tard, ce n'est plus vous qui décidez. Vous pourriez partir tous ensemble, fonder le *Nouveau Libération* sur une base coopérative et laisser à vos actionnaires une coquille vide, un logo sans le journal. La presse a, je crois, beaucoup souffert de la morgue d'un groupe de chefs de journaux dans les années 90 qui se sont crus plus malins que tous, au *Monde* comme à *Libération*. »

vieille papeterie française encore en fonction [à *Docelles*, dans les *Vosges*, ndlr]. Et puis ce splendide projet de Scop, unique en son genre en France. Même des journaux qui n'ont pas l'habitude de s'intéresser à ces difficultés ont eu un mot pour nous. Tous sauf vous, journalistes de *Libé*. Je suis fatigué et écoeuré de votre attitude, alors restez avec vos chers sujets élitistes. Je vous dis au revoir, sans regret, nous n'avons plus les mêmes valeurs. »

ALAIN BOURON

« Votre double page "lecteurs" m'ennuie profondément. Passez à autre chose avec du vrai rédactionnel. Ça devient ridicule de persister. »

FOLIEORDINAIRE72

«Tiens, *Libé* installe le mur des bons lecteurs. Je fais visiblement partie des mauvais lecteurs, qui n'apprécient que modérément le passage au "social-libéral" du journal... Où la gauche, euh, la vraie, est toujours traitée comme un sale gamin. Pourtant, dans toutes les familles, c'est souvent le sale gamin qui fait bouger les choses. Mais c'est vous les pros, hein ? »

PAM55

«Mes chers journalistes, continuez, vous avez notre soutien. On ne veut pas que vous soyez les chefs de produits de *Libération*. On veut de l'information, une vision décalée, des enquêtes... Arrêtez ce qui a dérapé ces dernières années : les produits dérivés, *Next*... On a besoin d'un regard autre, subjectif, orienté, non pas donneur de leçons mais qui nous aide à penser. »

Audi
Vorsprung durch Technik



Audi A4 Advanced.

À partir de **349 €/mois** avec apport*.

3 ans de Garantie inclus**. Forfait Service Entretien inclus***.



Jantes alliage
Audi exclusive 18"



Pack extérieur S line



Xénon plus



GPS plus



Location longue durée sur 36 mois. 1^{er} loyer de 6.899 € et 35 loyers de 349 €.
Offre valable du 11 avril au 30 juin 2014.

*Exemple pour une Audi A4 Avant 2.0 TDI 120 ch BVM6 Advanced en location longue durée sur 36 mois et pour 45 000 km maximum, hors assurances facultatives. **Garantie 2 ans + 1 an de garantie additionnelle incluse. L'Audi A4 Advanced est une série limitée à 1 000 exemplaires. Offre réservée aux particuliers chez tous les Distributeurs présentant ce financement, sous réserve d'acceptation du dossier par Audi Bank division de Volkswagen Bank GmbH - SARL de droit allemand - Capital 318 279 200 € - Succursale France : Bâtiment Ellipse, 15 Avenue de la Demi-Lune 95 700 Roissy-en-France RCS Pontoise 451 618 904 - ORIAS : 08 040 267 (www.orias.fr), et dans la limite des stocks disponibles. **Modèle présenté** : Audi A4 Avant 2.0 TDI 120 ch BVM6 Advanced avec options peinture métallisée et 1 an de garantie additionnelle. **1^{er} loyer majoré de 6.899 € suivi de 35 loyers de 379 €.** Tarifs au 11/04/2014. ***Forfait Service Entretien obligatoire souscrit auprès d'Opteven Services, SA au capital de 365 878 € - RCS Lyon B 333 375 426 siège social : 35-37, rue Guérin - 69 100 Villeurbanne. Volkswagen Group France S.A. - RC Soissons B 602 025 538. Audi recommande **Castrol EDGE Professional**. Vorsprung durch Technik = L'avance par la technologie.

Gamme Audi A4 Advanced : consommation en cycle mixte (l/100 km) : 4,5 - 5,3. Rejets de CO₂ (g/km) : 117 - 138.